



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

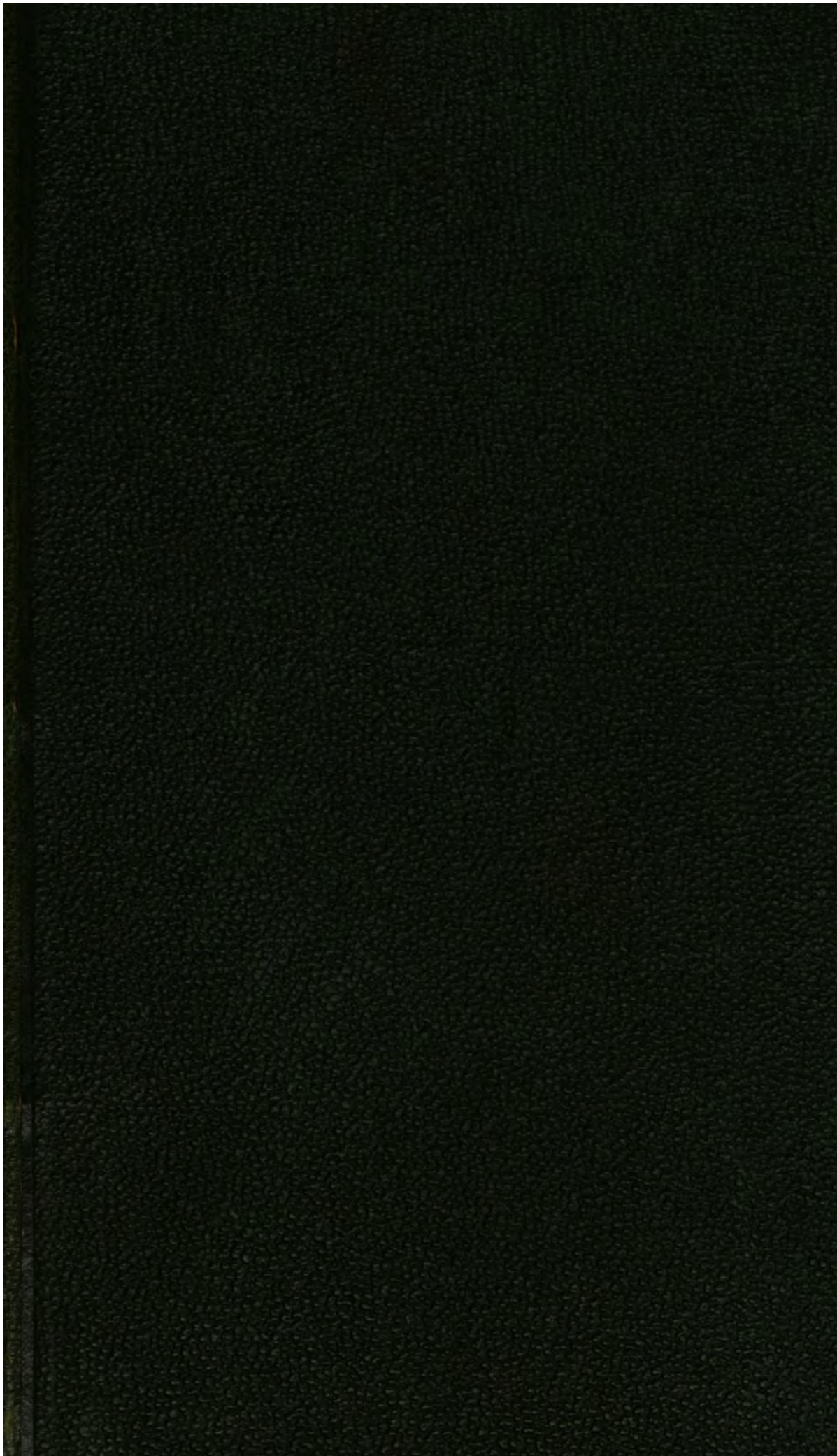
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

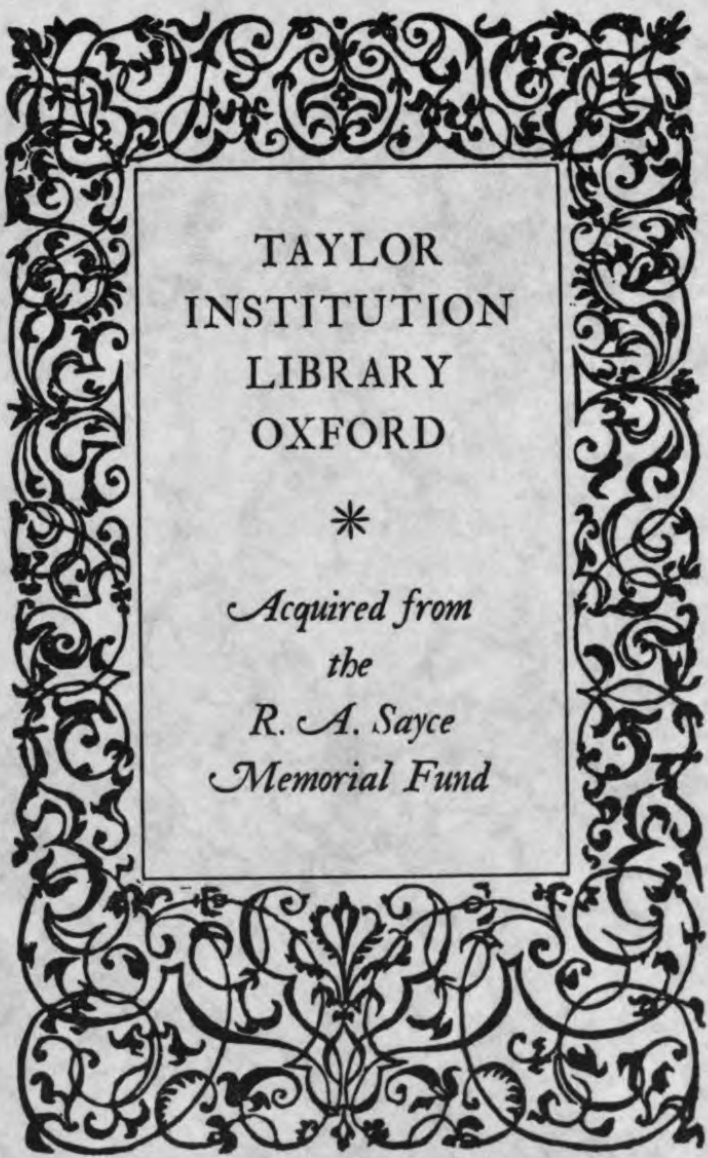
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

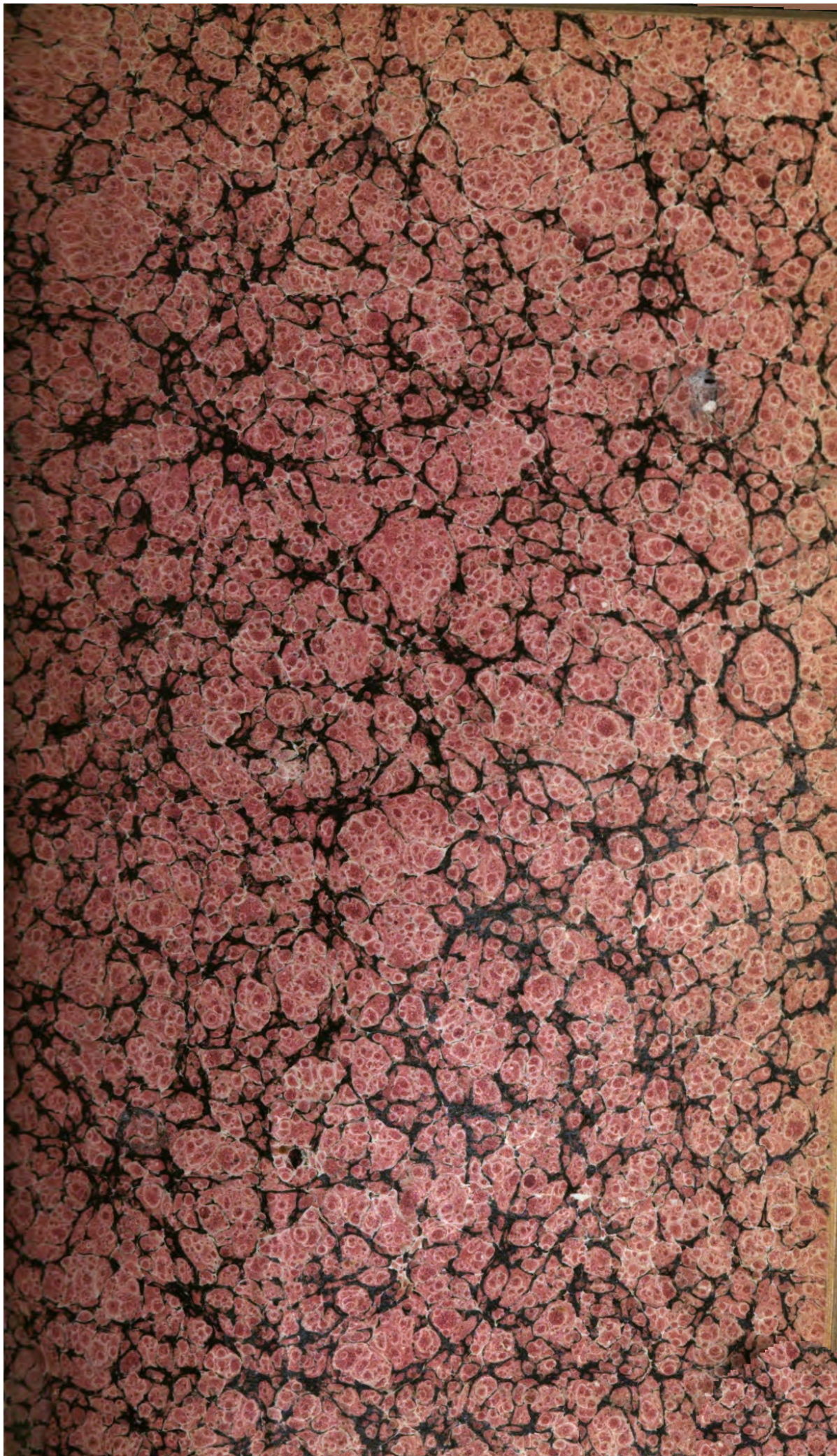




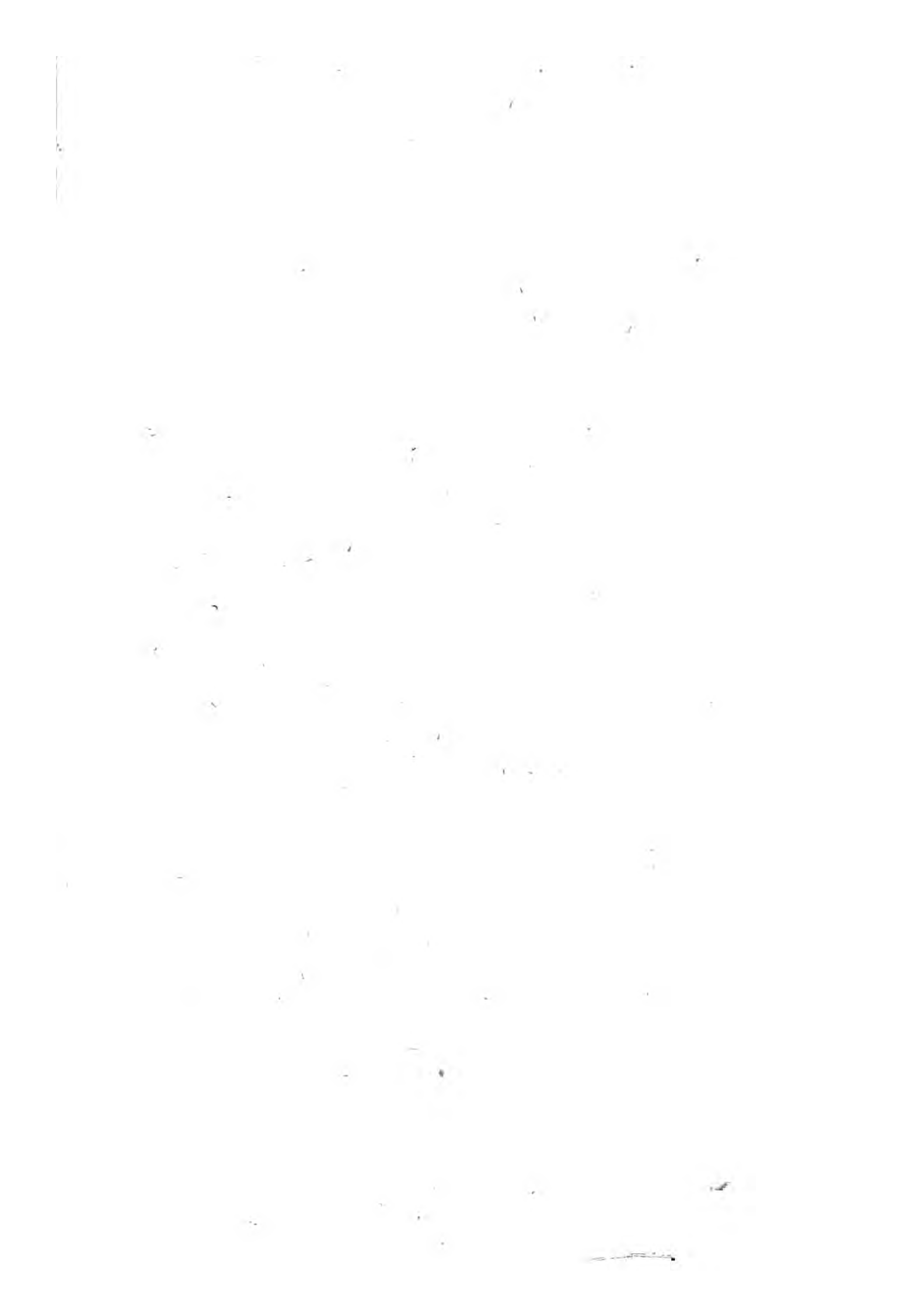
TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD

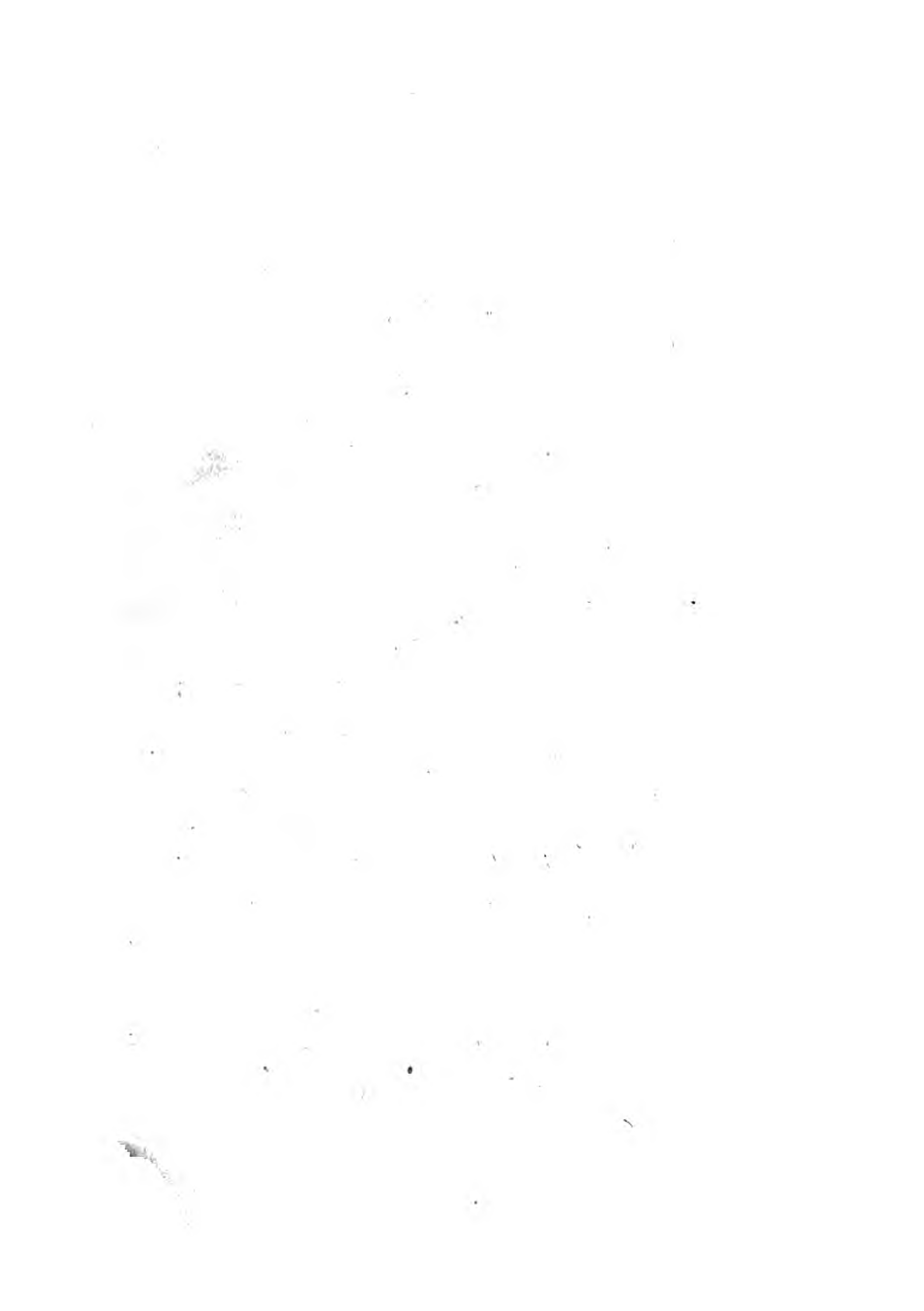


*Acquired from
the
R. A. Sayce
Memorial Fund*



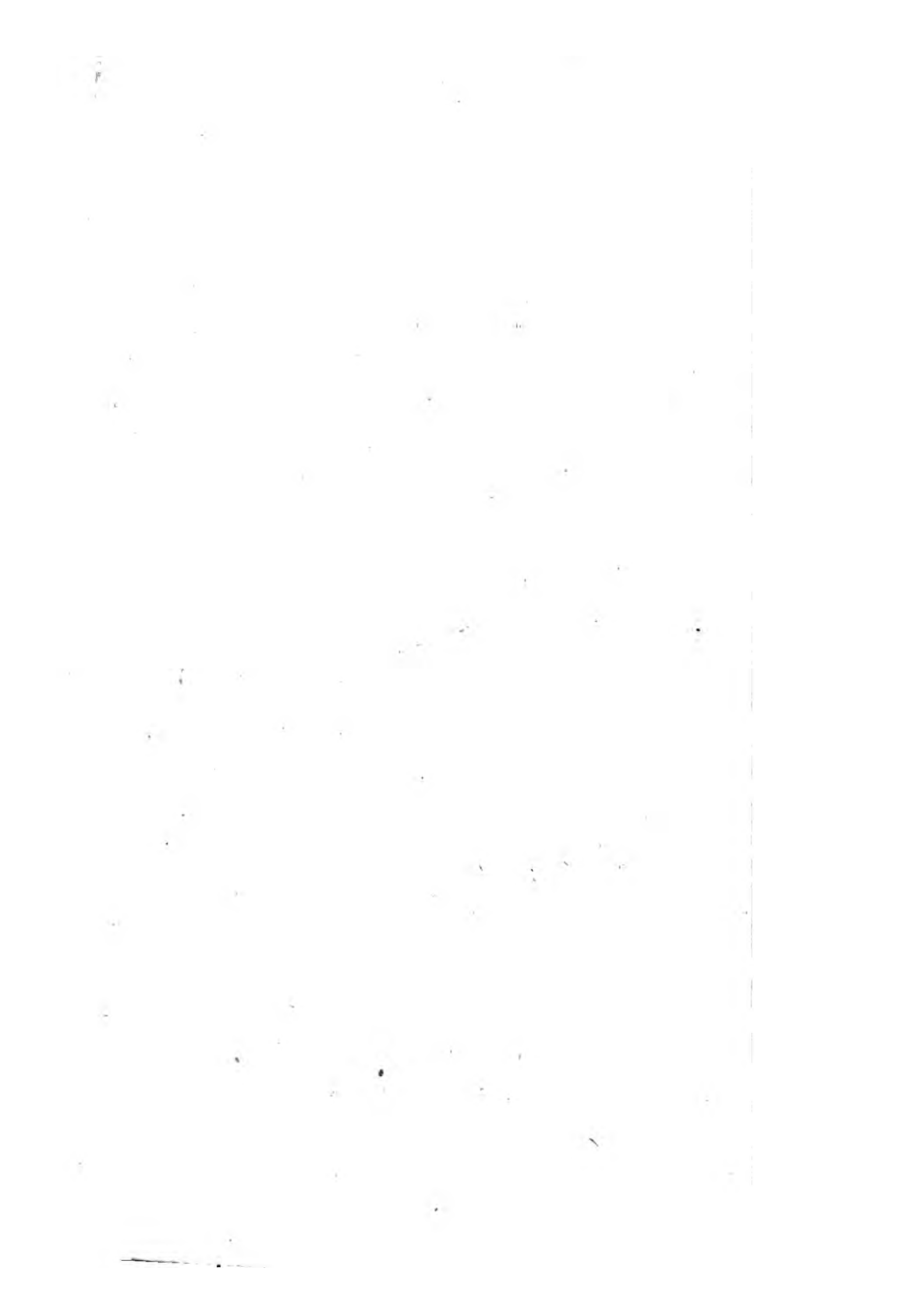
Vet. Fr. III A. 1228





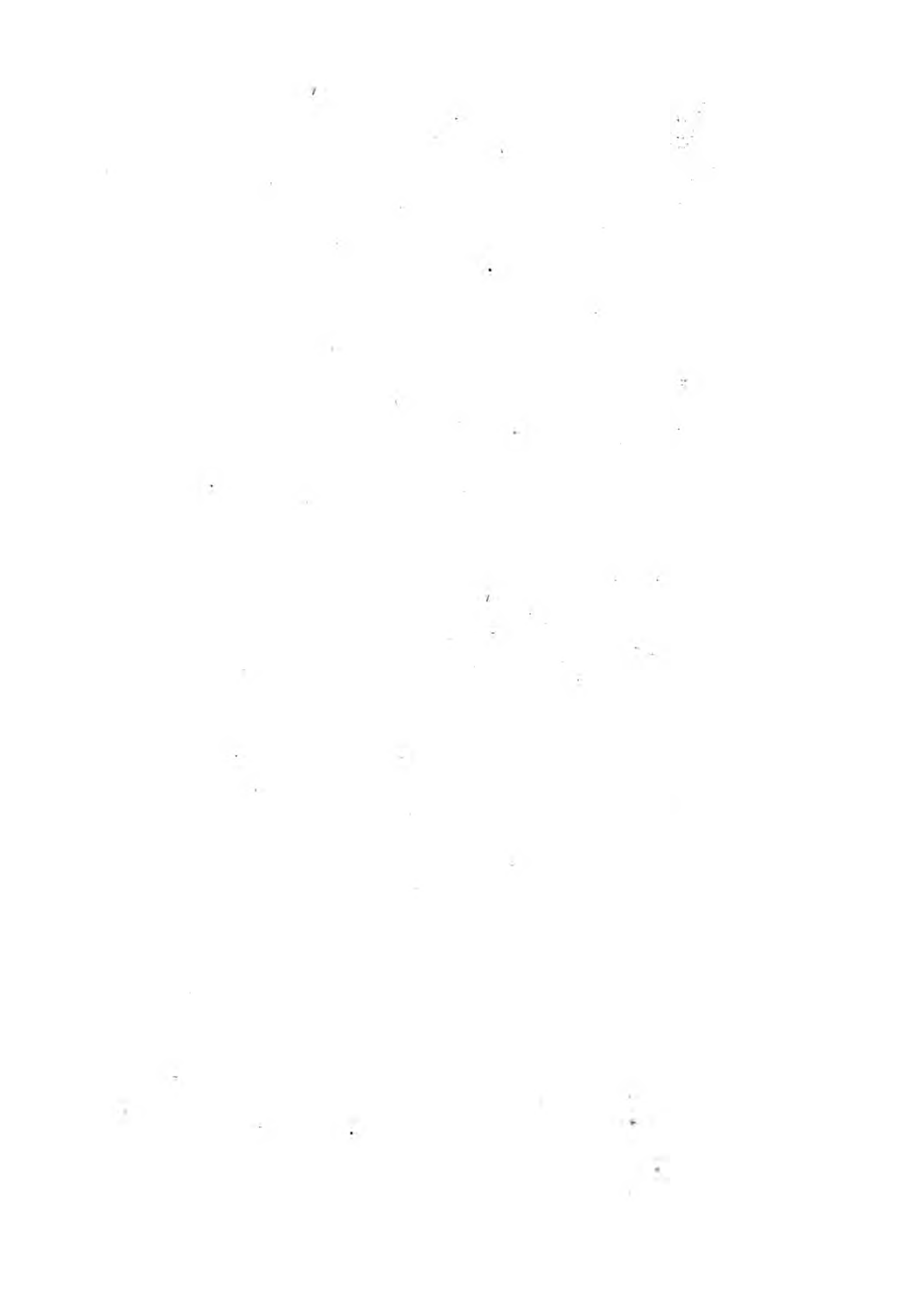
BIBLIOTHÈQUE

FRANÇAISE.



BIBLIOTHÈQUE

FRANÇAISE.



No collect

1/2 hay sent & live
plots in total in.

Essais de Montaigne.



MONTAIGNE.

Bertonnier Sculp.

ESSAIS
DE MICHEL
DE MONTAIGNE,

AVEC LES NOTES
DE
COSTE, NAIGEON, AMAURY DUVAL, ÉLOY JOHANNEAU,
ET AUTRES COMMENTATEURS.

TOME PREMIER.



PARIS,
MÉNARD ET DESENNE, LIBRAIRES,
RUE CÎT-LE-COEÛR, N° 8.

1827.



TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY

- 3 JAN 1986

OF OXFORD

LIBRARY

PRÉCIS

DE LA VIE DE MONTAIGNE.

MICHEL DE MONTAIGNE naquit au château de ce nom, dans le Périgord, le 28 février 1533. Son père, Pierre Eyghem, seigneur de Montaigne et maire de Bordeaux, étoit d'origine anglaise.

Son éducation fut très-soignée. Dès qu'il fut en état de parler, son père plaça près de lui un Allemand qui ne s'énonçoit qu'en latin, en sorte qu'il entendoit parfaitement cette langue dès l'âge de six ans, et avant même de connoître sa langue maternelle. Ce fut par forme de divertissement qu'il apprit le grec, et à treize ans il avoit achevé ses études au collège de Bordeaux, sous les célèbres professeurs Grouchi, Buchanan et Maret.

Montaigne, destiné à la robe par son

père, épousa, à l'âge de trente-trois ans, Françoise de la Chassagne, fille d'un conseiller au parlement de Bordeaux, et fut lui-même revêtu d'une charge pareille. Son caractère ne s'accordant nullement avec les devoirs de cette place, il ne tarda pas à s'en démettre.

Son mérite lui avoit acquis une grande réputation. Il fut chargé par ses concitoyens de plusieurs missions pour soutenir leurs intérêts auprès du roi Charles IX, et ce prince, dans le cours de ces négociations, le décora du cordon de Saint-Michel, alors le premier des ordres royaux.

Le désir d'étudier les mœurs et les coutumes des peuples le détermina à quitter sa patrie pour parcourir la France, l'Allemagne et l'Italie ; partout il fut accueilli avec distinction ; il reçut à Rome, où il se trouvoit en 1581, le titre de citoyen romain.

Il étoit encore à Venise, lorsque les habitans de Bordeaux l'élurent maire de cette ville, en remplacement du maré-

chal de Biron. Cette charge ne duroit ordinairement que deux ans, mais il continua de l'occuper pendant deux autres années. Lorsqu'il eut quitté cette place, il se retira dans son château de Montaigne pour s'y livrer plus librement à l'étude de la philosophie.

Dès 1580, Montaigne avoit publié les deux premiers livres de ses *Essais*; après y en avoir ajouté un troisième, il vint à Paris, où il fit la connoissance de mademoiselle de Gournay. Ils se lièrent ensemble d'une amitié intime, et elle obtint de lui le titre de sa fille d'alliance, nom dont elle s'est crue si honorée, qu'elle l'a conservé jusqu'à la fin de sa vie, et qu'elle s'en est qualifiée dans les éditions qu'elle a données des *Essais*.

La vieillesse de Montaigne fut affligée par les douleurs de la pierre; mais il refusa constamment les secours de la médecine, à laquelle il n'avoit point de foi. Attaqué d'une esquinancie, et sentant sa fin approcher, il écrivit à sa femme de lui faire venir quelques gentilshommes de ses

voisins, pour l'assister dans ses derniers momens : lorsqu'ils furent arrivés, il fit dire la messe dans sa chambre, et au moment de l'élévation, voulant se mettre sur son séant, il fut saisi d'une foiblesse dans laquelle il mourut, le 13 septembre 1592, à l'âge de cinquante-neuf ans sept mois et quelques jours.

On transféra son corps à Bordeaux, et il y fut inhumé dans l'église d'une commanderie de Saint-Antoine.

Montaigne avoit vécu sous les règnes de François I^{er}, Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV.

De trois enfans qu'il eut, il ne lui survécut qu'une fille, nommée Éléonore, laquelle, suivant le père Nicéron, épousa le vicomte de Gamaches.



A MONSEIGNEVR

L'ÉMINENTISSIME CARDINAL

DVC DE RICHELIEV.

MONSEIGNEVR,

Ne vous pouvant donner les *Essais*, parce qu'ils ne sont pas à moy, et cognoissant neantmoins, que tout ce qu'il y a d'illustre en nostre siecle passe par vos mains, ou vous doit hommage; i'ay creu que le nom de vostre Eminence devoit orner le frontispice de ce Livre. Il est vray, *Monseigneur*, qu'il vous rend icy, par mon entremise, un hommage fort irregulier; car ne pouvant le vous

donner, ie vous ose donner à luy : c'est à dire, que preste de tomber dans le sepulchre, ie vous consigne cet orphelin qui m'estoit commis, afin qu'il vous plaise desormais de luy tenir lieu de Tuteur et de Protecteur. I'espere que le seul respect de vostre autorité luy rendra cet office, et que comme les mousches ne pouvoient entrer dans le Temple d'Hercule, dont vous estes emulateur : ainsi les mains impures, qui depuis longtems avoient diffamé ce mesme Livre, par tant de malheureuses éditions, n'oseront plus commettre le sacrilege d'en approcher, quand elles le verront en vostre protection par celle cy, que vostre liberalité m'a aidee à mettre au iour. Combien seray ie fiere en l'autre Monde, d'avoir esté assez hardie en quittant cestuy ci, pour

nommer un tel Exécuteur de mon testament que le Grand *Cardinal de Richelieu* ! et de voir de la haut , qu'on se souviene icy bas que j'ai sceu discerner , à quelle excellence et hauteſſe d'ame , ie devois assigner la protection du plus excellent et du plus haut present que les Muses ayent faict aux hommes , depuis les ſiecles triomphants des Grecs et des Romains ! Vous , *Monſeigneur* , Auteur de tant d'Ouvrages immortels de diverse ſorte , qu'il ſemble que vous ayez entrepris d'enrichir et d'amplifier l'Empire de l'Immortalité , ne l'obligez vous pas à vous offrir par nos vœux , pour une eſpece de recompense , les plus nobles des biens qu'elle tient d'ailleurs , comme ce livre : ouy mesmes à les reputed d'autant plus ſeurement immortels , qu'en les vous

offrant, elle croid les appuyer aucu-
ment sur le Destin de vostre Eminence :
De laquelle ie demeureray sans fin ,

MONSEIGNEVR,

*Tres humble et tres obeissante
servante,*

GOVRNAY.

A Paris le 12 juin 1635.

PRÉFACE

SVR

LES ESSAIS DE MICHEL,

SEIGNEVR

DE MONTAIGNE ;

PAR SA FILLE D'ALLIANCE.

SI vous demandez au vulgaire quel est Cesar, il vous respondra que c'est un excellent capitaine : si vous le luy monstrez lui mesme sans nom, voire en guerre, à l'exercice de ces grandes qualitez par lesquelles il estoit tel : sa prudence, labeur, vigilance, prevoyance, precaution, perseverance, ordre, art de mesnager le temps, et de se faire aymer et craindre, sa résolution, sa vigueur à ne rien relascher, et ses admirables conseils sur les nouvelles et promptes occurrences : plus, ces contrarietez d'action en temps et lieu : crain-

dre, oser, reculer, courre sus, prodiguer, resserrer, et mesmes ravir où besoin est : cruauté, clemence, simulation, franchise : si, dis ie, aprez luy avoir faict contempler toutes ces qualitez et ces actions, ouy mesmes en guerre, comme il est dit, mais hors l'apparat de chef et hors la victoire, vous luy demandez quel homme c'est là ; certes, il le vous donnera, s'il vient à poinct, pour un des fuyards de la bataille de Pharsale, parce qu'il ne sçait si c'est par telles parties qu'on se rend grand capitaine : et que pour iuger sur elles purement, d'un qui le soit ou puisse estre, il le faut estre soy mesme, ou capable de le devenir par instruction. Enquerez semblablement ce mesme vulgaire, ce qu'il luy semble de Platon, il vous rebattra l'oreille des louanges d'un celeste philosophe : mais si vous laissez tomber en ses mains le Sym-
pose où l'Apologie desnuez de ce haut nom de leur pere, il en fera des farces : et s'il entre en la boutique d'Apelles, il emportera bien son tableau, mais il n'achetera que le nom du peintre. Ces considérations m'ont toujours mise en doute de la valeur des esprits,

que le credit populaire suivoit de son mouvement, et sans autorité precedente des belles ames : autorité certes encore, meurie par divers âges : i'entends, passee en usage fixe, qui est l'unique estoille du pole, qui peut droictelement guider les approbations populaires. Car le peuple n'a garde de cognoistre par luy mesme la valeur des esprits, manquant d'esprit : ny de mettre à prix, ou de suivre sainement en cela, une approbation ou autorité, pour equitable qu'elle soit, qui pour estre nouvelle, reste debattuë : puis qu'il ne sçauroit par ce mesme deffaut d'esprit, cognoistre le poids des tenans et des assaillans en ce debat. Celuy qui gagne multitude d'admirateurs parmi la commune, et de son iugement propre, ne peut pas estre grand : puis que pour avoir beaucoup de bons iuges, il faut avoir beaucoup de semblables : outre qu'il est vray, que la fortune et la vertu favorisent rarement un mesme sujet. Le peuple est une foule d'aveugles ; quiconque se vante de son approbation, se vante de paroistre honneste homme à qui ne le voit pas : adioustons, que c'est une espece

d'iniure, d'estre loué de ceux que vous ne voudriez pas ressembler. Qu'est ce que le dire de la presse? (si ceste question n'est desia trop vuidee par les anciens) ce que nulle ame sage ne voudrait ny dire ny croire: qu'est ce que la raison? le contrepoil de son opinion: et ie trouve la reigle de bien vivre aussi certaine, à fuir l'exemple et le sens du siecle, qu'à suivre la philosophie ou la theologie. Il ne faut entrer chez le peuple spirituellement ou corporellement, que pour avoir le plaisir d'en sortir: or peuple et vulgaire s'estend iusques là, qu'il est en un estat, sur tout en nostre saison, moins de personnes entierement non vulgaires, que de princes, pour rares que les princes y soient. Je lairray toutefois à Seneque, touchant, ce me semble, ceste corde de la neantise populaire, la charge de dire le reste mieux que moy. Xerxes contemplant ses dixsept cens mille hommes s'escria de douleur, sur ce que dans cent ans il n'en resteroit un seul en vie. Il nous faudroit tous les iours faire un cry bien divers, sur pareil nombre, de ce qu'il ne s'y trouveroit pas à l'adventure un sage, ny qui

pis est un iuste. Tu devines desia, lecteur, que ie veux rechercher les causes du froid recueil, que nostre vulgaire fit d'abord aux Essais : mais trouvees, ou non, laissons là ses opinions, qui ne nous doivent peut estre pas engendrer plus de soucy, hors les suiets ausquels elles blessent nostre fortune, qu'elles engendrent d'honneur à leur maistre. Le proverbe est tres-vray ; que s'il faut souhaiter de la louange, c'est de ceux qui sont louables. Certes ie rends à ce propos un sacrifice au bon-heur, qu'une si fameuse et digne main que celle de Iustus Lipsius, ait ouvert par escrit public, les portes de la louange aux Essais : et en ce que la fortune l'a choisi pour en parler le premier de ceste part, elle a ce semble voulu luy defferer une prerogative de suffisance en son siecle, et nous advertir tous de l'escouter comme nostre maistre. L'admiration dont ils me transirent, lors qu'ils me furent fortuitement mis en main au sortir de l'enfance, m'alloit faire reputeder visionnaire : si quelqu'un pour me ramparer contre un tel reproche, ne m'eust decouvert l'eloge tressage, que ce Flamand

en avoit rendu depuis quelques années à leur auteur mon pere. Lecteur, ayant à desirer de t'estre agreable, ie me pare du beau titre de ceste alliance, puisque ie n'ay point d'autre ornement : et n'ay pas tort de ne vouloir appeller que du nom paternel, celuy duquel tout ce que ie puis avoir de bon dans l'ame est issu. L'autre qui me mit au monde, et que mon desastre m'arracha dez l'enfance, tres-bon pere, orné de vertus, et habile homme, auroit moins de ialousie de se voir un second, qu'il n'auroit de gloire de s'en voir un tel.

Le don du iugement est la chose du monde que les hommes possèdent de plus diverse mesure : le plus digne et avare present que Dieu leur face : leur perfection : tous biens, ouy les essentiels, leur sont inutiles, si cestuy là ne les mesnage : et la vertu mesme tient sa forme de luy. Le seul iugement esleve les humains sur les bestes, Socrates sur eux, les anges sur Socrates : et le seul iugement nous met en droite possession de Dieu : cela s'appelle l'ignorer et l'adorer en la foy. Pythagoras disoit aussi, que la cognoissance de

Dieu ne pouvoit estre autre en nous, que l'extrême effort de nostre imaginative vers la perfection. Or vous plaist il a voir l'esbat de voir eschauder plaisamment les froids estimateurs des Essais? mettez leur iugement sur le trottoir à l'examen des livres anciens. Je ne dis pas pour leur demander si Plutarque et Seneque sont de grands autheurs, car la reputation les dresse en ce point là; mais pour sçavoir de quelle part ils le sont plus : si c'est en la faculté de iuger, si c'est en celle d'inventer et de produire, et comme eux qui devisent de ces facultez les entendent ou comprennent : qui frape plus ferme que son compagnon en tel et tel endroit : quelle a deu selon leur matiere estre leur conduite et leur fin en escrivant : quelle des fins d'escire est la meilleure en general : quelles de leurs pieces ils pourroient perdre avec moins d'interest : quelles ils devroient conserver avant toutes, et pourquoy. Faites leur apres esplucher une comparaison de l'utilité de la doctrine de ces deux ou de leurs semblables, contre celle des autres escrivains : et finalement trier en raisonnant sur les causes, ceux

de ceste plantureuse bande des Muses et de Minerve, qu'ils aymeroient mieux ressembler et dissembler. Quiconque sçaura pertinemment respondre de tout cela, ie luy donne loy de gouverner, sceller et canceler ma creance sur nostre livre.

Pour venir aux reproches que ces personnes font aux Essais, ie ne les daignerois rabatre, à dessein de les mettre en grace avec elles, malades non curables par les mains de la raison : toutefois i'en veux dire un mot en consideration de quelques esprits, qui meritent bien qu'on employe un advertissement, afin de les garder de chopper pres les choppeurs : si desormais le credit qu'un ouvrage de telle excellence s'est acquis aupres de toutes les belles ames, par la force de la verité, ne nous releve de ce besoin : et sans doute la guerre qu'il a soufferte entre les cerveaux foibles, et la faveur qu'il a nettement gaignee entre les forts, ont esté aussi necessaires appendances de son merite l'une que l'autre. Premierement on l'accuse de quelque usurpation du latin, de la fabrique de nouveaux mots, et d'employer quelques

phrases nonchalantes ou gasconnes. Je responds, que ie leur donne gaigné, s'ils peuvent dire, pere ny mere, frere, sœur, boire, manger, dormir, veiller, aller, voir, sentir, ouir et toucher, ny tout le reste en somme des plus communs vocables qui tombent en nostre usage, sans parler latin. Ouy, mais le besoin d'exprimer nos conceptions, dit quelqu'un d'eux, nous a contraints à l'emprunt de ceux cy. Ma replique est, que le besoin de mon pere tout de mesmes, l'a contraint de porter en ceux là ses emprunts outre les tiens, pour exprimer ses conceptions, qui sont outre les tiennes. Je sçais bien qu'on a tourné les plus nobles conceptions, et les plus excellens livres en nostre langue, où les traducteurs ne sont par fois rendus plus superstitieux d'innover et puiser aux sources estrangeres : mais on doit considerer que les Essais resserrent en une ligne, ce que ces traducteurs osent alonger en quatre : ioinct que nous ne sommes peut estre pas assez sçavans, ny moy, ny ceux qui devisent ainsi, pour sentir si ces traductions sont par tout aussi vigoureuses que leur texte. I'ayme à

dire gladiateur, i'ayme à dire escrimeur à outrance, aussi fait ce livre : cependant qui m'astreindroit à quitter l'un des deux, ie retiendrois gladiateur : et si sçay quel bruit on en menera : par tout en chose semblable, ie ferois de mesme. I'entends bien, qu'il faut user de bride aux innovations et aux emprunts ; mais n'est ce pas une grande sottise de dire, que si l'on n'en deffend que l'abus, et qu'on recognoisse qu'avec la bride et la prudence il soit loisible de les employer, on deffende aux Essais de l'oser entreprendre comme incapables, le roman de la Rose en ayant esté iugé capable autrefois? veu mesmes que le langage de son siecle, n'estoit pressé non plus que le nostre, sinon de la seule nécessité d'amendement : et qu'avant ce vieil livre, on ne laissoit pas de parler et de se faire entendre autant qu'on vouloit. Horace vraiment ne s'en tairoit pas.

Ce que Rome a souffert de Plaute et de Cæcile,
Le peut-elle interdire à Varie ou Virgile?
Ne doy-je orner la langue, enflant mes vers hardis,
Puis qu'Ennie et Caton l'osoient orner jadis?

Ils semerent de fleurs le poëme et la prose ,
Prestans de nouveaux noms à mainte et mainte chose,
Et tousiours à bon droict les chemins sont ouverts,
A forger par les temps phrases et mots divers.

A qui la force d'esprit manque, comme à ceux du temps de ce roman ; les vocables suffisants à s'exprimer, ne manquent iamais : et suis en doute au contraire, qu'en ceste large et profonde uberté de la langue grecque , ils ne se trouvassent encore souvent manques et taris chez Socrates et chez Aristote et Platon. On ne peut représenter que les imaginations communes , par les mots communs : quiconque a des conceptions ou pensees extraordinaires , doit chercher les termes inusitez à s'exprimer. N'ont ils pas aussi raison ie vous prie ? qui pour huict ou dix mots qui leur sembleront estrangers ou hardis, ou pour trois manieres de parler gasconnes, et vingt bizarres ou nonchalantes et dereiglees s'ils veulent, qu'ils espieront en ceste piece si transcendante par tout , et mesmement au langage : n'y trouveront à parler que pour mesdire ? Est il deffendu

d'appliquer quelques lustres sur un beau visage, pour en relever la blancheur? Quand ie deffends mon pere des charges du dialecte, ie me mocque. Pardonnerions nous à ces correcteurs, s'ils avoient forgé cent diction à leur poste, pourveu que chacune d'elles en signifiast deux ou trois ordinaires: et diction qui perçassent une matiere jusques à la mouelle, tandis que les autres la frayent ou frappent simplement? S'ils nous représentoient mille nouvelles phrases tresdelicates, vives, basties et inventees d'une forme inimitable, qui disent en demy ligne, le suiet, le succez et la louange de quelque chose? mille metaphores esgallement admirables et inouyes, mille trespropres applications de mots enforcez et approfondis à divers et nouveaux sens? (car voilà l'innovation qu'ils nous repriment, et qu'ils creignent que les Essais facent passer en exemple) et tout cela dis ie, sans qu'un lecteur y peust rien accuser que nouveauté, mais bien françoise? Or à mesure que iardiner et provigner à propos une langue, est une plus belle entreprise, à mesure elle est permet-

table à moins de gens, ainsi que remarque mon pere. C'est à quelques ieunes discou- reurs du siecle qu'il faudroit donner de l'ar- gent pour ne s'en mesler plus, soit pour édifier ou demolir : comme à ce mauvais flusteur antique, qui prenoit simple loyer pour sonner, et double pour se taire. Ayant traicté du langage aillieurs, i'y renvoye le lecteur : et la seule necessité de l'occasion presente est cause que ie range icy ce der- nier passage. Pour descrire le langage des Essais, il le faut transcrire : il n'ennuye ja- mais le lecteur que quand il cesse, et tout y est parfait, s'il n'avoit point de fin. Un si glorieux langage, devroit estre par edict, assigné particulierement à proclamer les grandes victoires, absoudre l'innocence, faire sonner le commandement des loix, planter la religion aux cœurs des hommes, et à louer Dieu. C'est en verité l'un des principaux clous, qui fixeront la volubilité de nostre vulgaire françois, continue iusques icy : son credit qui s'eslevra chaque iour, empes- chant que de temps en temps on ne trouve suranné ce que nous disons aujourd'hui,

parce qu'il perseverera de le dire : et le faisant iuger bon , d'autant qu'il sera sien.

On proscrit apres non seulement pour impudique et dangereuse, mais pour ie ne sçai quoy de nefas, usons de ce terme, sa liberté d'anatomiser l'amour : surquoy ie n'oserois respondre un seul mot, ny consequemment sur plusieurs autres articles touchez en cette preface, après les belles responses que luy mesme y faict : n'estoit que nos hommes qui iugent toutes choses par opinion, gousteront à l'adventure mieux sa deffense d'une autre main, bien que pire, qu'ils ne feront de la sienne propre. Cela s'appellera prester ma foiblesse, à servir de lustre à sa force : mais c'est tout un, ie luy doibs assez pour subir cet inconvenient. Est il donc raisonnable de condamner la theorique de l'amour pour coupable et diffamable, établissant sa pratique pour honneste, legitime et sacramentale par le mariage? Consentons neantmoins, s'il plaist à ces gens, qu'elle soit coupable et diffamable; il reste à nier qu'elle soit impudique pour celuy qui la traicte, ny pour son lecteur : specialement traictee par un

personnage , qui demeslant cette fusee , comme correcteur et scrutateur perpetuel des actions et des passions humaines , presche soigneusement la modestie et la bienséance exemplaire aux dames , et les dissuade de faire l'amour , ainsi que l'auteur dont il est question . Car outre que ce livre prouve fort bien le maquerelage , que l'art de la ceremonie et ses exceptions prestent à Venus ; quels suffragans de chasteté sont ceux cy , ie vous prie , qui vont encherissant si haut la force et la grace des effets de Cupidon , que de faire accroire à la ieunesse , qu'on n'en scauroit pas simplement ouïr deviser sans peril et sans transport ? s'ils le disent à des femmes , n'ont elles pas raison de mettre leur abstinence en garde contre un prescheur qui soustient , que c'est chose impossible , d'ouïr seulement parler de la table sans rompre son ieusne ? Je diray donc , qu'à peine S. Paul eust il refusé la langue ou l'oreille au besoin , sur l'examen de l'amour , puis qu'il fonde sa vertu à sentir et supporter les aiguillons mesmes de cette passion en son corps : *nam virtus in infirmitate perficitur*. Et quoy,

Socrates, qui se levoit continent d'aupres ce bel et brillant suiet, dont la Grece, à ce qu'on disoit, n'eust sçeu porter deux; faisoit il alors moins acte de chasteté, d'autant qu'il avoit ouy, veu, dit et touché, que ne faisoit Timon, se pourmenant seul tandis en un desert? Livia, selon l'opinion des sages, parloit en imperatrice et capable dame, telle qu'on l'a recogneue, soutenant, qu'aux yeux d'une femme chaste, un homme nud n'estoit non plus qu'une image. Que si quelqu'un croid neantmoins que cela veuille dire, qu'elle leur eust conseillé d'aller voir un tel spectacle expres, ou de se lever plus matin, pour lire toutes les folies des poëtes grecs et latins, il declare assez sa beuvee. Cette princesse iugeoit sans doute, qu'il faut que le monde bannisse du tout l'amour et sa mere au loin: ou que s'il les reserve chez luy, c'est une bastelerie à quiconque ce soit de faire le pudique, pour sequestrer des yeux, de la langue et des oreilles, les images et les discours de la cabale de ce dieu. Outre que les hommes et les femmes pour qui l'amour est banny, i'entends qui n'ont aucune part réelle

ou presente en luy; sont forcez d'advouer, qu'ils y ont part presumptive, ou du moins acceptable, par le mariage : raison qui les doit divertir de reffuser au besoin l'œil, la langue ou l'oreille, à telles appendances de ce mesme Dieu, cela s'appelle telles images, et tels discours. Je n'approuve pas pourtant les licences de ces poëtes là, non plus que l'allegation que mon pere en faict par foy, ny mesmes quelque emancipation de son creu; tant pource qu'elles repugnent à mon goust, que d'autant que ie suis tousiours d'avis que chacun contienne autant qu'il peut ses faicts et ses parolles sous le ioug des formes et ceremonies communes : mais i'accuse encores plus que telles erreurs, ceux qui les accusent outre leur mesure. La plus legitime consideration que les dames puissent apporter au refus et fuyte d'escouter ces choses, c'est de craindre qu'on ne les tente par leur moyen. Mais outre qu'au contraire, ainsi que i'ai dit, la ceremonie est ministre de Venus, soit par son intention originaire, soit par accident; ces dames doivent avoir grand'honte de ne se sentir de

bon or que jusques à la coupelle, et continentes, que parce qu'elles ne rencontrent rien qui heurte la continence. L'assaut est le labour du combattant, mais il est aussi pere de sa victoire et de son triomphe : et toute vertu desire l'espreuve, comme tenant son essence mesme du contraste. Si n'entends ie pas pourtant, que la chasteté deust desirer ou souffrir l'assaut, en plus amples termes, que ceux dont il est question : c'est à dire vagues, generaux, et hors tout interest et dessein particulier qui peust estre aposté pour la surprendre. Ce ne sont pas donc les discours francs et speculatifs sur l'amour, qui sont dangereux; ce sont les mols et delicats, les recits artistes et chatouilleux des passions amoureuses, et de leurs effects, qui se voyent aux romans, aux poëtes, et en telles especes d'escrivains : dangereux dis ie toujours, mais qui le seroient beaucoup moins, sans l'encherissement et le haut prix où les loix de la ceremonie et leurs exceptions ont eslevé Cupidon et Venus. Toutesfois certes i'ai grand peur, que le genre humain ne puisse sçavoir plus dangereusement quel ani-

mal est l'amour, que quand personne ne le luy dit. Je crains en somme, que si l'on conjoinct en un la ieunesse, l'inclination naturelle, les delices, une gentillesse natale avec une nourriture polie, animees d'abondant par l'art et le succez des ceremonies alleguees; on ne loge Cupidon à tel degré parmy ceux où toutes ces choses se trouveroient ensemble, que pour beau que ces romans et poëtes, et le grand Platon mesme le peussent descrire, il ne reste profondement inferieur à l'image que des gens de cette dangereuse trempe luy supposent : en un mot, la plus friande peinture de l'amour qu'on leur puisse tracer, ternit en leur imagination l'idee qu'ils conçoivent de luy naturellement.

Pour quelque legere obscurité qu'on reprend apres en nos Essais, ie diray, que la matiere n'estant pas aussi bien pour les novices, il leur a deu suffire d'accommoder le style à la portee des profez seulement : on ne peut traicter les grandes choses, selon l'intelligence des petites et basses ames : car la comprehension des hommes ne va guere outre leur invention. Ce n'est pas icy le ru-

diment des apprentifs, c'est l'Alcoran des maistres : œuvre non à gouter par une attention superficielle, mais à digerer et chiliar, avec une application profonde : et de plus, par un tresbon estomac : encores est ce davantage, un des derniers bons livres qu'on doibt prendre : comme il est le dernier qu'on doibt quitter. Qu'est ce, diray ie à ce propos, que Plutarque trouveroit plus à dire au bonheur de son siecle, que le manquement de la naissance de ce livre? et que feroit plus volontiers Xenophon, s'il retournoit, que de l'estudier avec nous? Il se peut enfin nommer la quintessence de la vraye philosophie, le throsne iudicial de la raison, l'hellebore de la folie, le hors de page des esprits et la resurrection de la verité morale et humaine; c'est à dire la plus utile et seule accessible : ie laisse tousiours à part celle que Dieu nous communique par le don de l'Evangile et de sa grace paternelle.

Ie voy qu'on le gallope en suite du reproche de foiblesse, sur le peu d'obligation qu'on pretend qu'il s'est donné, de traiter les matieres au long. Surquoy considerant

s'ils avoient raison, ie n'ay sçeu trouver aux opuscules de Plutarque, guere ou point du tout de suiects traictez à pleine voile, outre le nombre qui s'en void aux Essais : comme de l'amitié, sur laquelle il a rencontré ce que les autres semblent avoir seulement cherché iusques icy : de la neantise et vanité de l'homme en l'apologie de Sebonde, piece si pleine en son espece, que le souhait n'y peut qu'adiouster : de la vertu : de l'art de conferer : le discours qu'il manie sur des vers de Virgile : contre la medecine : de l'institution des enfants : du pedantisme : de la solitude : Que le goust des biens et des maux depend en partie de l'opinion que nous en avons : du repentir : de la diversion : de l'experience : de l'exercitation : sur la simplicité des discours de Socrates au traicté de la physionomie : le poinct des fins de l'homme qu'il agite si plainement en divers lieux : comme aussi celuy de l'erreur des opinions vulgaires, accompagné de leur correction : sa peinture : le tresdifficile examen du poids et merite de tant de diverses actions des hommes, et l'anatomie parfaicte de leurs



passions et mouvemens interieurs : sur lesquelles actions, passions et mouvemens interieurs des hommes, ie ne sçay si iamais autre autheur dict ny considera ce qu'il a dict et considéré. Somme, faisant exception des choses qu'il a traittees amplement, ie les trouve en tel nombre, qu'elles occupent presque la masse complete de l'ouvrage. Mais à bon escient, quand il n'auroit approfondy qu'un de ces articles de la sorte qu'ils le sont, luy pourroit on imputer que sa foiblesse l'empeschast d'en faire autant des autres? ou si bien Hercules n'avoit battu qu'un homme, seroit il peu vaillant, pourveu que celuy là fust Anthee ou Gerion? La cause qui faict sembler que cet autheur comprenne moins de matieres pleines que les autres; c'est que, parce qu'il resserre en un volume toutes les matieres de la philosophie morale, il est force qu'outre les pleines et combles, il en entasse de surcroit, infinies manques ou courtes, plus que ces autres là ne font : lesquelles à l'advis de ces repreneurs, excluent les pleines et combles, ou font qu'elles ne doibvent pas estre considerees : outre la bestise de ces gens,

de manquer maintefois de recognoistre la suite par laquelle il continue et accomplit les matieres afin d'y apporter ce comble, à travers de quelque gaillardise d'intermede où son style est porté. Mais qu'est ce que de traiter les matieres tout du long? il n'est rien, dit il, dont il voye le tout : et moins le voyent ceux qui luy promettent de l'escrire. Quiconque n'espuise un thesme sans laisser que dire apres soy, ne le traicte pas tout du long : toutesfois ie ne voy point que Platon escrivant le Lysis, ait soubstrait le moyen à son disciple Aristote, à Ciceron, à Plutarque, à Lucien, et fraichement aux Essais, de nous entretenir de l'amitié : ny que luy mesme par sa republique, pour entiere et plantureuse que nos accusateurs la recognoissent, ait empesché de composer cent autres republiques : ainsi du reste. Voila doncques, que manier à leur mode un point tout entier, ce n'est autre chose, que le laisser à manier tout entier encores comme une source inepuisable, à cent autres escrivains qui viendront apres. Que si corrigeans leur plaidoyer, ils disent; qu'on le doibt au moins

manier amplement : ie leur consens que cette amplitude soit quelque chose , mais non pas de tel poids , qu'elle ne se puisse trouver en un ouvrage indigne de recommandation : tant s'en faut que son manquement , accordé qu'il fust en nostre livre , peust flestrir par coherence , la transcendante sagesse de ses conceptions. Ie leur demande s'ils n'aymeroient pas autant avoir escrit ce seul mot d'Aristote : Que l'amitié est une ame en deux corps , que tout le Toxaris , bien que ce soit un bon escrit , voire le Lælius peut estre , qui vaut encore plus ? Enquerez Platon , s'il n'ayme au Sympose l'oraison d'Agathon , que parce que celle d'Aristophanes l'accompagne , estendant l'œuvre : mais advisez que devient Platon en ses plus amples et longs ouvrages mesmes , si c'est le plus , et non le mieux dire , qu'on cherche ? Or , si c'est le poids des conceptions qui faict valoir un ouvrage , autant le faict il en celles de divers obiects ramassez ensemble , que d'un seul , ouy plus à mon advis : de ce qu'outre que l'on void par cette diversité , que l'esprit qui parle est plus universel , il paroist aussi qu'il est plus grand : puis qu'il

a pu frapper de bons coups , si bons coups y a , sans se donner l'avantage de s'ouvrir si à plein qu'il feroit , s'il prenoit loisir de s'acharner sur une matiere : en laquelle d'abondant un traict enfante l'autre , lors qu'on vient à la filer de longue , relayant et secondant l'ouvrier. Celuy qui prend six feuilles de papier pour escrire un traicté de la medecine , ie ne me soucie guere s'il n'en occupe que deux sur ce texte , pourveu qu'il me rehausse les quatre autres feuilles , de quelque aussi riche couleur : qui perd morceau pour morceau , ne perd rien. Et me rapporte bien au lecteur , savoir , si la couleur dont les Essais luy rehaussent les chapitres des boiteux , des coches , de la physiognomie , de la vanité , sans aller plus loin , se doibt contenter d'estre simplement appelée aussi riche , que celle qu'on lui promettoit par le tiltre. Puis qu'estans hommes , on ne nous peut faire voir une chose pleinement et parfaitement ; il faut que les autheurs s'efforcent à mettre ordre que nous les voyions toutes ou plusieurs , le moins imparfaitement qu'il se puisse. Ainsi quand mes parties auroyent prouvé , que ce

livre ne traite rien amplement, qu'ils choisissent à leur poste autant de sujets qu'il en comprend, pour nous donner sur chacun à son exemple, un des meilleurs mots qui s'y puissent dire : et lors i'ay recouvré maistre en eux, avec pareille ioye qu'un autre le trouva iadis en Socrate : quand apres l'avoir ouy harenguer, il quitta ses disciples, affin d'estre disciple luy mesme. Il n'est point de discours ny trop longs ny trop briefs, ny divagans induement, pour toucher une de leurs autres censures, si l'on ne perd temps à les lire.

Davantage, ie viens de rencontrer deux ou trois nouvelles obiections contre mon pere en Badius, autheur que ie respecte ailleurs, et par son esprit, et par obligation, m'ayant du fond de la Hollande honoré de ses eloges. Il le dement, de publier pour foible sa memoire, qui paroist vigoureuse, à son advis, par les authoritez, les allegations et les exemples des Essais. Il se trompe : car mon mesme pere escrivant sans aucune provision de ces choses, et lisant aux intervalles de sa composition, les descouvroit de

hazard çà et là dans les livres : et puis assortissoit chaque piece en sa place. Baudius l'argue aussi de vanité, de ce qu'il escrit, que ce deffaut de memoire le portoit à ne pouvoir retenir le nom de ses gens, que par celui de leur nation : semblant à cet auteur, que cela doit presupposer un nombre infiny de domestiques. Quelle conclusion *nostredame*? veu que le nostre ne parle nullement qu'ils fussent en quantité : et veu qu'il ne peut non plus esperer, de faire par ce recit imaginer le nombre grand : puis que s'il eust esté tel, il estoit aussi facile d'en oublier les nations, ou les provinces, que les noms propres. Cet obiect est assez *rabbattu* par un seul mot : c'est qu'en tout son livre, il ne s'attribue pas seulement *secretaire ny maistre d'hostel*, et n'appelle pas *gouvernante*, la femme dont il parle, qui servoit l'enfance de sa fille : l'un et l'autre de ces titres, neantmoins, estans en nostre siecle si communs parmy les domestiques des maisons mediocrement qualifiees, et moindres que la sienne. Qui plus est, Baudius pretend, que bien qu'il triomphe en metaphores,

il s'y laisse par fois emporter de licence : à l'exemple, dit-il, des grands orateurs. Je ne voy point ces licences : il en devoit remarquer quelques unes, à faute dequoy son propre silence luy sert de response. Il le querelle apres d'estimer la science indigne de sa noblesse, pource qu'il presche en divers lieux son ignorance. Ceste atteinte est encores autant indirecte : car parmy ses deffauts il est forcé d'advouer cestuy là, puis qu'il est veritable, d'ignorer certaines et plusieurs choses : ayant promis sa peinture complete et iuste. S'il honore la science ou non, au partir de là, nous le pouvons comprendre de ceste parolle qu'il prononce autre part ; que ceux qui la dedaignent monstrent assez leur bestise : et dict au chapitre, de l'art de conferer ; que le sçavoir en son vray et droict usage, est le plus noble et le plus puissant acquest des hommes. Badius en toutes ces censures, se devoit souvenir d'un mot de Sertorius, ce me semble, ayant battu son ieune ennemy, qui ne se deffioit et ne s'armoît que d'un costé ; qu'un suffisant capitaine doit autant regarder derriere luy, que devant : ce que si

Badius eust faict, il auroit trouvé en un passage le correctif de l'autre, quand le besoin l'eust requis.

Au surplus, ceux qui pretendent calomnier la pieté de nostre autheur, pour avoir si meritoirement inscrit un heretique au roolle des excellens poètes de ce temps, ou sur quelqu'autre punctille de pareil air; me ieteroient volontiers en soubçon, qu'ils essayassent à nous faire croire, qu'ils ont des compagnons en la debauche de la leur. Tout ainsi que iamais homme ne voulut plus de mal aux illegitimes et querelleuses religions, que celuy dont est question : de mesme par conséquent, il fust partisan formel de ce qui regardoit le respect de la vraye : et la touche de celle cy, c'estoit pour luy, comme les Essais le publient, et pour moy sa creature, la sainte loy de nos peres, leur tradition et leur autorité. Qui pourroit aussi supporter ces nouveaux titans du siecle, ces escheleurs de ciel; qui pensent arriver à cognoistre Dieu par leurs moyens, et circonscrire luy, ses œuvres et leur creance aux limites de leur perquisition et de leur raison; ne voulans

rien recevoir pour vray, s'il ne leur semble vraysemblable? Où toutes choses sont plus immenses et plus incroyables, là sont Dieu et ses faicts plus certainement : Trismegiste à costé de ce propos, appellant la deité, cercle dont le centre est par tout, et la circonference nulle part. Quant à Badius, qui touche aussi cette corde, il nous devoit marquer en quoi consistoient ces passages contre la mesme religion, qu'il dit meriter la liture en nos Essais : ou se resoudre à souffrir luy mesme, une liture, de celuy par lequel il accuse en eux ce deffaut. Mais il est bien vray, que ce livre estant ennemy profez des sectes nouvelles, plus Badius huguenot l'accuse en l'article de la religion, et plus il magnifie son triomphe, et le declare louable en ce point là. Sur ce lieu principalement, faut il escouter nostre livre d'aguet : et se garder de broncher en quelque inique interpretation de ses intentions, par sa libre, breve et brusque façon de s'exprimer. M'amuseray ie à particulariser quelques regles, pour se gouverner en ceste lecture : il faut dire en un mot; ne t'en mesle pas, ou sois

sage. Aucuns livres ne sont sages, pour ceux qui ne sont point assez sages pour eux : en effet, ie n'ay iamais veu personne l'attaquer, soit du costé de la religion ou d'autre, qui n'ait rabattu son atteinte de luy mesme; faisant voir sur le champ, qu'il luy imposoit, ou qu'il ne l'entendoit pas,

Pro captu lectoris habent sua fata libelli.

Ce que ie ne dis nullement pour Baudius, lequel, comme i'ai remarqué, n'a choqué ce lieu que par interest et passion. Je rends graces à Dieu, que parmi la confusion des creances effrenees qui traversent et tempestent au-iourd'hui son eglise, il luy ait pleu de l'estayer d'un si puissant pillier humain. La foy des simples ayant à desirer d'estre fortifiée mondainement contre tels assauts, ainsi qu'elle l'estoit spirituellement par ceste faveur divine, qui luy est acquise avant les siecles; la bonne fortune luy fit un present trespropre à ce besoin, de luy produire une ame de si haute suffisance, qui la verifiast par son appobation. En effect, si la religion

catholique à la naissance de ce personnage, eust sceu combien il devoit estre excellent, quelle apprehension eust esté la sienne de l'avoir pour adversaire? Certes il a rendu vraye sa proposition, que des plus habiles et des plus simples ames se faisoient les biens croyans : comme aussi la mienne; que de ces deux extremités se faisoient les gens de bien. Car ie tiens le party de ceux qui iugent que le vice procede de sottise, et consequemment, que plus on approche de la haute suffisance, plus on s'esloigne de luy : proposition que ie me suis peut estre efforcee de prouver en autre lieu. Quelle teste bien faite, ne fieroit à Platon sa bource et son secret, ayant seulement leu ses œuvres? Par ceste consideration, ie mesprisay le reproche d'extravagance dont on me chargeoit, alors que i'honorois et cherissois si fort cet esprit sur la simple lecture des Essais; qu'avant l'avoir ny pratiqué, ny veu, i'estois aussi cordialement sa fille que depuis. Ie me representois, que toute bienveillance estoit mal fondee, si elle ne l'estoit sur la suffisance et la vertu de son obiect, et que non seulement la suf-

fisance de l'ouvrier paroissoit en ces escrits là, mais y paroissoit en appareil si haut, que le vice ne pouvoit loger chez luy, ny la vertu luy manquer : et que par consequent, nul ne devoit differer à luy departir ceste bienvueillance, iusques à l'entreveue, si ce n'estoit quelqu'un auquel il faschast de confesser, que sa raison eust plus de credit à luy nouer une alliance, que ses yeux : et faschast d'advouer consequemment encôres, qu'il peust rien faire de bien s'il les avoit bandez. Pour engendrer l'amour, intelligence corporelle et spirituelle, la presence et la veue sont autant requises que le discours : mais la bienvueillance, ou amitié, comme estant une intelligence toute spirituelle, doit germer spirituellement par le pur discours et la cognoissance : bien qu'elle se puisse enrichir de presance, par la conversation assistee et confortee des offices qui la peuvent suyvre.

Revenons cependant, pour dire, que la plus generale censure qu'on face sur nostre livre, c'est que son autheur s'y despeint. Quoy le vulgaire le blasme, d'avoir parlé de soy

mesme, et ne le loue pas de n'avoir rien fait qu'il n'ait osé dire en public, ny de la plus meritoire verité de toutes, celle qu'on dict de soy plainement et sincerement? Il n'ad-iouste pas aussi, que ceux qui le rabrouent le plus asprement de nous avoir donné sa peinture, osent encore moins qu'ils ne veulent en faire ainsi de la leur : et que nul ne peut avoir bonne grace à l'accuser de produire sa vie nue aux yeux du monde, sauf celuy là, qui perd de la gloire à s'abstenir d'en faire autant. Il est advis au peuple qu'il seroit bien loisible, d'exposer au iour quelques actions publiques, suivant Cesar et Xenophon, mais non pas les privees. Veritablement outre que ces deux là declarent aussi force menues actions de leur vie, comme de nostre aage, messieurs de Monluc et de la Nouë racontent iusques à leurs songes; le peuple n'entend pas que valent, ny les privees, ny les publiques, ny que le public mesme n'est fait que pour le particulier. Mon pere a pensé ne te pouvoir rien mieux apprendre, que l'usage de toy mesme, et te l'enseigne, tantost par raisons, tantost par

espreuve : si sa peinture est vicieuse ou fausse, plains toy de luy : si elle est bonne et vraye, remercie le de n'avoir pas voulu refuser à ta discipline le point plus instructif de tous, c'est l'exemple. Tu prends, au reste, singulier plaisir, qu'on te face voir, ou qu'on te face toy même un chef d'armees et d'estat : il faut estre honneste homme avant que d'estre l'un ny l'autre parfaitement ; nos Essais te donnent, aux exemples de leur ouvrier, tablature de particuliere efficace pour devenir tel : ouy certes, il est requis de passer par leur escole, pour esveiller tes facultez à la capacité de monter en ces deux grades, quand besoin seroit. *Præcepta docent, exempla movent.* Il est bien vray, que le commun estime la science de vivre, c'est à dire de se rendre honneste homme et sage, si facile, qu'il croid que c'est chose superflue de l'enseigner : car mesme, ainsi que Plutarque remarque, il sent bien que les enfans ne scauroient dancer, ny piquer chevaux, ny trancher à table, ny saluer encore, qui ne le leur apprend : mais quant à l'art de vivre, cet animal à plusieurs teste ne l'y trouva iamais

à dire. Il s'abuse fort : il est beaucoup plus aisé de vaincre que de vivre, et plus de triomphans que de sages : dont il arrive, que mon pere imagine bien Socrates en la place d'Alexandre; Alexandre en celle de Socrates, il ne peut. Les exemples de ce personnage te semblent ils bons? remercie la fortune qu'ils soient tombez devant tes yeux : te semblent ils mauvais? ne crains pas aussi que beaucoup de gens soient pour les suivre. Ouy mais, apres tout, on n'a pas accoustumé de se despeindre soy mesme; voilà le grief. N'est ce pas un grand cas, de la tyrannie de la coustume sur le vulgaire? ou n'est elle pas importune en ceste endroit sur tous; de le reduire à ne s'enquerir iamais de ce qui se doit faire, mais de ce qui se faict? Vulgaire prest à commettre toute vilenie par bien-sceance, si ses voisins continuent un temps de la commettre : renonçant à faire tout bien, voire à soy mesme, si comme leur singe ils ne l'y traisnent par exemple : et prest davantage, à iustifier tous maux que les puissans s'adviseront de lui faire souffrir : pourveu que par la suite d'une annee, ces excez oc-

cupent quelque mine d'usage. La coustume luy met elle l'homme en honneur? il n'adore plus les dieux mesmes que sous sa forme. Au reste, ie ne consens non plus au sous reproche qu'on faict à nostre authœur, de ce qu'il rapporte en ceste sienne peinture, iusques aux moindres particularitez de ses mœurs : et la iuge autant instructive par ces punctilles, que par les traicts plus solemnels : tant à cause que les grands effets dependent ordinairement des petites actions, que d'autant aussi que la vie mesme n'est qu'une texture de punctilles et de nigeries. Observez pour une des preuves de ma these, sur quelles matieres le propre conseil des rois, prend de trois fois l'une ses meures délibérations. Les autres escrivains ont eu tort, de ne s'arrester pas à nous instruire en des actions pour petites qu'elles fussent, où plusieurs pouvoient faillir, et que nul ne pouvoit eviter : et n'est aucune chose meslee dans les interests de l'homme, qui soit petite ou legere de poids : elle pese assez si elle touche. Il a certainement eu raison d'enseigner comme il se portoit en l'amour, au devis, à la table et

à la garde-robe encore : puis que tant de gens se sont perdus, ou fort incommodés, pour ne sçavoir pas se gouverner en ces choses là.

Quelqu'un le lapide d'invectives en particulier, de ce qu'il declare ses erreurs et ses fautes en cette description de soy mesme. Vrayement c'est une chose monstrueuse comme le monde est composé ! nul de ses compagnons ne l'estime pire, pour estre defaillant de cette part qu'il le dit estre : ou plustost, chacun d'eux auroit à plaisir qu'on creust qu'il seroit semblable, si mesmes il n'en estoit rien ; mais ils l'estiment pire de ne s'estre feint autre : et se presument fort honnestes gens et bien exemplaires, parce qu'ils se gardent d'avouer leurs veritez. Heureux les trouva-ye certes, qui pour se rendre vertueux, n'ont qu'à desnier leur vice. Mais quand ses fautes et prevarications seroient plus odieuses, seroit il pourtant blasmable de les confesser ? veu mesmes qu'il les confesse, sans impudence, et avec reconnaissance d'avoir tort. Dieu reduit toutes ses loix à ce mot : Ayme moy sur toutes choses, et ton prochain comme toy mesme : et nous

voyons que de mille outrages que nous faisons à nostre prochain, nous ne luy en ferions pas quatre, si nous n'estions desguisez : par le desguisement font leur coup, les larrons, les empoisonneurs, assassins, livreurs de villes, brigands, tyrans en herbe, faux contracteurs, faux amis, faux iuges, et qui non ? En somme, levez le masque d'entre nous, vous en extirpez presque du tout l'offense sur autry : l'univers est au calme : car les hommes seroient bons par tout, si par tout on les voyoit. Aussi sçavons nous qu'il n'est rien, que Iesus-Christ reproche si grievement aux Pharisiens que l'hypocrisie : et nottez aux Pharisiens, ausquels il avoit lors pourtant à reprocher le complot de sa mort. Dont il arrive, que David n'escrit pas plus de louanges à son Seigneur, que de publiques confessions de ses delicts : et S. Augustin ny S. Ierosme ne se sont pas oubliez aux mesmes confessions. Outre plus, la iustice ne tire son effet que de la descouverte des crimes : donnant la gehenne aussi, pour y contraindre les hommes : et l'Eglise parfaict sa confession auriculaire, par la ge-

nerale et publique. Chacun au reste se doit constituer iuge sur soy mesme : comme tel, mon pere declare et fouette ses vices, non en privé seulement, mais en public : puisque le prevost ne se contente pas de punir son coupeur de bource, si ce n'est en pleines haies : affin que le chastiment de celuy que plusieurs peuvent ressembler, advertisse plusieurs de ne luy ressembler pas. Nos correcteurs disent, qu'il y a de l'effronterie à prescher ses imperfections et ses tares : noble reformation, qui veut garantir l'ordure du fait par la pudeur de la negation ! reformation que le plus meschant ayme le mieux et soustient le plus, entre les bourreaux et les tourmens ! Or apres tout, celui vers qui la pudeur n'a point eu la force de le pouvoir garder, d'estre ingrat, lasche ou traistre ; s'il le celle ou denie, ce n'est pas la pudeur qui peut desormais avoir la force de le luy faire denier : c'est quelqu'autre respect. Grande faveur au criminel, que ce luy soit vertu de voiler ou dementir la verité. Ceux qui craignent, que qui nous permettroit de publier nos vices, nous leveroit le frein de

la vergogne, se trompent : il est plus de personnes qui feroient banqueroute à la paillardise , s'ils estoient contraints de dire tout ce qu'ils font ; qu'il n'en est qui osassent continuer d'estre larrons, meurtriers et traistres, estant necessitez de se declarer tels. Sans doute une telle coustume scauroit arracher seule à dix millions d'hommes des crimes que l'apprehension de la corde ne leur arrache pas. Puis comme dit nostre penitent : Il faut voir son vice, et l'estudier pour le redire : ceux qui le celent à autrui, le celent ordinairement à eux mesmes, ils ne le tiennent pas pour assez couvert, s'ils le voyent : et les maux de l'ame s'obscurcissent en leur force, le plus malade les sent le moins : d'autant que l'ame perd le sentiment, perdant la santé, au contraire du corps. Voilà pourquoy il les faut souvente fois remanier au iour : les ouvrant et les eventrant du fond de nos entrailles, d'une main impiteuse. Ce sont ses mots environ. Or de la mescognoissance de nos vices et de nos tâches vient, outre l'empirement, le deffaut de satisfaction vers Dieu, comme de la plus

ample cognoissance, vient la satisfaction plus ample. Ioinct que pour nous apprendre à hayr la crasse, qui nous difforme le visage de la conscience, il sert de luy presenter à toute heure son mirouer : obtenez qu'elle travaille à se contempler en cet estat, comme elle fait en s'estudiant pour se descrire, vous la portez à l'avoir en horreur. Mais laissons ce propos : aussi bien ne sçaurions nous dire que des sornettes sur ce suiet, apres les excellentes choses que nostre autheur dit luy mesme, aux chapitres qui s'appellent, sur des vers de Virgile, et de l'exercitation. Il est bien vray qu'en saison telle que la nostre, où les choses plus excellentes ont moins de credit, il faut que les sornettes en esperent.

Quant à quelques gros bonnets, qui le pretendoient taxer d'ignorance, ils montrent assez qu'ils veulent diviser, et nous contenterons de les escouter pour toute reponse : non seulement pour le respect des discours et considerations que cet escrivain apporte sur l'ignorance et sur la science, si riches et sublimes, qu'on recognoist assez, qu'il ne peut estre ignorant qu'où, et quand il lui

plaist (et quiconque cognoist l'ignorance, et n'est ignorant qu'à sa mode et à son mot, surpasse la science) : que d'autant qu'il publie aussi ; que celuy qui le surprendra en ce vice, ne fera rien contre luy, voire mesme que l'ignorance est sa maistresse forme : ad-ioustons qu'encores ces gens ne la cognoissent ils en son ouvrage, que par la profession qu'il fait d'estre son partisan. Nul ne doit avoir honte d'ignorer, s'il n'ignore les choses necessaires à l'homme en general, ou à lui en particulier par sa condition, ou celles qu'il veut qu'on croye qu'il sçache. Or non seulement nostre autheur n'est blessé d'aucune de ces trois ignorances : mais toutes les fois qu'il parle de quelque science que ce soit, parlant presque de toutes par occasion ; s'il n'en parle fort amplement, au moins ne s'y defferre t'il iamais, nonobstant sa profession d'ignorance. A quel prix ie vous supplie se tailleroit la science, telle que ces messieurs mesmes la puissent figurer et allonger sa portee ; si l'ignorance de cetuy cy se taille au prix de l'apologie de Sebonde, et du chapitre de la medecine, pour ne toucher que

ces deux pieces seules de son livre? et notamment considerables, en cette occasion de monstrer, en cas que besoin fust, s'il est sçavant, ou s'il ne l'est pas; veu qu'elles sont hors de son principal gibbier en la pluspart de leur estendue, et presque universelles en ce qu'on appelle vulgairement science et doctrine. Quel precieux ignorant, au surplus, qui conçoit si pompeusement l'ignorance que cetuy cy? ignorant qui se cognoist, qui se proclame, et qui n'est recognu pour tel, que par où il luy plaist qu'on le recognoisse? quel precieux ignorant, qui faict voir où bon luy semble, que s'il n'a appris les sciences, c'est qu'il a senty qu'il pouvoit enseigner les meilleures sans les apprendre? ignorant enfin, qui sçait choisir aux mesmes sciences ce qui luy faict besoin: taxer à iuste prix la part qu'il en eslit et celle qu'il en rebutte, et nous montrer le droict usage de cette là. Certes les sciences sont de si facile acquisition et distribution, qu'eux mesmes qui parlent, et deux mille autres dans Paris, feroient en trois ans dix mille docteurs en toutes les parties de la doctrine, qui peuvent

à leur compte mesme deffaillir à ce personnage; langue grecque, grammaire, physique, metaphysique, mathématique : mais ie leur donne quinze, s'ils peuvent, s'amassans tous ensemble, forger en l'espace entiere de leur vie, ie ne dy pas un pareil esprit et iugement; ouy bien seulement, un esprit qui ait aussi bonne grace à tympaniser la science, que *cetuy cy l'ignorance*. Qui peut trouver telles sciences de college, ou communes, à dire, en cette hauteesse d'entendement et de iugement, au cas mesmes qu'elles luy manquassent du tout; sinon celuy qui ne sçait que valent l'entendement ny le iugement en autruy, pource qu'il ne les possede pas? Si la science outre plus, se vante d'enrichir la *suffisance*, la *suffisance* se vante aussi d'avoir engendré la science : et le sçavant ne porte pas son talent par tout, ce que le suffisant faict : ny la science ne contrerolle iamais la *suffisance* : si faict bien la *suffisance*, la science : et l'instruit des mesures de sa force et de sa foiblesse, non au revers. De plus, l'effet de celle là s'exprime souvent à limiter, parfois à recuser du tout celle cy; dont

nostre sage escrit ; Que le suffisant est suffisant à ignorer mesmes. Or i'appelle sciences de college, ou communes, ces disciplines que ie viens de nommer, et toutes celles en un mot qui sont hors de la discipline de l'homme et de la vie : c'est à dire hors la morale, consistant en la faculté d'agir, raisonner et iuger droictement : doctrine pour laquelle assister et servir apres tout, les autres doctrines sont forgees, ou elles le sont avec nul ou peu de fruict. Partant quiconque la tient en haut degré, comme faisoit ce mesme personnage, peut oublier ou negliger toutes les autres, quand il luy plaira : qui s'appellent purs amusemens scholastiques en ceux qui ignorent celle cy : et simples ornemens et adminicules en ceux qui la sçavent. Alcibiades trouvant un iour Pericles empesché à dresser les comptes de son administration pour les rendre au peuple, iugea qu'il se devoit plustot occuper à chercher le moyen de n'en rendre point. Et combien donc a plus dignement faict, que d'acquérir les sciences vulgaires dont il est question, celui qui a relevé son esprit à tel degré de hau-

teur par une autre seule bien choisie , en lui dediant tout ce soin que le commun des sçavans dissipe entre elle et cette quantité de ses compaignes ; que le manquement de celles là ne lui peut apporter aucune imperfection ou perte , ny l'assistance aucun lustre , qu'il ne puisse pertinemment negliger ? et qui sçait comprendre , et faire comprendre en suyte à tout homme sage , que ceste abstinence ou negligence est bien fondee ? Ceux qui apprennent ces doctrines là s'égalent à elles : celui qui faict ce traict de les negliger à telle condition d'avantage , s'esleve par dessus elles : et Socrates monarque de la sagesse et du genre humain , esleut pour son partage cette espece de sapience , sçavante aux mœurs , et partout ailleurs ignorante , et s'y borna toute sa vie. Pour le regard de quelques uns , qui veulent estendre les effects de cette pretendue ignorance de l'esprit dont nous parlons , iusques au changement de quelques termes usitez en l'art vulgairement , libertinage de sa methode , suyte decousue de ses discours , et manque de relation des chapitres avec leurs tiltres

mesmes par fois : s'ils sont capables de croire qu'une teste de ce calibre ait manqué par incapacité à faire en cela, ce que tout escolier de quinze ans peut et faict, ie trouve qu'ils sont si plaisans à parler que ce seroit dommage de les faire taire. Ces messieurs avec leurs belles animadversions ont volontiers cueilly l'une des branches de cette ignorance doctorale, laquelle mon pere nous advertit en quelque lieu, que la science faict et engendre, comme elle deffaict la populaire. Je dis qu'ils ont cueilly l'une des branches de cette ignorance là : car enfin il est une autre ignorance haute et philosophique, qu'ils ne cognoissent point, et qui nous est, d'une autre sorte, apportee et enseignee par la science, s'il est besoin de le dire apres ce que j'ai representé. Science à laquelle apres elle montre le chemin qu'elle doit tenir, lui taille sa part, et luy fait voir, qu'elle n'est ny sage ny clairvoyante, si elle ne recognoist relever d'elle.

Il se void une espece d'impertinens iuges des Essais, entre ceux mesmes qui les ayment; ce sont ceux qui les louent sans admiration : signamment en un siecle, si

esloigné de ceux où tels fruits germoient autrefois. La vraye touche des esprits, c'est l'examen d'un nouvel auteur : et celuy qui le lit, se met à l'espreuve plus qu'il ne l'y met. Cetuy cy sans doute, ferait parler en homme ravy, le lecteur qui le sçauroit cognoistre. Quiconque dit de Scipion, que c'est un gentil capitaine et desirable citoyen, et de Socrates, un galant homme, leur fait plus de tort, que tel qui totalement ne parle point d'eux : à cause que si l'on ne leur donne tout, quand il est question de leur attribuer des avantages, on leur oste tout. Vous ne sçauriez louer telles gens en les mesurant mediocrement, ny peut estre amplement : ils passent toute mesure, i'entends mesure qui dit et retient à dire : et peut estre qu'ils passent encore celle qui ne retient rien. C'est à moy de coter combien i'ai veu peu de cerveaux capables de mettre cet ouvrage à iuste prix : moy certes qui ne l'y mets aussi qu'imbecilement. Nos gens pensent bien sauver l'honneur de leur iugement, quand ils lui donnent ce gentil eloge : C'est un gentil livre : ou : c'est un bel

ouvrage : un enfant de huit années en droit bien autant. Après tout ie leur demande, par où et jusques où beau? quels raisonnemens, quelle force, quels argumens des anciens luy font honte? et veux finalement qu'ils me notent, que c'est que vous y pouvez surprendre, que Plutarque et gens de sa marque, n'eussent pris plaisir d'écrire s'ils s'y fussent rencontrés? quel jugement s'est oncques osé si pleinement esprouver? s'est offert si nud? nous a laissé si peu que douter de sa profondeur, et que desirer de luy? ie laisse à part sa grace et son elegance. Au surplus ie ne daignerois pas louer les Essais, d'estre du tout à leur auteur; si plusieurs mesmes des livres anciens et fameux, n'estoient pour la plupart desrobez. I'advoue qu'il a fait des emprunts : mais ils ne sont pas si frequents, qu'ils puissent usurper la propriété de son œuvre, comme il nous advertit. Et ceux qui pensent avoir appris de la bouche de son livre mesme, qu'il est basti des despouilles de Plutarque et de Seneque, trouveroient s'ils avoient tourné feuillet, qu'il entend que ces

deux auteurs l'assistent, non pas qu'ils le couvrent. A quoy nous devons adiouster, que les emprunts sont si dextrement adaptez, que le benefice de l'application, ou maintefois quelque enrichissement dont il les rehausse de son cru, contrepesent ordinairement le benefice de l'invention. Et qui plus est, ce qui necessairement se fait reconnoistre pour sien, ne doit rien au meilleur du reste : sur tout où la solide vigueur des conceptions et le iugement font leur ieu. Ceux qui ne cognoistroient pas d'ailleurs ceste vertu de nostre livre, d'estre entierement fils de son pere, sentent au genie, enfonçant sa lecture, qu'il est tout d'une main. Mais quiconque veut sçavoir ce que c'est, de sentir au genie d'un livre qu'il est tout d'une main, l'apprenne par contre-lustre aux escrits de Charron, perpetuel copiste de cestuy cy, reservé les licences où il s'emporte par fois : si bon ou mauvais copiste pourtant encore, hors de là mesme, ie crois l'avoir assez exprimé. Adioustons, que cette egale et plaisante beauté de ce livre, son nouvel air, son intention et sa

forme incognues iusques à nos iours, expriment assez, que quiconque l'ait escrit, l'a conceu. Nouvel air, dis ie : car vous le voyez d'un particulier et special dessein, scrutateur universel de l'homme interieur, et de plus, correcteur et fleau continu des erreurs communes. Ses compagnons enseignent la sagesse, il desenseigne la sottise : et a bien eu raison, de vouloir vuidier l'ordure hors du vase, avant que d'y verser l'eau de naffe. Les autres discourent sur les choses : cestuy cy sur le discours mesme, autant que sur elles. Ceux là sont l'estude du physicien, du metaphysicien, du dialecticien, du mathematicien, ainsi du reste; cetuy cy, l'estude de l'homme. Il esvente cent mines nouvelles, mais combien difficilement esventables? D'avantage, il a cela de propre à luy, que vous diriez qu'il ait espuisé les sources du iugement, et qu'il ayt tant iugé, qu'il ne reste plus que iuger apres. Et me semble qu'il ayt encores quelque chose de nouveau et de peculier, en delices et floridité perpetuelles. Comme aussi l'a-t-il en l'excellence et delicatesse dont il applique

non seulement ses emprunts, des quels ie viens de parler, mais encore ses allegations et ses exemples : en sorte qu'autant d'applications ce sont presque autant de belles inventions : louange au demeurant qu'on peut estendre à la pluspart des coustures, de la tissure, et du bastiment de ses discours et de son langage.

Combien nous diront heureux les grandes ames qui naistront apres nous, de ce que la fortune nous ait produits en une saison, où nous ayons peu praticquer la communication et la bien-veillance de celuy qui nous a porté ce beau fruict? et combien regretteront elles, qu'elle leur ait desnié ce bien? Les grands esprits sont desireux outre mesure, de rencontrer leurs semblables : la conference et la société leur estant plus necessaires et desirables qu'à tous autres, et ne se pouans edifier ou rencontrer bien à poinct que de pareil à pareil. Or nous avons escrit un mot de ce suiet en autre lieu : tant pour le merite de la chose, que pour le respect d'un auteur qui a parlé si noblement et si precieusement, s'il se peut dire, de ces dons celestes, sous le tiltre de l'amitié.

Au surplus, l'opinion qu'ont eue les Imprimeurs, que la table des matieres pourroit enrichir la vente des Essais, est cause qu'ils l'y ont plantee : contre mon advis neantmoins : parce qu'un ouvrage si plain et si pressé n'en peut souffrir. Autant suis ie contraire à cette vie de l'auteur, qu'ils ont logee en teste ; estant completee dans le volume. Quant aux noms des auteurs citez, qui se voyent icy, ou pourront voir encores, en quelques impressions ; i'ai reveu et confronté sur leur texte, tous ceux qu'un incongnu y avait appliquez : retenu les vrais, reietté les faux, augmentant ces veritables d'une moitié. Si bien qu'il ne reste pour ce regard, qu'environ cinquante vuides, ou noms à remplir, en ce plantureux nombre de pres de douze cens passages. C'estoit pourtant une assez espineuse difficulté, que de trouver la source d'une bonne partie des autorités de ce livre : l'auteur en ayant par fois meslé deux ou trois ensemble, par fois donné tour de main de sa façon à quelqu'autre, qui les rend de plus obscure recherche. Quoy que ce soit, ie ne me fusse iamais demeslee de leur queste,

si des personnes d'honneur et doctes que i'ai nommees autre part, ne m'eussent presté la main. Apres tout, ie recognois que ceste recherche et ces cottes d'autheurs, eussent esté negligees par mon pere : et moy mesme ne me fusse pas mise en peine de courre apres : mais trois raisons m'ont forcee de les entreprendre : en premier lieu, cet advancement de pres de moitié : secondement, la bestise d'une part du monde, qui croit beaucoup mieux la verité soubs la barbe chenuë des vieux siecles, et soubs un nom d'antique et pompeuse vogue : tiercement, l'interest et priere des Imprimeurs. Leur mesme priere expresse, m'a contrainte, non pas de changer, ouy bien de rendre seulement moins frequents en ce livre, trois ou quatre mots à travers champ, et de ranger la syntaxe d'autant de clauses : ces mots sans nulle consequence, comme adverbès ou particules, qui leur sembloient un peu revesches au goust de quelques douillets du siecle : et ces clauses sans aucune mutation de sens, mais seulement pour leur oster certaine dureté ou obscurité, qui sembloient naistre à l'aventure

de quelque ancienne erreur d'impression, ou au pis aller de ce genereux mespris de telles nigeries, que leur ouvrier affectoit. Je ne suis pas si inconsiderée ou si sacrilege, que de toucher en plus forts termes que ceux là, ny à mot ny à phrase d'un si precieux ouvrage : edifié d'ailleurs de telle sorte, que les mots et la matiere sont consubstanciels. Si quelqu'un prend la peine d'en faire une confrontation sur le vieil et bon exemplaire *in-folio*, il pourra dire quelle a esté ma religion en cela. Cependant il n'appartiendroit iamais à nul apres moy, d'y mettre la main à mesme intention, d'autant que nul n'y apporterait ny mesme reverence ou retenue, ny mesme adveu de l'auteur, ny mesme zele, ny peut estre une si particuliere cognoissance du livre. En ce seul point ay-ie esté hardie, de retrancher quelque chose d'un passage qui me regarde : à l'exemple de celuy qui mit sa belle maison par terre, affin d'y mettre avec elle l'envye qu'on luy en portoit. Ioinct que ie veux dementir maintenant et pour l'advenir, par cette voye, ceux qui croyent, que si ce livre me louoit moins, ie le cherirois et servirois moins aussi.

Les Imprimeurs m'ont encore pressee de tourner les passages latins des Essais, sur le desir qu'ils pretendent, que plusieurs ignorans de ce langage, ont de les entendre. Ce desir est assez creu : veu qu'un lecteur qui cognoist ces passages là, n'est pas plus prest de demesler bien à point l'ouvrage auquel ils ont enchassez, que celuy qui ne les cognoist pas, s'il n'est d'autre part ferré à glace. Neantmoins afin de servir à l'utilité des mesmes Imprimeurs ou Libraires, ie me suis portee à les traduire. Si j'ai rendu la poësie comme l'oraison, sous le seul genre de la prose, pour estre plus fidelle traductrice, à l'exemple d'autres versions autorisees de nostre siecle; on peut dire, que j'ay esté soulagee de temps, non de sollicitude aygue : la moins espineuse et scabreuse circonstance d'une telle version estant de la presenter en vers. Je le dis, parce que ceste masse, ou plutost nuce et moisson d'autheurs latins, est la cresse et la fleur choisie à dessein, comme on void, de l'ouvrage des plus excellents escrivains, et les plus elegans et riches de langage comme d'invention : adious-

tons, figurez et succints. Or d'exprimer la conception d'un grand ouvrier, estoffée de telles qualitez d'elocution, et l'exprimer en une langue inferieure, avec quelque grace, vigueur et briefveté, but d'un pertinent traducteur, ce n'est pas leger effort. Mais combien plus est-ce, d'exprimer pres de douze cents passages de ce qualibre, amples, mediocres ou petits? Or nonobstant ma prose generale, ie n'ay pas laissé de rendre en un ou deux vers, les brefves sentences, ou autres traicts d'eslite, i'entends ceux des poëtes : tant pour n'estre astrainte par aucune religion, à renoncer ce privilege de passer de la prose aux vers, que parce qu'ils sont plus faciles à retenir qu'elle Et si la rithme de telles sentences est par fois diverse, n'importe à l'oreille, puis qu'elle ne passe point le nombre de deux. I'ai tourné d'autre part en vers, quelques passages d'estendue; un à l'entree du livre, d'autres au chapitre, sur des vers de Virgile : tant par esbat, que pour piquer si ie puis quelqu'un par exemple à faire le mesme du reste. I'ai traduit les Grecs aussi, sauf deux ou trois, que l'auteur a

traduits luy mesme, les inserant en son texte. Ny ne presente point d'excuse d'avoir laissé dormir les libertins, sous le voile de leur langue estrangere, ou d'avoir tors le nez à quelque mot fripon de l'un d'entr'eux : si ce mot a esté le seul qui me peust empescher d'en faire present au lecteur. Aussi peu m'excuseray ie, d'avoir au besoin usé de locutions un peu *hardies* pour la prose : y estant forcee par la nature des vers qu'elle exposoit. Au surplus, en deux ou trois lieux seulement, ie me suis donné liberté d'un mot de paraphrase : iugeant la lumiere necessaire en cet endroit, pour lever au foible lecteur l'occasion de supposer une batologie. Comme aux lieux (qui sont courts de nombre pourceant), où ie l'ay iugé plus en train d'ignorer et de chercher, que de supposer; ie me suis restreinte dans les lois d'une austere traductrice. L'adiousteray sur le latin des Essais; que si par fois on trouve quelque dissonance entre le texte originaire et luy, comme de temps, personnes, et autres legeres circonstances; on le doit attribuer non à l'inadvertance, mais au dessein et mesnagement de l'auteur,

qui par ce tour de souplesse se l'est approprié : comme il s'est approprié certains passages, à sens tout divers, et par fois opposite de leur intention natale, par une excellente application. Ça esté certes une de mes peines, me trouvant sur quelque passage contourné ou frelaté, de l'exprimer en telle sorte, qu'il quadrast sortablement s'il estoit possible, à la composition originaire et à l'application. Enfin s'il se trouve quelque faute en mon ouvrage, i'espere qu'elle sera faite, non de circumspection, mais bien de connoistre les menus suffrages du Donets, ausquels ie suis peu versee, pour avoir appris ceste langue plutost afin de guster son genie et celuy de ses grands autheurs, que sa grammaire : ainsi i'espere qu'un lecteur habile homme, prendra la peine de m'advertir plustost que de me quereller.

Excuse lecteur, les fautes d'impression qui nous peuvent estre eschappees : ceux qui savent que c'est d'imprimer, te diront ; qu'il est si difficile de s'empescher de broncher à ce pas, que le meilleur ouvrage de la presse n'est autre chose que le moins deffailant de

ceste part , comme est certes cetuy cy : duquel apres tout , nous avons pris la peine de corriger la plus part des erreurs avec la plume , et recueillir en un errata bien exact le reste de celles qui peuvent importer. Au contraire pourtant du dessein assez ordinaire , de ceux qui font imprimer pour autruy , lesquels fuyent d'en appliquer aux livres : d'autant qu'ils ayment mieux que la reputation de la suffisance d'un autheur demeure fort blessee , que si celle de leur vigilance l'estoit un peu. Passe legerement les moindres fautes : comme par fois quelques punctuations , soit au françois ou au latin , et par fois encores quelque manque d'orthographe , un affaire , pour un , à faire , conte pour comte , cœur pour chœur , et les manquements de pareil air , ou de la façon d'orthographier du temps que le livre fut premierement imprimé. Si ton esprit est digne de sa lecture , tu les sçauras bien r'habiller : et ie pense que tu croiras bien qu'aussi eussions nous faict , si nous les eussions apperceues avant qu'elles eschapassent. Or de peur qu'il n'en reste quelque'une , apres ma re-

cherche precedente ; ie te promets de la repeter encores , et d'en mettre apres un exemplaire en la bibliotheque du roy , et l'autre en celle de monseigneur le garde des seaux , corrigez des derniers traicts de ma plume : afin que la posterité y puisse avoir recours au besoin. I'ose dire que la cognoissance toute particuliere que i'ay de cet ouvrage , merite que la mesme posterité s'oblige de mes soins , et s'y fie. Que si quelqu'un accusoit tant de menus soins comme ponctilleux , i'estime au contraire , qu'ils ne le peuvent estre assez , sur l'ouvrage d'un esprit de si haute sagesse , que ses fautes pourroient servir d'exemple , si nous permettions qu'il en eschapist icy. Pour les accents du grec , ie n'y entends rien : et cela n'importe guere à ce livre , qui n'en couche que fort peu : ny telle ignorance à moy , si i'en suis creüe. Quant aux cottes des auteurs en marge , on ne s'est pas tousiours amusé à observer toutes les particules de la Syntaxe , un *de* , un *apud* , etc. , tant pour estre cir le champ des fautes aux compositeurs , que parce que chacun entend ces choses à demy mot.

Remercie au reste de cette impression les grands de la France , desquels ma gratitude a tellement fait sonner le nom par tout , qu'il n'est pas besoin de le repeter icy : car sans leurs dons , mon zele de te rendre ce digne service en mourant , restoit inutile. Les Libraires et Imprimeurs , que ie sollicite il y a sept ou huit ans par tout de l'entreprendre eux mesmes , comme on sçait , estoient *sourds* quand ie leur proposois mes precautions , quoy qu'elles ne consistassent seulement , qu'à les obliger d'apporter à leur ouvrage une iuste correction. Deux raisons causoient ce refus : la premiere , c'est qu'ils veulent communement tout prendre , et ne rien mettre : la seconde , que ce livre est en verité d'une correction tresparticulierement difficile : dont la breveté du langage , et son bastiment aussi nouveau , qu'admirable , sont causes : en sorte qu'un compositeur et un correcteur ordinaire , y perdent leur ourse. Outre qu'il arrive souvent , que ces Libraires et Imprimeurs n'y mettent point de correcteur du tout , s'ils n'y employent par forme les premiers ignorans , qu'ils trouvent à bon




marché. En effet, la seule correction de cette impression m'a autant cousté, qu'une de leurs impressions entiere leur couste, sans comter ma propre peine et mon soin : et si ie tiens en cela, ma despense pour bien employee. Sçache donc, lecteur amoureux de ce divin ouvrage, que les seules impressions de l'Angelier depuis la mort de l'auteur t'en peuvent mettre en possession : notamment celle *in-folio*, dont ie vis toutes les espreuves : et celle cy, sa sœur germaine. Si tu prends soin de confronter toutes les autres, en quelques lieux et volumes qu'elles se soyent faictes, ou se facent à l'advenir, par la seule entreprise des mesmes imprimeurs ou Libraires, contre ces deux ; tu pourras cognoistre si ie dis vray : et en concevras autant d'horreur que moy, si la fortune ne faict un miracle pour les suivantes, qu'elle n'a iamais faict pour les precedentes. I'achevois cecy à Paris en iuin, mil six cents trente cinq.

ADVERTISSEMENT

DE L'AUTHEUR.

C'est icy un livre de bonne foy, lecteur. Il t'advertit des l'entree, que ie ne m'y suis proposé auscune fin, que domestique et privee : ie n'y ay eu nulle consideration de ton service, ny de ma gloire : mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Je l'ay voué à la commodité particuliere de mes parents et amis : à ce que m'ayants perdu (ce qu'ils ont à faire bientost) ils y puissent retrouver quelques traicts de mes conditions et humeurs, et que par ce moyen ils nourrissent plus entiere et plus vifve la cognoissance qu'ils ont enē de moy. Si c'eust esté pour rechercher la faveur du monde, ie me feusse mieulx paré, et me presenteroy en une desmarche estudiee : ie veulx qu'on m'y voye en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans contention et artifice, car c'est moy que ie peinds. Mes deffauts s'y liront au vif, et ma forme naïfve, austant que la reverence publique me l'a permis. Que si i'eusse esté parmy ces nations qu'on dict vivre encores soubs la douce liberté des premieres loix de nature ; ie t'asseure que ie m'y

feusse tresvolontiers peinct tout entier et tout nud. Ainsy, lecteur, ie suis moy-mesme la matiere de mon livre : ce n'est pas raison que tu employes ton loisir en un subiect si frivole et si vain ; adieu donc. De MONTAIGNE, ce premier de mars mil cinq cents quatre-vingts.



ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

PAR DIVERS MOYENS ON ARRIVE A PAREILLE FIN.

Sommaire. I. Par une extrême valeur, ainsi que par la soumission, on peut désarmer la colère. — II. On parvient au même but, en inspirant l'estime et l'admiration. — III. Quelquefois aussi un courage obstiné irrite le vainqueur et le rend implacable.

Exemples tirés de l'histoire du prince Edouard, de Scanderberg, de Conrad; de l'histoire du peuple thébain, de Denis de Syracuse, de Pompée; de celle d'Alexandre.

La plus commune façon d'amollir les cœurs de ceulx qu'on a offensez, lors qu'ayants la

vengeance en main, ils nous tiennent à leur mercy, c'est de les esmouvoir, par soumission, à commiseration et à pitié : toutesfois la braverie, la constance et la resolution, moyens tous contraires, ont quelquefois servy à ce mesme effect.

Edouard ¹, prince de Galles, celui qui regenta si longtemps nostre Guienne, personnage duquel les conditions et la fortune ont beaucoup de notables parties de grandeur, ayant esté bien fort offensé par les Limosins, et prenant leur ville par force, ne peut estre arresté par les cris du peuple et des femmes et enfants abandonnez à la boucherie, luy criants mercy, et se iectants à ses pieds; iusqu'à ce que passant tousiours outre dans la ville, il apperceut trois gentilshommes françois qui, d'une hardiesse incroyable, soustenoient seuls l'effort de son armee victorieuse. La consideration et le respect d'une si notable vertu reboucha pre-

¹ Que les Anglais nomment communément *the black Prince*, le prince noir, fils d'Édouard III, roi d'Angleterre, et père de l'infortuné Richard II.—C.

mierement la poincte de sa cholere, et commença par ces trois à faire misericorde à tous les aultres habitants de la ville.

Scanderberch, prince de l'Epire, suyvant un soldat des siens pour le tuer, et ce soldat, ayant essayé par toute espece d'humilités et de supplications de l'appaiser, se resolut à toute extremité de l'attendre l'espee au poing : cette sienne resolution arresta sus bout la furie de son maistre, qui, pour lui avoir veu prendre un si honorable party, le receut en grace. Cet exemple pourra souffrir aultre interpretation de ceulx qui n'auront leu la prodigieuse force et vaillance de ce prince là.

L'empereur Conrad troisesme, ayant assiegé ¹ Guelphe duc de Bavieres, ne voulut condescendre à plus douces conditions, quelques viles et lasches satisfactions qu'on luy offrist, que de permettre seulement aux gentilsfemmes ² qui estoient assiegees avecques

¹ En 1140, dans Winsberg, ville de la haute Bavière.—C.

² *Dames nobles.* — E. J.

le duc, de sortir, leur honneur sauve, à pied, avecques ce qu'elles pourroient emporter sur elles. Et elles, d'un cœur magnanime, s'avisèrent de charger sur leurs épaules leurs maris, leurs enfants, et le duc mesme. L'empereur print si grand plaisir à veoir la gentillesse de leur courage, qu'il en pleura d'ayse, et amortit toute cette aigreur d'inimitié mortelle et capitale qu'il avoit portée à ce duc; et dez lors en avant traicta humainement luy et les siens.

L'un et l'autre de ces deux moyens m'emporteroit ayseement; car i'ay une merveilleuse lascheté vers la misericorde et mansuetude. Tant y a, qu'à mon advis ie serois pour me rendre plus naturellement à la compassion qu'à l'estimation: si est la pitié passion vicieuse aux Stoïcques; ils veulent qu'on secoure les affligés, mais non pas qu'on flechisse et compatisse avecques eulx. Or ces exemples me semblent plus à propos, d'autant qu'on veoit ces ames assaillies et essayées par ces deux moyens, en soustenir l'un sans s'esbranler, et courber soubs l'autre. Il se peut dire que, de rompre son cœur à la

commiseration, c'est l'effect de la facilité, de bonnairété et mollesse, d'où il advient que les natures plus faibles, comme celles des femmes, des enfants du vulgaire, y sont plus subiectes; mais, ayant eu à desdaing les larmes et les prieres, de se rendre à la seule reverence de la sainte image de la vertu, que c'est l'effect d'une ame forte et imployable, ayant en affection et en honneur une vigueur masle et obstinee. Toutesfois ez ames moins genereuses, l'estonnement et l'admiration peuvent faire naistre un pareil effect: tesmoing le peuple thebain, lequel, ayant mis en iustice d'accusation capitale ses capitaines, pour avoir continué leur charge oultre le temps qui leur avoit esté prescript et preordonné, absolut à toute ¹ peine. Pelopidas, qui plioit sous le faix de telles obiections, et n'employoit à se garantir que requestes et supplications, et au contraire Epaminondas, qui veint à raconter magnifiquement les choses par luy faictes, et à les reprocher au peuple d'une façon fiere et ar-

¹ *Avec peine.* — E. J.

rogante, il n'eut pas le cœur de prendre seulement les balotes ¹ en main; et se departit l'assemblée, louant grandement la haultesse du courage de ce personnage.

Dionysius le vieil, aprez des longueurs et difficultés extremes, ayant prins la ville de Regge, et en icelle le capitaine Phyton, grand homme de bien, qui l'avoit si obstinement deffendue, voulut en tirer un tragique exemple de vengeance. Il luy dict premierement, comme le iour avant il avoit fait noyer son fils, et tous ceulx de sa parenté; à quoy Phyton respondit seulement « Qu'ils en estoient d'un iour plus heureux que luy. » Aprez il le fait despouiller et saisir à des bourreaux, et le traisner par la ville, en le fouettant tres ignominieusement et cruellement, et en oultre le chargeant de felonnes paroles et contumelieuses ²: mais il eut le courage tousiours constant, sans se

¹ Petites *balles* de diverses couleurs pour désigner les suffrages, et *Ballotter* ou tirer au sort les candidats. — E. J.

² *Outrageantes*. — E. J.

perdre; et, d'un visage ferme, alloit au contraire ramentevant¹ à haulte voix l'honorable et glorieuse cause de sa mort, pour n'avoir voulu rendre son païs entre les mains d'un tyran; le menaçant d'une prochaine punition des dieux. Dionysius, lisant dans les yeulx de la commune de son armee, que, au lieu de s'animer des bravades de cet enemy vaincu, au mespris de leur chef et de son triumphe, elle allait s'amollissant par l'estonnement d'une si rare vertu, et marchandoit de se mutiner et mesme d'arracher Phytton d'entre les mains de ses sergents, fait cesser ce martyre, et à cachettes l'envoya noyer en la mer.

Certes c'est un obiect merveilleusement vain, divers et ondoyant, que l'homme : il est malaysé d'y fonder iugement constant et uniforme. Voylà Pompeius qui pardonna à toute la ville des Mamertins, contre laquelle il estoit fort animé, en consideration de la vertu et magnanimité du citoyen Zenon, qui se chargeoit seul de la faulte publicque, et

¹ *Rappelant à l'esprit, à la mémoire.* — E. J.

ne requerrait aultre grace que d'en porter seul la peine : et l'hoste de Sylla, ayant usé, en la ville de Peruse ¹, de semblable vertu, n'y gaigna rien ny pour soy ny pour les aultres. Et, directement contre mes premiers exemples, le plus hardy des hommes et si gracieux aux vaincus, Alexandre, forceant, apres beaucoup de grandes difficultez, la ville de Gaza, rencontra Betis qui y commandoit, de la valeur duquel il avoit pendant ce siege senti des preuves merveilleuses, lors seul, abandonné des siens, ses armes despecees, tout couvert de sang et de playes, combattant encores au milieu de plusieurs Macedoniens qui le chamailloient de toutes parts; et luy dict, tout piqué d'une si chère victoire (car, entre aultres dommages, il avoit receu deux fresches bleceures sur sa personne) : « Tu ne mourras pas comme tu as voulu, Betis; fais estat qu'il te fault souffrir

¹ Plutarque, d'où ceci a été tiré, dit *Préneste*, ville du Latium. (Voy. *Instruction pour ceux qui manient affaires d'état*, c. 17.) Peruse ou Perouse est dans la Toscane. — C.

toutes les sortes de torments qui se pour-
 ront inventer contre un captif : » l'autre,
 d'une mine non seulement asseuree , mais
 rogue et altiere , se teint sans mot dire à ces
 menaces. Lors Alexandre , voyant son fier et
 obstiné silence : « A il flechy un genouil ? lui
 est il eschappé quelque voix suppliante ?
 Vrayement , ie vainquerois ce silence ; et si ie
 n'en puis arracher parole , i'en arracherai au
 moins du gémissement : » et , tournant sa
 cholere en rage , commanda qu'on luy per-
 ceast les talons ; et le fait ainsi traisner tout
 vif , deschirer et desmembrer au cul d'une
 charrette. Seroit ce que la force du courage
 luy feust si naturelle et commune , que ,
 pour ne l'admirer point , il la respectast
 moins ? ou qu'il l'estimast si proprement
 sienne , qu'en cette haulteur il ne peust souf-
 frir de la veoir en un aultre , sans le despit
 d'une passion envieuse ? ou que l'impetuo-
 sité naturelle de sa cholere feust incapable
 d'opposition ? De vray , si elle eust receu
 bride , il est à croire que , en la prinse et
 desolation de la ville de Thebes , elle l'eust
 receue , à voir cruellement mettre au fil de

l'espee tant de vaillants hommes perdus et n'ayants plus moyens de deffense publicque; car il en feut tué bien six mille, desquels nul ne feut veu ny fuyant, ny demandant mercy; au rebours, cherchans qui çà, qui là, par les rues, à affronter les ennemis victorieux, les provoquans à les faire mourir d'une mort honorable. Nul ne feut veu si abbattu de bleceures, qui n'essayast en son dernier soupir de se venger encores, et, avec les armes du desespoir, consoler sa mort, en la mort de quelque ennemy. Si ne trouva l'affliction de leur vertu aulcune pitié, et ne suffisit pas la longueur d'un iour à assouvir sa vengeance : ce carnage dura iusques à la derniere goutte de sang espannable, et ne s'arresta que aux personnes desarmees, vieillards, femmes et enfans, pour en tirer trente mille esclaves.

CHAPITRE II.

DE LA TRISTESSE.

Sommaire. I. Effets singuliers des grandes douleurs.—Effets des passions extrêmes ; de la joie, de la haine, etc.

Exemple : Psammenitus, roi d'Égypte ; Raïsciac, seigneur allemand ; Sophocle ; Denis le tyran ; Diodore le dialecticien, etc.

IE suis des plus exempts de cette passion, et ne l'aime ny l'estime ; quoyque le monde ayt entrepris, comme à prix faict, de l'honorer de faveur particuliere : ils en habillent la sagesse, la vertu, la conscience : sot et monstrueux ornement ! Les Italiens ont plus sortablement baptisé de son nom ¹ la malignité : car c'est une qualité tousiours nuisible, tousiours folle ; et, comme tousiours couarde et basse, les Stoïciens en deffendent le sentiment à leur sage.

¹ Le mot italien *tristo* signifie *méchant*. — L.

Mais le conte dict ¹ que Psammenitus, roy d'Aegypte, ayant esté desfaict et prins par Cambyses, roy de Perse, voyant passer devant luy sa fille prisonniere habillee en servante, qu'on envoyait puiser de l'eau, tous ses amis pleurants et lamentants autour de luy, se teint coy, sans mot dire, les yeulx fichez en terre; et, voyant encores tantost qu'on menoit son fils à la mort, se mainteint dans cette mesme contenance : mais qu'ayant apperceu un de ses domestiques ² conduict entre les captifs, il se meit à battre sa teste, et mener un deuil extreme.

Cecy se pourroit apparier à ce qu'on veit dernièrement d'un prince des nostres, qui ayant ouy à Trente, où il estoit, nouvelles de la mort de son frere aisé, mais un frere en qui consistoit l'appuy et l'honneur de toute sa maison, et bientost aprez d'un puisné sa seconde esperance, et ayant sous-

¹ HÉRODOTE, l. 3.

² *Domestique* ne signifie pas ici serviteur, mais ami de la maison, ami intime. — E. J.

tenu ces deux charges d'une constance exemplaire; comme, quelques iours aprez, un de ses gents veint à mourir, il se laissa emporter à ce dernier accident, et, quittant sa resolution, s'abandonna au deuil et aux regrets, en maniere qu'aucuns en prinrent argument qu'il n'avoit esté touché au vif que de cette derniere secousse : mais, à la verité, ce feut que, estant d'ailleurs plein et comblé de tristesse, la moindre surcharge brisa les barrieres de la patience. Il s'en pourroit, dis ie, autant iuger de nostre histoire, n'estoit qu'elle adiouste que, Cambyses s'enquerant à Psammenitus pourquoi, ne s'estant esmeu au malheur de son fils et de sa fille, il portoit si impatiemment celui d'un de ses amis : « C'est, respondit il, que ce seul dernier desplaisir se peult signifier par larmes, les deux premiers surpassants de bien loing tout moyen de se pouvoir exprimer. »

A l'adventure reviendroit à ce propos l'invention de cet ancien peintre, lequel, ayant à représenter, au sacrifice de Iphigenia, le dueil des assistants selon les degrez de l'interest que chascun apportoit à la mort

de cette belle fille innocente, ayant espuisé les derniers efforts de son art, quant ce veint au père de la vierge, il le peignit le visage couvert, comme si nulle contenance ne pouvoit rapporter ce degré de dueil. Voylà pourquoy les poètes feignent cette miserable mère Niobé, ayant perdu premierement sept fils, et puis de suite autant de filles, surchargee de pertes, avoir esté enfin transmuee en rochier,

Diriguissè malis ¹,

pour exprimer cette morne, muette et sourde stupidité qui nous transit lorsque les accidents nous accablent, surpassants nostre portee. De vray, l'effort d'un desplaisir, pour estre extreme, doibt estonner toute l'ame et lui empescher la liberté de ses actions : comme il nous advient, à la chaulde alarme d'une bien mauvaise nouvelle, de nous sentir saisis, transis, et comme perclus de tous

¹ A force de douleur, elle fut changée en rocher
OVID. *Mét.* l. 6, fab. 3, v. 303.

mouvements; de façon que l'ame, se relaschant aprez aux larmes et aux plainctes, semble se desprendre, se desmesler, et se mettre plus au large et à son aise :

Et via vix tandem voci laxata dolore est ¹.

En la guerre que le roi Ferdinand fait contre la veufve de Iean roi de Hongrie ², autour de Bude, un gendarme feut particu-

¹ La douleur ouvre enfin le passage à sa voix.

Énéid. l. 2, v. 151.

² Ce trait d'histoire est raconté différemment dans l'édition de 1802. Après ces mots, *autour de Bude*, on lit ce qui suit : « Raïsciac, capitaine allemand, voyant rapporter le corps d'un homme de cheval à qui chascun avoit veu excessivement bien faire en la meslee, le plaignoit d'une plaincte commune : mais curieux avecques les aultres de cognoistre qui il estoit, aprez qu'on l'eut desarmé, trouva que c'estoit son fils ; et, parmi les larmes publiques, luy seul se teint sans esprendre ny voix ny pleurs, debout sur ses pieds, les yeux immobiles, le regardant fixement, iusques à ce que l'effort de la tristesse, venant à glacer ses esprits vitaux, le porta en cet estat roide mort par terre. »

lièrement remarqué de chascun, pour avoir excessivement bien faict de sa personne en certaine meslee, et, incogneu, haultement loué et plainct, y estant demouré, mais de nul tant que de Raïsciac, seigneur allemand, esprins d'une si rare vertu. Le corps estant rapporté, cettuy cy, d'une commune curiosité, s'approcha pour veoir qui c'estoit; et, les armes ostées au trespasé, il recogneut son fils. Cela augmenta la compassion aux assistants : lui seul, sans rien dire, sans cil-ler les yeux, se teint debout, contemplant fixement le corps de son fils; iusque à ce que la vehemence de la tristesse, ayant accablé ses esprits vitaux, le porta roide mort par terre.

Chi può dir com' egli arde, è in picciol fuoco ¹,

disent les amoureux qui veulent représenter une passion insupportable :

Misero quod omnes

Eripit sensus mihi : nam, simul te,

¹ C'est aimer peu que de pouvoir dire combien on aime. PETRARC. sonetto 137, verso ultimo.

Lesbia, aspexi, nihil est super mi

Quod loquar amens :

Lingua sed torpet ; tenuis sub artus

Flamma dimanat ; sonitu suopte

Tinniunt aures : gemina teguntur

Lumina nocte¹.

Aussi n'est ce pas en la vifve et plus cuy-
sante chaleur de l'accez, que nous sommes
propres à desployer nos plainctes et nos
persuasions ; l'ame est lors aggravée de pro-
fondes pensecs, et le corps abbattu et lan-
guissant d'amour : et de là s'engendre par
fois la defaillance fortuite qui surprend les

¹ CATULL. epigr. 51, v. 5. Ces vers sont une imi-
tation d'une ode de Sapho que Boileau a traduite.
Voici sa traduction, avec les changements qu'y a faits
M. Delille :

De veine en veine une subtile flamme

Court dans mon sein sitôt que je te vois,

Et, dans le trouble où s'égare mon âme,

Je demeure sans voix ;

Je n'entends plus ; un voile est sur ma vue :

Je rêve, et tombe en de douces langueurs ;

Et sans haleine, interdite, éperdue,

Je tremble, je me meurs !

amoureux si hors de saison, et cette glace qui les saisit, par la force d'une ardeur extreme, au giron mesme de la iouissance ¹. Toutes passions qui se laissent gouster et digerer ne sont que mediocres :

Curæ leves loquuntur, ingentes stupent ².

La surprise d'un plaisir inesperé nous estonne de mesme :

Ut me conspexit venientem, et Troia circum
Arma amens vidit; magnis exterrita monstis,
Diriguit visu in medio; calor ossa reliquit;
Labitur; et longo vix tandem tempore fatur ³.

Oultre la femme romaine qui mourut surprise d'ayse de veoir son fils revenu de la

¹ On lit ici, dans l'édition de 1588 : « Accident qui ne m'est pas incogneu. » Montaigne a supprimé cette phrase dans les éditions suivantes. J'en tiens note, pour faire connoître sur ce fait, purement physiologique, le tempérament et la constitution particulière de Montaigne. — N.

² Légères, elles s'expriment; extrêmes, elles se taisent. SENECA. *Hipp.* acte 2, scène 3, v. 607.

³ Dès qu'elle m'aperçoit, dès qu'elle reconnoît les

route de Cannes , Sophocles et Denys le tyran , qui trespasèrent d'ayse , et Talva qui mourut en Corsegue ¹ , lisant les nouvelles des honneurs que le senat de Rome luy avoit decerneez , nous tenons , en nostre siecle , que le pape Leon dixiesme , ayant esté adverty de la prinse de Milan qu'il avoit extremement souhaitee ; entra en tel excez de ioie , que la fiebvre l'en print , et en mourut. Et , pour un plus notable tesmoignage de l'imbecillité humaine , il a esté remarqué par les anciens , que Diodorus le dialecticien mourut sur le champ , esprins d'une extreme passion de honte pour , en eschole et en public , ne se pouvoir desvelopper d'un argument qu'on lui avoit faict. Je suis peu en prinse de ces violentes passions : i'ai l'apprehension naturellement dure ; et l'encrouste et espessis tous les iours par discours.

armes troyennes , hors d'elle-même , frappée comme d'une vision effrayante , elle demeure immobile ; son sang se glace , elle tombe , et ce n'est que long-temps après qu'elle parvient à retrouver la voix. *Énéid.* l. 3, v. 306.

¹ Corsegue , pour *Corse* , du latin *Corsica*. — E. J.

CHAPITRE III.

NOS AFFECTIONS S'EMPORTENT AU DELA DE NOUS.

Sommaire. I. Un sentiment naturel nous porte à nous inquiéter de l'avenir ; d'un autre côté, la sagesse voudrait qu'on s'occupât de préférence de ses propres affaires, et qu'on travaillât conséquemment à se bien connoître. — II. C'étoit une loi très-sage que celle qui ordonnoit d'examiner la conduite des rois après leur mort. — III. Examen de ce mot de Solon : *On ne peut dire d'aucun homme, avant sa mort, qu'il a été heureux.* — IV. Les hommes veulent que les égards et la considération publique, ainsi que les faveurs du ciel, les accompagnent dans le tombeau. — V. Dangereuse et puérile superstition des Athéniens, au sujet de l'inhumation des morts.

Exemples : Platon ; deux guerriers devant Néron ; Lacédémoniens à la mort de leurs rois ; Bertrand Duguesclin ; Barthelemy d'Alviane ; Nicias ; Agésilas ; Édouard I^{er}, roi d'Angleterre ; Robert, roi d'Écosse ; Jean Zisca ; Bayard ; l'empereur

Maximilien ; Cyrus ; Marcus Emilius Lepidus ; le philosophe Lycon ; capitaines vainqueurs punis par les Athéniens, Chabrias.

CEUX qui accusent les hommes d'aller tousiours beeant ' aprez les choses futures, et nous apprennent à nous saisir des biens présents et nous rasseoir en ceulx là, comme n'ayants auculne prinse sur ce qui est à venir, voire assez moins que nous n'avons sur ce qui est passé, touchent la plus commune des humaines erreurs, s'ils osent appeler erreur, chose à quoy nature mesme nous achemine, pour le service de la continuation de son ouvrage, nous imprimant comme assez d'aultres, cette imagination faulse, plus ialouse de nostre action que de nostre science.

Nous ne sommes iamais chez nous ; nous sommes tousiours au delà : la crainte, le desir, l'esperance, nous eslancent vers l'advenir, et nous desrobbent le sentiment et la consideration de ce qui est, pour nous amuser à ce qui sera, voire quand nous ne serons

' *Soupirant.* — E. J.

plus. *Calamitosus est animus futuri anxius* ¹.

Ce grand précepte est souvent allegué en Platon : « Fay ton faict, et te cognoy. » Chacun de ces deux membres enveloppe généralement tout nostre debvoir, et semblablement enveloppe son compaignon. Qui auroit à faire son faict, verroit que sa premiere leçon, c'est cognoistre ce qu'il est et ce qui luy est propre : et qui se cognoist, ne prend plus le faict estrangier pour le sien; s'aime et se cultive avant toute aultre chose; refuse les occupations superflues et les pensees et propositions inutiles. Comme la folie, quand on luy octroyera ce qu'elle desire, ne sera pas contente, aussi est la sagesse contente de ce qui est present, ne se desplaist iamais de soy ². Epicurus dispense son sage de la prevoyance et soucy de l'advenir.

Entre les loix qui regardent les trespassez, celle ici me semble autant solide qui oblige

¹ Tout esprit inquiet de l'avenir est malheureux.
SENEC. epist. 98.

² Cette réflexion est la traduction exacte de ce passage de Cicéron : *Ut stultitia, etsi adepta est quod*

les actions des princes à estre examinees aprez leur mort. Ils sont compaignons, sinon maistres, des loix : ce que la justice n'a peu sur leurs têtes, c'est raison qu'elle le puisse sur leur reputation et biens de leurs successeurs; choses que souvent nous preferons à la vie. C'est une usance qui apporte des commoditez singulieres aux nations où elle est observee, et desirable à tous bons princes qui ont à se plaindre de ce qu'on traicte la memoire des meschants comme la leur.

Nous debvons la subiection et obéissance egalement à tous roys, car elle regarde leur office; mais l'estimation, non plus que l'affection, nous ne la debvons qu'à leur vertu. Donnons à l'ordre politique de les souffrir patiemment indignes; de celer leurs vices; d'aider de nostre recommandation leurs actions indifferentes, pendant que leur auctorité a besoing de nostre appuy : mais nos-

concupivit, nunquam se tamen satis consecutam putat : sic sapientia semper eo contenta est quod adest, neque eam unquam sui pœnitet. Tusc. quæst. l. 5, c. 18.

— N.

tre commerce finy, ce n'est pas raison de refuser à la iustice et à nostre liberté, l'expression de nos vrayz ressentiments; et nommeement de refuser aux bons subjects la gloire d'avoir reveremment et fidellement servi un maistre, les imperfections duquel leur estoient si bien cogneues; frustrant la posterité d'un si utile exemple. Et ceulx qui, par respect de quelque obligation privee, espousent iniquement la memoire d'un prince meslouable, font iustice particuliere aux despens de la iustice publique. Titus Livius ¹ dict vray « que le langage des hommes nourris soubs la royauté, est tousiours plein de vaines ostentations et fauls tesmoignages : » chascun eslevant indifferemment son roy à l'extreme ligne de valeur et grandeur souveraine. On peult reprover la magnanimité de ces deux soldats qui respondirent à Neron, à sa barbe, l'un enquis de luy pourquoy il lui vouloit du mal ² : « Je t'aimoy quand tu le valois; mais depuis

¹ L. 35, c. 48, n° 2.

² TACIT. *Annal.* l. 15, c. 67.

que tu es devenu parricide, boutefeu, bas-teleur, cocher, ie te hay comme tu merites : » l'aultre, pourquoy il le vouloit tuer ; « parce que ie ne treuve aultre remede à tes continuels malefices : » mais les publics et universels tesmoignages qui, aprez sa mort, ont esté rendus, et le seront à tout iamais à luy et à tous meschants comme luy, de ses tyranniques et vilains deportements, qui de sain entendement les peult reprouver ?

Il me desplaist qu'en une si sainte police que la lacedemonienne, se feust meslee une si feincte cerimonie : A la mort des roys, tous les confederez et voisins, et tous les Ilotes, hommes, femmes, peslemesle, se descoupoient le front, pour tesmoignage de dueil, et disoient en leurs cris et lamentations, que celui là, quel qu'il eust esté, estoit le meilleur roy de tous les leurs ; attribuant au reng le loz¹ qui appartenoit au merite, et qui appartient au premier merite, au postreme et dernier reng.

Aristote, qui remue toutes choses, s'en-

¹ La louange, du latin *laus*. — E. J.

quiert, sur le mot de Solon ¹ que « Nul avant mourir ne peult estre dict heureux, » si celuy là mesme qui a vescu, et qui est mort à souhait, peult estre dict heureux si sa renommee va mal, si sa posterité est miserable. Pendant que nous nous remuons, nous nous portons par preoccupation où il nous plaist; mais estant hors de l'estre, nous n'avons aucune communication avecques ce qui est : et seroit meilleur de dire à Solon que iamais homme n'est donc heureux, puisqu'il ne l'est qu'aprez qu'il n'est plus.

Quisquam

Vix radicitus e vita se tollit, et eiicit :
Sed facit esse sui quiddam super inscius ipse....
Nec removet satis a proiecto corpore sese, et
Vindicat ².

Bertrand du Guesclin mourut ³ au siege

¹ HÉRODOTE, l. 1.

² On trouve à peine un sage qui s'arrache totalement à la vie. Incertain de son sort futur, l'homme s' imagine qu'une partie de son être lui survit; il ne peut se détacher de ce corps terrassé par la mort. LUCRET. l. 3, v. 890.

³ Le 13 juillet 1380, au siège de Châteauneuf de

du chasteau du Randon prez du Puy en Auvergne : les assiegez, s'estant rendus aprez, feurent obligez de porter les clefs de la place, sur le corps du trespasé. Barthelemy d'Alviane, general de l'armee des Venitiens, estant mort au service de leurs guerres en la Bresse, et son corps ayant esté rapporté à Venise par le Veronois, terre ennemie, la pluspart de ceux de l'armee estoient d'avis qu'on demandast saufconduict pour le passage à ceux de Verone : mais Theodore Trivulce y contredict; et choisit plustost de le passer par vifve force, au hasard du combat : « N'estant convenable, disoit-il ¹, que celui qui en sa vie n'avoit iamais eu peur de ses ennemis, estant mort feist demonstration de les craindre. »

De vray, en chose voisine, par les lois grecques, celuy qui demandoit à l'ennemy un corps pour l'inhumer, renonceoit à la

Randon, situé entre Mende et le Puy. — E. J.

¹ BRANTÔME, à l'article de *Barthelemi d'Alviano*, tom. 2, p. 219; et GUICCIARDIN, que Montaigne a traduit ici fort exactement, liv. 12, pag. 105 et 106.

—C.

victoire, et ne luy estoit plus loisible d'en dresser trophée : à celuy qui en estoit requis, c'estoit tiltre de gaing. Ainsi perdit Nicias l'avantage qu'il avoit nettement gagné sur les Corinthiens ; et, au rebours, Agesilaus assura celuy qui lui estoit bien douteusement acquis sur les Bœotiens.

Ces traicts se pourroient trouver estranges, s'il n'estoit receu de tout temps non seulement d'estendre le soing de nous au delà cette vie, mais encores de croire que bien souvent les faveurs celestes nous accompaignent au tumbeau et continuent à nos reliques. Dequoy il y a tant d'exemples auciens, laissant à part les nostres, qu'il n'est besoing que ie m'y estende. Edouard premier, roy d'Angleterre, ayant essayé aux longues guerres d'entre luy et Robert roy d'Escosse, combien sa presence donnoit l'avantage à ses affaires, rapportant tousiours la victoire de ce qu'il entreprenoit en personne ; mourant, obligea son fils, par solennel serment, à ce qu'estant trespasé il feist bouillir son corps pour desprendre sa chair d'avecques les os, laquelle il feist enterrer ;

et quant aux os, qu'il les réservast pour les porter avecques luy, et en son armee, toutes les fois qu'il luy adviendroit d'avoir guerre contre les Escossois : comme si la destinee avoit fatalement attaché la victoire à ses membres. Iean Zischa¹, qui troubla la Boëme pour la deffense des erreurs de Wiclef, voulut qu'on l'escorchast aprez sa mort, et de sa peau qu'on feist un tabourin à porter à la guerre contre ses ennemis ; estimant que cela ayderoit à continuer les avantages qu'il avoit eus aux guerres par luy conduictes contre eulx. Certains Indiens portoient ain-sin au combat contre les Espagnols les os-sements d'un de leurs capitaines, en consi-deration de l'heur² qu'il avoit eu en vivant : et d'autres peuples, en ce mesme monde, traisnent à la guerre les corps des vaillants hommes qui sont morts en leurs batailles, pour leur servir de bonne fortune et d'en-couragement. Les premiers exemples ne re-

¹ Ou Ziska, gentilhomme de Bohême, mort en 1424.

² *L'heur, pour le bonheur.* — E. J.

son corps aprez que l'ame en sera separee, ie l'attribue à quelque sienne devotion; car et son historien et luy, entre leurs grandes qualitez, ont semé par tout le cours de leur vie un singulier soing et reverence à la religion.

Ce conte me despleut qu'un grand me fait d'un mien allié, homme assez cogneu et en paix et en guerre : c'est que, mourant bien vieil en sa court, tourmenté de douleurs extremes de la pierre, il amusa toutes ses heures dernieres, avec un soing vehement à disposer l'honneur et la cerimonie de son enterrement; et somma toute la noblesse qui le visitait de luy donner parole d'assister à son convoy : à ce prince mesme qui le veit sur ses derniers traicts ¹, il fait une instante supplication que sa maison feust commandee de s'y trouver, employant plusieurs exemples et raisons à prouver que c'estoit chose qui appartenoit à un homme de sa sorte; et sembla expirer content, ayant retiré cette promesse, et ordonné à son gré la distribution

¹ Sur le point de rendre l'esprit. — C.

et ordre de sa montre ¹. Je n'ay gueres veu de vanité si perseverante.

Cette aultre curiosité contraire, en laquelle ie n'ay point aussi faulte d'exemple domestique, me semble germaine à cette-cy; d'aller se soignant et passionnant, à ce dernier point, à regler son convoy à quelque particuliere et inusitee parcimonie, à un serviteur et une lanterne. Je veoy louer cette humeur et l'ordonnance de Marcus Emilius Lepidus qui deffendit à ses heritiers d'employer pour luy les cerimonies qu'on avoit accoustumé en telles choses. Est ce encores temperance et frugalité d'eviter la despense et la volupté, desquelles l'usage et la cognoissance nous est imperceptible? voilà une aisee reformation et de peu de coust. S'il estoit besoing d'en ordonner, ie serois d'advis qu'en celle là, comme en toutes actions de la vie, chascun en rapportast la regle au degré de sa fortune. Et le philosophe Lycon prescrit sagement à ses amis de mettre son

¹ De sa montre, c'est-à-dire, de la manière dont il paroïtroit dans la pompe funèbre.

corps où ils adviseront pour le mieulx ; et quant aux funeraillies, de les faire ny superflues ny mechaniques. Je lairray purement la coustume ordonner de cette cerimonie, et m'en remettray à la discretion des premiers à qui ie tumberay en charge. *Totus hic locus est contemnendus in nobis, non negligendus in nostris* ¹. Et est saintement dict à un saint : *Curatio funeris, conditio sepulture, pompa exsequiarum, magis sunt vivorum solatia, quam subsidia mortuorum* ². Pour tant Socrates à Criton, qui sur l'heure de sa fin luy demande comment il veult estre enterré : « Comme vous voudrez, » respond il. Si i'avois à m'en empescher plus avant, ie trouveroy plus galand d'imiter ceulx qui entreprennent, vivants et respirants, iouyr de l'ordre et honneur de leur sepulture, et qui

¹ C'est un soin qu'il faut mépriser pour soi-même, et ne pas négliger pour les siens. CICER. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 45.

² Le soin des funérailles, la magnificence des obsèques, sont moins nécessaires à la tranquillité des morts qu'à la consolation des vivants. AUGUSTINUS, *de Civit. Dei*, l. 1, c. 12.

se plaisent de veoir en marbre leur morte contenance. Heureux qui sachent resiouyr et gratifier leur sens par l'insensibilité, et vivre de leur mort!

A peu¹ que ie n'entre en haine irreconciliable contre toute domination populaire, quoyqu'elle me semble la plus naturelle et plus equitable, quand il me souvient de cette inhumaine iniustice du peuple athenien, de faire mourir sans remission, et sans les vouloir seulement ouyr en leurs deffenses, ces braves capitaines venant de gagner contre les Lacedemoniens la bataille navale prez les isles Argineuses², la plus contestee, la plus forte bataille que les Grecs aient oncques donnee en mer de leurs forces; parce qu'aprez la victoire ils avoient suyvi les occasions que la loy de la guerre leur presentoit, plustost que de s'arrester à recueillir et inhumer leurs morts. Et rend cette execution plus odieuse le faict de Diomedon : cettuy cy

¹ Peu s'en faut.

² *Arginusæ*, trois îles au sud-est de l'île de Lesbos. — E. J.

est l'un des condemnez, homme de notable vertu et militaire et politique, lequel, se tirant avant pour parler, aprez avoir ouï l'arrest de leur condamnation, et trouvant seulement lors temps de paisible audience, au lieu de s'en servir au bien de sa cause, et à descouvrir l'evidente iniustice d'une si cruelle conclusion, ne representa qu'un soing de la conservation de ses iuges; priant les dieux de tourner ce iugement à leur bien; et, à fin que par faulte de rendre les vœux que luy et ses compaignons avoient vouez en recognoissance d'une si illustre fortune, ils n'attirassent l'ire des dieux sur eulx, les advertissant quels vœux c'estoient; et, sans dire aultre chose, et sans marchander, s'achemina de ce pas courageusement au supplice.

La fortune, quelques annees aprez, les punit de mesme pain soupe : car Chabrias, capitaine general de l'armee de mer des Atheniens, ayant eu le dessus du combat contre Pollis admiral de Sparté, en l'isle de Naxe, perdit le fruict tout net et comptant de sa victoire, tres important à leurs affaires, pour n'encourir le malheur de cet exemple; et,

pour ne perdre peu de corps morts de ses amis qui flottoient en mer, laissa voguer en sauveté un monde d'ennemis vivants qui, depuis, leur feirent bien acheter cette importune superstition.

Quæris, qui iaceas, post obitum, loco?
Quo non nata iacent¹.

Cet aultre redonne le sentiment du repos à un corps sans ame :

Neque sepulcrum, quo recipiatur, habeat, portum corporis,
Ubi, remissa humana vita, corpus requiescat a malis² :

tout ainsi que nature nous faict veoir que plusieurs choses mortes ont encores des relations occultes à la vie : le vin s'altere aux

¹ Tu demandes où tu sera après la mort? où sont les choses à naître. *SENEC. Troad. Chor. act. 2, v. 30.*

² Et qu'exclus de la tombe, il soit privé du port Qui nous met à l'abri des atteintes du sort.

Cic. Tusc. quæst. l. 1, c. 44.

caves, selon aucunes mutations des saisons de sa vigne ; et la chair de venaison change d'estat aux saloirs, et de goust, selon les loix de la chair vifve, à ce qu'on dict.

CHAPITRE IV.

COMME L'ÂME DESCHARGE SES PASSIONS SUR
DES OBJETS FAULS, QUAND LES VRAYS LUY
DEFAILLENT.

Sommaire. I. Dans tous les accidents de la vie, nous cherchons quelque cause vraie ou fausse que nous puissions accuser. — II. Dans les grandes infortunes, souvent on défie et l'on injurie les dieux mêmes.

Exemples : l'armée romaine en Espagne ; Xerxès ; Caligula ; Auguste ; les Thraces.

UN gentilhomme des nostres, merveilleusement subiect à la goutte, estant pressé par les medecins de laisser du tout l'usage des viandes salees, avoit accoustumé de respondre plaisamment que : « Sur les efforts et

torments du mal, il vouloit avoir à qui s'en prendre; et que s'escriant, et mauldissant le cervelat, tantost la langue de bœuf et le iam-bon, il s'en sentoit d'autant allegé. » Mais, en bon escient, comme le bras estant haulsé pour frapper, il nous deult ¹ si le coup ne rencontre et qu'il aille au vent; et que pour rendre une veue plaisante, il ne fault pas qu'elle soit perdue et escartee dans le vague de l'air, ains qu'elle ayt butte pour la soutenir à raisonnable distance :

Ventus ut amittit vires, nisi robore densæ
Occurrant sylvæ, spatio diffusus inani ² :

de mesme il semble que l'ame esbranlee et esmue se perde en soy-mesme si on ne luy donne prinse; et fault tousiours luy fournir d'obiet où elle s'abbutte et agisse. Plutarque dict ³, à propos de ceux qui s'affectionnent

¹ Il nous fait mal; *deult*, du latin *dolet*.

² Tel l'aquilon, si d'épaisses forêts n'irritent sa fureur, perd ses forces dissipées dans le vague de l'air.
LUCAN. l. 3, v. 362.

³ Dans la vie de Périclès, au commencement.

aux guenons et petits chiens, que la partie amoureuse qui est en nous, à faulte de prise legitime, plustost que de demourer en vain, s'en forge ainsin une faulse et frivole. Et nous voyons que l'ame en ses passions se pipe plustost elle mesme, se dressant un fauls subiect et fantastique, voire contre sa propre creance, que de n'agir contre quelque chose. Ainsi leur rage emporte les bestes à s'attaquer à la pierre et au fer qui les a blecees, et à se venger à belles dents sur soy mesme du mal qu'elles sentent :

*Pannonis haud aliter post ictum sævior ursæ,
Cui iaculum parva Libys amentavit habena,
Se rotat in vulnus, telumque irata receptum
Impetit, et secum fugientem circuit hastam*¹.

Quelles causes n'inventons nous des malheurs qui nous adviennent? à quoy ne nous prenons nous, à tort ou à droict, pour avoir

¹ Ainsi l'ourse, plus terrible après sa blessure, se replie sur sa plaie; furieuse, elle veut mordre le trait qui la déchire, et poursuit le fer qui tourne avec elle:
LUCAN. l. 6, v. 220.

où nous escrimer? Ce ne sont pas ces tresses blondes que tu deschires, ny la blancheur de cette poitrine que despitee tu bats si cruellement, qui ont perdu d'un malheureux plomb ce frere bien-aymé : prens t'en ailleurs. Livius parlant de l'armee romaine en Espagne, aprez la perte des deux freres ¹, ses grands capitaines, *flere omnes repente, et offensare capita* ² : c'est un usage commun. Et le philosophe Bion, de ce roy qui de dueil s'arrachoit les poils, feut il pas plaisant? « Cestuy cy pense il que la pelade soulage le dueil? » Qui n'a veu mascher et engloutir les chartes, se gorger d'une balle de dez, pour avoir où se venger de la perte de son argent? Xerxes fouetta la mer de l'Hellespont, et escrivit un cartel de desfi au mont Athos; et Cyrus amusa toute une armee plusieurs iours à se venger de la riviere de Gyndus ³, pour la peur qu'il avoit eue en la pas-

¹ Cneïus et Cornelius Scipion.

² *Dit que* chacun se mit aussitôt à pleurer et à se frapper la tête. *L. 25, c. 37.*

³ Ou *Gyndes*, comme la nomment Hérodote, Sénèque et Tibulle.—C.

sant; et Caligula ruina une tresbelle maison, pour le plaisir que sa mere y avoit eu.

Le peuple disoit en ma ieunesse, qu'un roy de nos voysins, ayant receu de Dieu une bastonade, iura de s'en venger, ordonnant que de dix ans on ne le priast ny parlast de luy, ny, autant qu'il estoit en son auctorité, qu'on ne creust en luy. Par où on vouloit peindre non tant la sottise que la gloire naturelle à la nation de quoy estoit le conte; ce sont vices tousiours conioincts: mais telles actions tiennent, à la vérité, un peu plus encores d'oultrecuidance que de bestise. Augustus Cesar, ayant été battu de la tempeste sur mer, se print à desfier le dieu Neptunus, et en la pompe des ieux circences feit oster son image du reng où elle estoit parmi les aultres dieux, pour se venger de luy: en quoy il est encores moins excusable que ces premiers, et moins qu'il ne feut depuis, lorsqu'ayant perdu une bataille sous Quintilius Varus, en Allemaigne, il allait de cholere et de desespoir chocquant sa teste contre la muraille, en s'escriant: « Varus, rends moi mes soldats: » car ceulx

là surpassent toute folie, d'autant que l'impieté y est ioincte, qui s'en adressent à Dieu mesme ou à la fortune, comme si elle avoit des oreilles subiectes à nostre batterie; à l'exemple des Thraces, qui, quand il tonne ou esclaire ¹, se mettent à tirer contre le ciel d'une vengeance titanienne, pour renger Dieu à raison, à coups de fleches. Or, comme dict cet ancien poëte chez Plutarque ² :

Point ne se fault courroucer aux affaires :
Il ne leur chault de toutes nos choleres.

Mais nous ne dirons iamais assez d'iniures
au desreglement de nostre esprit.

¹ HÉRODOTE, l. 4, c. 289.

² Dans son traité *du Contentement*, ou *Repos de l'esprit*, c. 4 de la traduction d'Amyot. — C.

CHAPITRE V.

SI LE CHEF D'UNE PLACE ASSIEGÉE DOIBT
SORTIR POUR PARLEMENTER.

Sommaire. I. La ruse est blâmable, même lorsqu'on l'emploie contre un ennemi. — II. Et cependant ce moyen de défense semble autorisé par quelques peuples modernes.

Exemples : Lucius Marcius; les Achaiëns; les peuples du Ternate; les anciens Florentins, les seigneurs de Montmord et de l'Assigni; le comte Guy de Rangon, Eumènes, et Antigonus; Henri de Vaux et Barthelemy de Bonnes.

LUCIUS¹ MARCIUS, légat des Romains en la guerre contre Perseus, roy de Macedoine, voulant gagner le temps qu'il luy fallait encores à mettre en poinct son armee, sema des entreiects² d'accord, desquels le roy

¹ Tite-Live nomme ce légat des Romains *Quintus Martius*, l. 42, c. 37. — C.

² Ou, comme on a mis dans quelques éditions, *interjets*, c'est-à-dire : *propositions*, *ouvertures*. — C.

endormy accorda trefve pour quelques iours, fournissant par ce moyen son ennemy d'opportunité et loisir pour s'armer; d'où le roy encourut sa derniere ruine. Si est ce que les vieux du senat, memoratifs des mœurs de leurs peres, accuserent cette pratique, comme ennemie de leur style ancien, qui feut, disaient ils, combattre de vertu, non de finesse, ny par surprinses et rencontres de nuict, ny par fuites apposteés et recharges inopineés; n'entreprenants guerre, qu'aprez l'avoir denoncee, et souvent aprez avoir assigné l'heure et le lieu de la bataille. De cette conscience ils renvoyerent à Pyrrhus son traistre medecin, et aux Phaliques leur deloyal maistre d'eschole. C'estoient les formes vrayment romaines, non de la grecque subtilité et astuce punique, où le vaincre par force est moins glorieux que par fraude. Le tromper peult servir pour le coup : mais celuy seul se tient pour surmonté, qui sçait l'avoir esté ny par ruse ny de sort, mais par vaillance, de troupe à troupe, en une franche et iuste guerre. Il appert bien par le langage de ces bonnes gents, qu'ils

116 ESSAIS DE MONTAIGNE,
n'avoient encore receu cette belle sentenee :

Dolus, an virtus, quis in hoste requirat ¹ ?

Les Achaïens, dict Polybe ², defestoient toute voie de tromperie en leurs guerres, n'estimants victoire, sinon où les courages des ennemis sont abbattus : *Eam vir sanctus et sapiens sciet veram esse victoriam, quæ, salva fide et integra dignitate, parabitur* ³, dict un aultre :

Vos ne velit, an me, regnare hera, quid ve ferat fors,
Virtute experiamur ⁴.

Au royaume de Ternate ⁵, parmi ces

! Qu'importe qu'on triomphe ou par force ou par ruse ?

Énéid. l. 2, v. 390.

² L. 13, c. 1.

³ L'homme sage et vertueux doit savoir que la seule victoire véritable est celle que peuvent avouer la bonne foi et l'honneur. FLORUS, l. 1, c. 12.

⁴ Éprouvons par la force si c'est à vous ou à moi que la fortune, maîtresse des événements, destine l'empire. ENNIUS *apud* CIC., l. 1, *de Officiis*, c. 12.

⁵ La principale île des Moluques. — C.

nations que si à pleine bouche nous appelons barbares, la coustume porte qu'ils n'entreprennent guerre sans l'avoir premièrement denoncee; y adioustants ample declaration des moyens qu'ils ont à y employer, quels, combien d'hommes, quelles munitions, quelles armes, offensives et defensives : mais aussi cela faict, si leurs ennemis ne cedent et viennent à accord, ils se donent loy de se servir à leur guerre, sans reproche, de tout ce qui aide à vaincre.

Les anciens Florentins estoient si esloignez de vouloir gagner advantage sur leurs ennemis par surprinse, qu'ils les advertissoient, un mois avant que de mettre leur exercite¹ aux champs par le continuel son de la cloche qu'ils nommaient Martinella². Quant à nous, moins superstitieux, qui tenons celuy avoir l'honneur de la guerre, qui en a le proufit, et qui, aprez Lysander, disons que, « où la peau du lyon ne peult

¹ Armée, du latin *exercitus*. — E. J.

² Du nom de *S. Martin*, dérivé de celui de *Mars*, dieu de la guerre. — E. J.

suffire, il y fault coudre un loppin de celle du regnard, » les plus ordinaires occasions de surprinse se tirent de cette pratique; et n'est heure, disons nous, où un chef doibve avoir plus l'œil au guet, que celle des parlements et traictez d'accord : et, pour cette cause, c'est une regle, en la bouche de tous les hommes de guerre de nostre temps, « qu'il ne fault iamais que le gouverneur en une place assiegee sorte luy mesme pour parlementer. » Du temps de nos peres cela feut reproché aux seigneurs de Monmord et de l'Assigni, deffendants Mouson ¹ contre le comte de Nanseau ². Mais aussi, à ce compte, celuy là seroit excusable qui sortiroit en telle façon que la seureté et l'avantage demourast de son costé, comme fait en la ville de Regge le comte Guy de Rangon (s'il en fault croire du Bellay, car Guicciardin dict que ce feut luy mesme), lors que le seigneur de l'Escut s'en approcha pour parlementer; car il abandonna de si peu son

¹ Pont-à-Mousson. — E. J.

² Nassau. — E. J.

fort, qu'un trouble s'estant esmeu pendant ce parlement, non seulement monsieur de l'Escut, et sa troupe qui estoit approchee avecques luy, se trouva le plus foible, de façon que Alexandre Trivulce y feut tué, mais luy mesme feut contrainct, pour le plus seur, de suyvre le comte, et se iecter, sur sa foy, à l'abri des coups dans la ville.

Eumenes, en la ville de Nora, pressé par Antigonus, qui l'assiegeoit, de sortir pour luy parler, alleguant que c'estoit raison qu'il veinst devers luy, attendu qu'il estoit le plus grand et le plus fort; aprez avoir faict cette noble response, « Je n'estimeray iamais homme plus grand que moy, tant que i'auray mon espee en ma puissance, » n'y consentit, qu'Antigonus ne luy eust donné Ptolomeus son propre nepveu en ostage, comme il demandoit. Si est ce que encores en y a il qui se sont tresbien trouvez de sortir sur la parole de l'assaillant: tesmoing Henry de Vaux, chevalier champenois, lequel estant assiegé dans le chasteau de Commercy par les Anglois; et Barthelemy de Bon-

nes¹, qui commandoit au siege, ayant par dehors faict sapper la plupart du chasteau, si qu'il ne restoit que le feu pour accabler les assiegez sous les ruynes, somma ledit Henry de sortir à parlementer pour son proufit, comme il fait lui quatriesme; et son evidente ruyne luy ayant esté montree à l'œil, il s'en sentit singulierement obligé à l'ennemy, à la discretion duquel, aprez qu'il se feut rendu et sa troupe, le feu estant mis à la mine, les estansons de bois venus à faillir, le chasteau feut emporté de fond en comble. Je me fie ayseement à la foy d'aultruy; mais malayseement le feroy ie, lors que ie donnerois à iuger l'avoir plustost faict par desespoir et fault de cœur, que par franchise et fiance de sa loyauté.

¹ Froissart, de qui Montaigne a pris tout ceci, le nomme Barthelemy de Brunes. — C.

CHAPITRE VI.

L'HEURE DES PARLEMENTS, DANGEREUSE.

Sommaire. I. On doit avoir peu de confiance dans les promesses des vainqueurs. — II. C'est souvent pendant les conférences pour la capitulation que l'on s'empare des places. — III. La vraie bravoure réprouve tout artifice et perfidie.

Exemples : L. Emilius Regillus; Cléomènes; d'Aubigny; Julian Rommero; le marquis de Pescaire; Bertheville; Alexandre le Grand.

TOUTESFOIS ie veis dernièrement en mon voisinage de Mussidan ¹, que ceulx qui en feurent deslogez à force par nostre armee, et aultres de leur party, crioyent, comme de trahison, de ce que pendant les entremises d'accord, et le traicté se continuant encores, on les avoit surprins et mis en pieces : chose

¹ Petite ville du Périgord, dans le voisinage du château de Montaigne. — C.

qui eust eu à l'adventure apparence en aultre siecle. Mais, comme ie viens de dire, nos façons sont entierement esloignees de ces regles; et ne se doibt attendre fiance des uns aux aultres, que le dernier sceau d'obligation n'y soit passé; encores y a il alors assez à faire: et a tousiours esté conseil hazardeux, de fier à la licence d'une armee victorieuse l'observation de la foy qu'on a donnee à une ville, qui vient de se rendre par douce et favorable composition, et d'en laisser, sur la chaulde, l'entree libre aux soldats.

L. Emilius Regillus, preteur romain, ayant perdu son temps à essayer de prendre la ville de Phocees à force, pour la singuliere prouesse des habitants à se bien defendre, fait pacte avec eulx de les recevoir pour amis du peuple romain, et d'y entrer comme en ville confederee, leur ostant toute crainte d'action hostile: mais y ayant quand et luy introduict son armee pour s'y faire voir en plus de pompe, il ne feut en sa puissance, quelque effort qu'il y employast, de tenir la bride à ses gents; et veit devant ses yeulx fourrager bonne partie de la ville, les

droicts de l'avarice et de la vengeance sup-
 peditant ¹ ceulx de son auctorité et de la dis-
 cipline militaire. Cleomenes disoit que quel-
 que mal qu'on peust faire aux ennemis en
 guerre, cela estoit par dessus la iustice, et
 non subiect à icelle, tant envers les dieux
 qu'envers les hommes; et ayant faict trefve
 avec les Argiens pour sept iours, la troi-
 siesme nuict aprez il les alla charger tous
 endormis, et les desfeit, alleguant qu'en sa
 trefve il n'avait pas esté parlé des nuitcs; mais
 les dieux vengerent cette perfide subtilité.
 Pendant le parlement, et qu'ils musoient sur
 leur seuretez, la ville de Casilinum ² feut
 saisie par surprinse; et cela pourtant au siecle
 et des plus iustes capitaines et de la plus
 parfaicte milice romaine. Car il n'est pas dict
 qu'en temps et lieu, il ne soit permis de nous
 prevaloir de la sottise de nos ennemis, comme
 nous faisons de leur lascheté. Et certes la

¹ C'est-à-dire, *prévalant sur ceux de son auctorité,*
 etc. — C.

² Ville de Campanie, sur le fleuve *Casilinus*, dont
Casilinum tirait son nom.—E. J.

guerre a naturellement beaucoup de privileges raisonnables , au preiudice de la raison ; et icy fault la regle , *neminem id agere, ut ex alterius prædictur inscitia* ¹ : mais ie m'estonne de l'estendue que Xenophon leur donne ², et par les propos et par divers exploicts de son parfaict empereur , aucteur de merueilleux poids en telles choses , comme grand capitaine , et philosophe des premiers disciples de Socrates ; et ne consens pas à la mesure de sa dispense en tout et partout. Monsieur d'Aubigny assiegeant Capoue , et aprez y avoir faict une furieuse batterie , le seigneur Fabrice Colonne , capitaine de la ville, ayant commencé à parlementer de dessus un bastion, et ses gents faisant plus molle garde, les nostres s'en emparerent et meirent tout en pieces. Et de plus fresche memoire , à Yvoy ³, le seigneur Iulian Rommero, ayant faict ce pas de clerc , de sortir pour parle-

¹ Que personne ne doit chercher à faire son profit de la sottise d'autrui. Cic. *de Offic.* l. 3, c. 17.

² Dans sa Cyropédie. — E. J.

³ Petite ville du département des Ardennes.

menter avecques monsieur le connestable, trouva au retour sa place saisie. Mais à fin que nous ne nous en allions pas sans revanche, le marquis de Pesquaire assiegeant Genes, où le duc Octavian Fregose commandoit sous nostre protection, et l'accord entre eulx ayant esté poulcé si avant qu'on le tenoit pour fait ; sur le poinct de la conclusion, les Espagnols, s'estant coulés dedans, en userent comme en une victoire planiere. Et depuis, à Ligny en Barrois, où le comte de Brienne commandoit, l'empereur l'ayant assiégué en personne, et Bertheville, lieutenant du dict comte, estant sorty pour parlementer, pendant le parlement la ville se trouva saisie.

*Fu il vincer sempre mai laudabil cosa,
Vincasi o per fortuna o per ingegno¹,*

disent ils : mais le philosophe Chrysippus n'eust pas esté de cet advis ; et moy aussi peu : car il disoit que ceulx qui courent à l'envy doibvent bien employer toutes leurs

¹ Que la victoire soit due au hasard, ou au mérite, elle est toujours glorieuse. ARTOSTO, cant. 15, v. 1.

forces à la vistesse, mais il ne leur est pourtant aucunement loisible de mettre la main sur leur adversaire pour l'arrester, ny de luy tendre la iambe pour le faire cheoir. Et plus genereusement encores, ce grand Alexandre à Polypercon qui luy suadoit de se servir de l'avantage que l'obscurité de la nuict luy donnoit pour assaillir Darius : Point, dict il, ce n'est pas à moy de chercher des victoires desrobees : *malo me fortunæ pœniteat, quam victoriæ pudeat* ¹.

Atque idem fugientem haud est dignatus Oroden Sternere, nec iacta cæcum dare cuspide vulnus; Obvius, adversoque occurrit, seque viro vir Contulit, haud furto melior, sed fortibus armis ².

¹ J'aime mieux avoir à me plaindre de la fortune, qu'à rougir de ma victoire. QUINTUS CURT. l. 4, c. 13, num. 9.

² Le fier Mézence ne daigne pas frapper Orode dans sa fuite, ni lancer un dard que l'œil de son ennemi ne puisse voir partir; il le poursuit, l'atteint, l'arrête, l'attaque de front : ennemi de la ruse, il veut vaincre par la seule valeur. *Énéid.* l. 10, v. 732.

CHAPITRE VII.

QUE L'INTENTION IUGE NOS ACTIONS.

Sommaire. I. Il n'est pas toujours vrai que la mort nous acquitte de toutes obligations. — II. Il est trop tard de ne réparer ses torts qu'en cessant de vivre, et il est odieux alors de chercher à se venger.

Exemples : Henri VII, roi d'Angleterre; l'architecte de Rhampsinet, roi d'Égypte.

LA mort, dict on, nous acquitte de toutes nos obligations. I'en sçay qui l'ont prins en diverse façon. Henry septiesme, roy d'Angleterre, feit composition avec Dom Philippe, fils de l'empereur Maximilian, ou, pour le confronter plus honorablement, pere de l'empereur Charles cinquiesme, que le dict Philippe remettroit entre ses mains le duc de Suffolc de la Rose blanche, son enemy, lequel s'en estoit fuy et retiré au païs bas, moyennant qu'il promettoit de n'atten-

ter rien sur la vie de ce duc : toutesfois venant à mourir, il commanda par son testament à son fils de le faire mourir, soudain aprez qu'il seroit decedé. Dernierement en cette tragedie que le duc d'Albe nous fait voir à Bruxelles ez comtes de Horne et d'Aiguemond, il y eut tout plein de choses remarquables ; et, entre aultres, que le comte d'Aiguemond, sous la foy et assurance duquel le comte de Horne s'estoit venu rendre au duc d'Albe, requit avec grande instance qu'on le feist mourir le premier, à fin que sa mort l'affranchist de l'obligation qu'il avoit au dict comte de Horne. Il semble que la mort n'ayt point deschargé le premier de sa foy donnee, et que le second en estoit quitte, mesme sans mourir. Nous ne pouvons estre tenus au delà de nos forces et de nos moyens ; à cette cause, parce que les effects et executions ne sont aucunement en nostre puissance, et qu'il n'y a rien à bon escient en nostre puissance que la volonté ; en celle là se fondent par necessité, et s'establissent toutes les regles du debvoir de l'homme : par ainsi le comte d'Aiguemond

tenant son ame et volonté endebtee à sa promesse , bien que la puissance de l'effectuer ne feust pas en ses mains , estoit sans doute absouls de son debvoir , quand il eust survescu le comte de Horne ; mais le roy d'Angleterre , faillant à sa parole par son intention , ne se peult excuser pour avoir retardé iusques aprez sa mort l'execution de sa desloyauté ; non plus que le masson de Herodote ¹ , lequel ayant loyalement conservé durant sa vie le secret des thresors du roy d'Egypte son maistre , mourant , le descouvrit à ses enfants.

I'ay veu plusieurs de mon temps, convaincus par leur conscience , retenir de l'aultruy, se disposer à y satisfaire par leur testament et aprez leur decez. Ils ne font rien qui vaille, ny de prendre terme à chose si pressante, ny de vouloir restablir une iniure avec si peu de leur ressentiment et interest. Ils doibvent du plus ² leur : et d'autant qu'ils payent plus poisamment et incommodeement , d'autant

¹ HÉRODOTE, I. 2.

² Du leur davantage. — E. J.

en est leur satisfaction plus iuste et meritoire : la penitence demande à charger. Ceulx là font encore pis, qui reservent la declaration de quelque haineuse volonté envers le proche, à leur derniere volonté, l'ayant cachée pendant la vie ; et montrent avoir peu de soing du propre honneur, irritant l'offensé à l'encontre de leur memoire, et moins de leur conscience, n'ayant, pour le respect de la mort mesme, sceu faire mourir leur maltalent¹, et en estendant la vie outre la leur. Iniques iuges, qui remettent à iuger, alors qu'ils n'ont plus de cognoissance de cause. Je me garderay, si ie puis, que ma mort die chose que ma vie n'ayt premiere-ment dict, et apertement.

¹ Leur malignité. — E. J.

CHAPITRE VIII.

DE L'OYSIFVETÉ.

Sommaire. L'esprit est comme une terre qu'il faut sans cesse cultiver et ensemer : l'oisiveté le rend ou stérile ou fantasque.

COMME nous voyons des terres oysives, si elles sont grasses et fertiles, foisonner en cent mille sortes d'herbes sauvages et inutiles, et que, pour les tenir en office, il les fault assubiectir et employer à certaines semences pour nostre service; et comme nous voyons que les femmes produisent bien toutes seules des amas et pieces de chair informes, mais que pour faire une generation bonne et naturelle, il les fault embesogner d'une aultre semence : ainsin est il des esprits ; si on ne les occupe à certain subiect qui les bride et contraigne, ils se iectent desreglez, par cy par là, dans le vague champ des imaginations,

Sicut aquæ tremulum labris ubi lumen ahenis,
Sole repercussum, aut radiantis imagine lunæ,
Omnia pervolitat latè loca, iamque sub auras
Erigitur, summique ferit laquearia tecti¹;

et n'est folie ny resverie qu'ils ne produisent
en cette agitation,

Velut ægri somnia, vanæ
Finguntur species².

L'ame qui n'a point de but estably, elle se
perd : car, comme on dict, c'est n'estre en
aucun lieu, que d'estre partout.

Quisquis ubique habitat, Maxime, nusquam habitat³.

Dernierement que ie me retiray chez moy,

¹ Ainsi, lorsque dans un vase d'airain une onde agitée réfléchit l'image du soleil ou de la pâle Phœbé, la lumière voltige incertaine, monte, descend, et frappe les lambris de ses mobiles reflets. *Énéid.* l. 8, v. 22.

² Se forgeant des chimères, qui ressemblent aux songes d'un malade. HORAT. *de Arte poet.* v. 7.

³ MARTIAL, l. 7, épig. 73. Montaigne a traduit ce vers avant de le citer.

deliberé, autant que ie pourroy, ne me mes-
ler d'aulture chose que de passer en repos et
à part ce peu qui me reste de vie; il me
sembloit ne pouvoir faire plus grande faveur
à mon esprit, que de le laisser en pleine
oysifveté s'entretenir soy mesme, et s'ar-
rester et rasseoir en soy, ce que i'esperoy
qu'il peust meshuy ¹ faire plus ayseement,
devenu avecques le temps plus poisant et plus
meur : mais ie treuve, comme

Variam semper dant otia mentem ²,

que, au rebours, faisant le cheval eschappé,
il se donne cent fois plus de carriere à soy
mesme qu'il n'en prenoit pour aultruy; et
m'enfante tant de chimeres et monstres fan-
tasques les uns sur les aultres, sans ordre
et sans propos, que, pour en contempler
à mon ayse l'ineptie et l'estrangeté, i'ay com-
mencé de les mettre en roolle, esperant avec-
ques le temps luy en faire honte à luy mesme.

¹ Désormais, *meshuy*, pour *mais huy*, du latin *ma-
gis hodie*. — E. J.

² Dans l'oisiveté, l'esprit voltige incessamment de
pensée en pensée. LUCAN. l. 4, v. 704.



CHAPITRE IX.

DES MENTEURS.

Sommaire. I. Ce n'est pas un si grand désavantage qu'on le croit communément, de manquer de mémoire : l'homme qui n'a pas la mémoire heureuse, ne peut guère être ambitieux, parce qu'il ne se sent pas propre aux affaires ; il parle peu, et ne répète pas sans cesse, comme les vieillards, de longues histoires. — II. La mémoire est nécessaire aux menteurs : mais il est peu de vices plus odieux que l'habitude du mensonge, et qui exposent à d'aussi fréquens dangers.

Exemples : Darius ; Francisque Taverna ; un ambassadeur du pape Jules II.

IL n'est homme à qui il siese si mal de se mesler de parler de memoire ; car ie n'en recognois quasy trace en moy ; et ne pense qu'il y en ayt au monde une aultre si merveilleuse en defaillance. I'ay toutes mes aultres parties viles et communes ; mais, en cette là, ie pense estre singulier et tresrare, et

digne de gagner nom et reputation. Oultre l'inconvenient naturel que i'en souffre (car certes , veu sa nécessité , Platon a raison de la nommer une grande et puissante deesse), si en mon país on veult dire qu'un homme n'a point de sens , ils disent qu'il n'a point de memoire ; et quand ie me plains du default de la mienne , ils me reprennent et mes-croyent , comme si ie m'accusois d'estre insensé : ils ne veoyent pas de choix entre memoire et entendement.

C'est bien empirer mon marché ! Mais ils me font tort ; car il se veoid par experience , plustost au rebours , que les memoires excellentes se ioignent volontiers aux iugements debiles. Ils me font tort aussi en cecy ¹ , qui ne sçay rien si bien faire qu'estre amy , que les mesmes paroles qui accusent ma maladie representent l'ingratitude ; on se prend de mon affection , à ma memoire ; et d'un default naturel , on en faict un default de conscience : « Il a oublié , dict on , cette priere ou cette promesse : Il ne se souvient point

¹ Sous-entendu : à moi qui ne sais , etc.

de ses amys : Il ne s'est point souvenu de dire, ou faire, ou taire cela, pour l'amour de moy. » Certes, ie puis aysement oublier : mais de mettre à nonchaloir la charge que mon amy m'a donnée, ie ne le fois pas. Qu'on se contente de ma misere, sans en faire une espece de malice, et de la malice autant ennemie de mon humeur !

Le me console aulcunement : Premièrement, sur ce, Que c'est un mal duquel principalement i'ai tiré la raison de corriger un mal pire, qui se feust facilement produict en moy, sçavoir est l'ambition ; car cette defaillance est insupportable à qui s'empestre des negociations du monde : outre que, comme disent plusieurs pareils exemples du progrez de nature, elle a volontiers fortifié d'aultres facultés en moy à mesure que cette cy s'est affoiblie ; et irois facilement couchant et languissant mon esprit et mon iugement sur les traces d'aultruy, sans exercer leurs propres forces, si les inventions et opinions estrangeres m'estoient presentes par le benefice de la memoire : joint que mon parler en est plus court ; car le magasin de la memoire est vo-

lontiers plus fourny de matiere que n'est ce-
 luy de l'invention. Si elle m'eust tenu bon ,
 i'eusse assourdi tous mes amis de babil , les
 subjects esveillants cette telle quelle faculté
 que i'ay de les manier et employer, eschauf-
 fants encore et attirants mes discours. C'est
 pitié : ie l'essaye par la preuve d'aucuns de
 mes privez amys ; à mesure que la memoire
 leur fournit la chose entiere et presente , ils
 reculent si arriere leur narration, et la char-
 gent de tant de vaines circonstances , que , si
 le conte est bon , ils en estouffent la bonté ;
 s'il ne l'est pas , vous estes à mauldire ou
 l'heur de leur memoire , ou le malheur de
 leur iugement. Et c'est chose difficile de fer-
 mer un propos et de le couper depuis qu'on
 est arrouté ¹ ; et n'est rien où la force d'un
 cheval se cognoisse plus , qu'à faire un arrest
 rond et net. Entre les pertinents ² mesmes,
 i'en veoy qui veulent et ne se peuvent des-
 faire de leur course : ce pendant qu'ils cher-
 chent le poinct de clorre le pas, ils s'en vont

¹ Mis en route, en chemin, en train. — E. J.

² Les habiles. — E. J.

balivernant et traissant comme des hommes qui defaillent de foiblesse. Surtout les vieillards sont dangereux, à qui la souvenance des choses passees demeure, et ont perdu la souvenance de leurs deredictes : i'ai veu des recits bien plaisants, venir tresennuyeux en la bouche d'un seigneur, chacun de l'assistance en ayant esté abbruvé cent fois.

Secondement ¹, qu'il me souvient moins des offenses receues, ainsi que disoit cet ancien : il me faudroit un protocole ; comme Darius, pour n'oublier l'offense qu'il avoit receue des Atheniens, faisoit qu'un page, à tous les coups qu'il se mettoit à table, luy veinst rechanter par trois fois à l'aureille : Sire, souviennne vous des Atheniens ; d'autre part, les lieux et les livres que ie reveoy, me rient tousiours d'une fresche nouvelleté.

Ce n'est pas sans raison qu'on dict, que qui ne se sent point assez ferme de memoire, ne se doibt pas mesler d'estre menteur. Ie

¹ Il faut entendre ici, *ie me console, en second lieu, de mon peu de memoire, en ce qu'il me souvient moins, etc.*

sçay bien que les grammairiens font différence entre dire mensonge, et mentir; et disent que dire mensonge, c'est dire chose faulse, mais qu'on a prins pour vraye; et que la définition du mot de mentir en latin, d'où nostre français est party, porte autant comme aller contre sa conscience; et que, par consequent, cela ne touche que ceulx qui disent contre ce qu'ils sçavent, desquels ie parle. Or ceulx icy, ou ils inventent marc et tout, ou ils deguisent et alterent un fond veritable. Lors qu'ils deguisent et changent, à les remettre souvent en ce mesme conte, il est malaisé qu'ils ne se desferrent; parce que la chose, comme elle est, s'estant logee la premiere dans la memoire, et s'y estant empreinte par la voye de la cognoissance et de la science, il est malaisé qu'elle ne se represente à l'imagination; dèslogeant la faulseté qui n'y peult avoir le pied si ferme ny si rassis, et que les circonstances du premier apprentissage, se coulant à tous coups dans l'esprit, ne font perdre le souvenir des pieces rapportees faulses ou abastardies. En ce qu'ils inventent tout à fait, d'autant qu'il

n'y a nulle impression contraire qui choque leur faulseté, ils semblent avoir d'autant moins à craindre de se mesconter. Toutesfois encores cecy, parce que c'est un corps vain et sans prinse, eschappe volontiers à la memoire, si elle n'est bien assuree: de quoy i'ay souvent veu l'experience, et plaisamment aux despens de ceulx qui font profession de ne former aultrement leur parole que selon qu'il sert aux affaires qu'ils negocient, et qu'il plaist aux grands à qui ils parlent; car ces circonstances à quoy ils veulent asservir leur foy et leur conscience, estant subiectes à plusieurs changements, il fault que leur parole se diversifie quand et quand: d'où il advient que de mesme chose ils disent tantost gris, tantost iaune, à tel homme d'une sorte, à tel d'une aultre; et si par fortune ces hommes rapportent en butin leurs instructions si contraires, que devient cette belle art? outre ce qu'imprudemment ils se desferrent eulx mesmes si souvent; car quelle memoire leur pourroit suffire à se souvenir de tant de diverses formes qu'ils ont forgees en un mesme subiect? I'ai veu plusieurs de

mon temps envier la réputation de cette belle sorte de prudence ; qui ne voyent pas que si la réputation y est, l'effect n'y peult estre.

En verité le mentir est un maudict vice. Nous ne sommes hommes, et ne nous tenons les uns aux aultres, que par la parole. Si nous en cognoissons l'horreur et le poids, nous le poursuivrions à feu, plus iustement que d'aultres crimes. Je treuve qu'on s'amuse ordinairement à chastier aux enfants des erreurs innocentes, tresmal à propos, et qu'on les tormente pour des actions temeraires qui n'ont ny impression ny suite. La menterie seule, et, un peu au dessoubs, l'opiniastreté, me semblent estre celles desquelles on devroit à toute instance combattre la naissance et le progres : elles croissent quand et eulx ; et depuis qu'on a donné ce fauls train à la langue, c'est merveille combien il est impossible de l'en retirer : par où il advient que nous voyons des honnestes hommes d'ailleurs, y estre subiects et asservis. J'ai un bon garçon de tailleur à qui ie n'ouy iamais dire une verité, non pas quand elle s'offre pour luy servir utilement. Si, comme la verité, le

mensonge n'avoit qu'un visage, nous serions en meilleurs termes, car nous prendrions pour certain l'opposé de ce que diroit le menteur : mais le revers de la vérité a cent mille figures et un champ indefiny.

Les Pythagoriens font le bien certain et finy, le mal infiny et incertain. Mille routes desvoyent du blanc ¹ : une y va. Certes ie ne m'asseure pas que ie puisse venir à bout de moy à garantir un danger evident et extreme par une effrontee et solenne mensonge. Un ancien pere dict, que nous sommes mieulx en la compaignie d'un chien cogneu, qu'en celle d'un homme duquel le langage nous est incogneu : *Ut externus alieno non sit hominis vice* ². Et de combien est le langage fauls, moins sociable que le silence!

Le roy François premier se vançoit d'avoir mis au rouet, par ce moyen, Francisque Taverna, ambassadeur de François Sforce, duc

¹ *Détournement du but.* — E. J.

² De sorte que deux hommes de différentes nations ne sont point hommes l'un à l'égard de l'autre. *PLIN. nat. Hist.* l. 7, c. 1.

de Milan, homme tresfameux en science de parlerie. Cettuy cy avoit esté despesché pour excuser son maistre vers sa maiesté, d'un faict de grande consequence, qui estoit tel : le roy, pour maintenir tousiours quelques intelligences en Italie, d'où il avoit esté dernièrement chassé, mesme au duché de Milan, avoit advisé d'y tenir prez du duc un gentilhomme de sa part, ambassadeur par effect, mais par apparence homme privé, qui feist la mine d'y estre pour ses affaires particulieres; d'autant que le duc, qui dependoit beaucoup plus de l'empereur (lors principalement qu'il estoit en traicté de mariage avec sa niepce, fille du roy de Danemarc, qui est à present douairiere de Lorraine), ne pouvoit descouvrir avoir aulcune pratique et conference avec nous, sans son grand interest. A cette commission se trouva propre un gentilhomme milannois, escuyer d'escurie chez le roy, nommé Merveille. Cettuy cy, despesché avecques lettres secrettes de creance et instructions d'ambassadeur, et avecques d'aultres lettres de recommandation envers le duc en faveur de ses affaires particulieres,

pour le masque et la montre, feut si long temps auprez du duc, qu'il en veint quelque ressentiment à l'empereur, qui donna cause à ce qui s'ensuivit aprez, comme nous pensons : ce feut que, soubs couleur de quelque meurtre, voilà le duc qui luy faict trencher la teste de belle nuit ¹, et son procez faict en deux iours. Messire Francisque estant venu, prest d'une longue deduction contrefaict de cette histoire, car le roy s'en estoit adressé, pour demander raison, à tous les princes de chrestienté et au duc mesme, feut ouy aux affaires du matin; et ayant estably pour le fondement de sa cause, et dressé à cette fin plusieurs belles apparences du faict : que son maistre n'avoit iamais prins nostre homme que pour gentilhomme privé et sien subiect, qui estoit venu faire ses affaires à Milan, et qui n'avoit iamais vescu là soubs aultre visage; desadvouant mesme avoir sceu qu'il feust en estat de la maison du roy, ny cogneu de luy, tant s'en fault qu'il le prinst pour ambassadeur. Le roy, à son tour, le pressant

¹ En 1534.

de diverses obiections et demandes, et le chargeant de toutes parts, l'accula enfin sur le point de l'exécution faite de nuit et comme à la desrobée : à quoy le pauvre homme embarrassé répondit, pour faire l'honneste, que, pour le respect de sa majesté, le duc eust esté bien marry que telle exécution se feust faite de iour. Chascun peult penser comme il feut relevé, s'estant si lourdement coupé, à l'endroit d'un tel nez que celuy du roi François.

Le pape Iule second, ayant envoyé un ambassadeur vers le roy d'Angleterre, pour l'animer contre le roy François, l'ambassadeur ayant esté ouy sur sa charge, et le roy d'Angleterre s'estant arrêté en sa response, aux difficultez qu'il trouvoit à dresser les preparatifs qu'il faudroit pour combattre un roy si puissant, et en alleguant quelques raisons; l'ambassadeur repliqua mal à propos qu'il les avoit aussi considerées de sa part, et les avoit bien dictes au pape. De cette parole, si esloignée de sa proposition, qui estoit de le poulsier incontinent à la guerre, le roy d'Angleterre print le premier argument

de ce qu'il trouva depuis par effect, que cet ambassadeur, de son intention particuliere, pendoit du costé de France; et en ayant adverty son maistre, ses biens feurent confisquez, et ne teint à gueres qu'il n'en perdist la vie.

CHAPITRE X.

DE PARLER PROMPT, OU TARDIF.

Sommaire. I. Il paroît convenable que les prédicateurs parlent posément et avec lenteur; mais c'est un talent nécessaire aux avocats de parler avec rapidité, et surtout d'improviser leurs répliques. — II. Il y a des personnes qui parlent ou écrivent sans préparation, mieux qu'elles ne feroient avec beaucoup de peine et de travail.

Exemples : Le chancelier Poyet; Severus Cassius.

Onc ne furent à tous toutes graces donnees ¹:

aussi voyons nous qu'au don d'eloquence,

¹ Ce vers est tiré d'un recueil de vers d'Estienne

les uns ont la facilité et la promptitude, et, ce qu'on dict, le boutehors ¹ si aisé, qu'à chasque bout de champ ils sont prests; les aultres, plus tardifs, ne parlent iamais rien qu'elaboré et premedité.

Comme on donne des regles aux dames de prendre les ieux et les exercices du corps, selon l'avantage de ce qu'elles ont de plus beau; si i'avois à conseiller de mesme en ces deux divers avantages de l'eloquence, de laquelle il semble en nostre siecle que les prescheurs et les advocats facent principale profession, le tardif seroit mieulx prescheur, ce me semble, et l'aultre mieulx advocat : parce que la charge de cettuy là luy donne autant qu'il luy plaist de loisir pour se preparer; et puis sa carriere se passe d'un fil et d'une suite sans interruption : là où les commoditez de l'advocat le pressent à toute heure de se mettre en lice; et les responses im-

de la Boetie, que Montaigne, son intime ami, a fait imprimer à Paris en 1572. Voyez le chapitre de l'amitié, l. 1, c. 27. — C.

¹ *La repartie.* — E. J.

prouveues de sa partie adverse le reiectent de son bransle, où il luy fault sur le champ prendre nouveau party. Si est ce qu'à l'entrevue du pape Clement et du roy François à Marseille, il advēint, tōt au rebours, que monsieur Poyet, homme toute sa vie nourry au barreau, en grande reputation, ayant charge de faire la harangue au pape, et l'ayant de longue main pourpensee, voire, à ce qu'on dict, apportee de Paris toute preste; le iour mesme qu'elle debvoit estre prononcee, le pape, se craignant qu'on lui teinst propos qui peust offenser les ambassadeurs des aultres princes qui estoient autour de luy, manda au roy l'argument qui luy sembloit estre le plus propre au temps et au lieu, mais, de fortune, tout aultre que celui sur lequel monsieur Poyet s'estoit travaillé; de façon que sa harangue demeurroit inutile, et luy en falloit promptement refaire une aultre : mais s'en sentant incapable, il fallut que monsieur le cardinal du Bellay en prinst la charge. La part de l'advocat est plus difficile que celle du prescheur; et nous trouvons pourtant, ce m'est advis,

plus de passables advocats que de prescheurs, au moins en France. Il semble que ce soit plus le propre de l'esprit d'avoir son operation prompte et soubdaine ; et plus le propre du iugement, de l'avoir lente et possee. Mais celui qui demeure de tout muet, s'il n'a loisir de se preparer, et celui aussi à qui le loisir ne donne avantage de mieulx dire, sont en pareil degré d'estrangeté.

On recite de Severus Cassius ¹, qu'il disoit mieulx sans y avoir pensé ; qu'il devoit plus à la fortune qu'à sa diligence ; qu'il luy venoit à proufit d'estre troublé en parlant ; et que ses adversaires craignoyent de le picquer, de peur que la cholere ne lui feist redoubler son eloquence. Je cognoy par experience cette condition de nature, qui ne peult soustenir une vehemente premeditation et laborieuse : si elle ne va gayement et librement, elle ne va rien qui vaille. Nous disons d'aulcuns ouvrages, qu'ils puent l'huyle et la lampe, pour certaine aspreté et rudesse que le travail imprime en

¹ SÉNÈQUE, *Controv.*, l. 3.

ceux où il a grande part. Mais oultre cela, la sollicitude de bien faire, et cette contention de l'ame trop bandee et trop tendue à son entreprinse, la rompt et l'empesche; ainsi qu'il advient à l'eau qui, par force de se presser, de sa violence et abondance ne peut trouver issue en un goulet ouvert. En cette condition de nature dequoy ie parle, il y a quant et quant aussi cela, qu'elle demande à estre non pas esbranlee et picquee par ces passions fortes, comme la cholere de Cassius (car ce mouvement seroit trop aspre), elle veult estre non pas secouee, mais sollicitee; elle veult estre eschauffee et resveillee par les occasions estrangeres, presentes, et fortuites : si elle va toute seule, elle ne faict que traisner et languir; l'agitation est sa vie et sa grace. Je ne me tiens pas bien en ma possession et disposition : le hazard y a plus de droict que moy; l'occasion, la compaignie, le bransle même de ma voix, tire plus de mon esprit, que ie n'y treuve lorsque ie le sonde et employe à part moy. Ainsi les paroles en valent mieulx que les escripts, s'il y peult avoir chois où il n'y a

point de prix. Cecy m'advient aussi, que ie ne me treuve pas où ie me cherche; et me treuve plus par rencontre, que par inquisition de mon iugement. I'auray eslancé quelque subtilité en escrivant; i'entends bien: mornee¹ pour une aultre, affilee pour moy. Laissons toutes ces honnestetez : cela se dict par chascun selon sa force. Ie l'ay si bien perdue, que ie ne sçay ce que i'ay voulu dire; et l'a l'estranger descouverte parfois avant moy. Si ie portoy le rasoir partout où cela m'advient, ie me desferoy tout. La rencontre m'en offrira le iour quelque aultre fois plus apparent que celuy du midy, et me fera estonner de ma hésitation.

¹ C'est-à-dire, émoussée, sans pointe. — E. J.

CHAPITRE XI.

DES PROGNOSTICATIONS.

Sommaire. I. Les anciens oracles étoient sans crédit, même avant l'établissement de la religion chrétienne : on croit encore à certaines divinations. — II. Origine de l'art de deviner, art vain et dangereux : ceux qui l'exercent ne peuvent prédire la vérité que par hasard. Ce qu'étoit le démon de Socrate.

Exemples : Le marquis de Saluces ; Diagoras, surnommé l'athée.

QUANT AUX oracles, il est certain que dez long-temps avant la venue de Iesus-Christ, ils avoyent commencé à perdre leur credit ; car nous voyons que Cicero se met en peine de trouver la cause de leur defaillance : et ces mots sont à luy : *Cur isto modo iam oracula Delphis non eduntur, non modò nostrâ ætate, sed iamdiù ; ut nihil possit esse conemptius* ¹? Mais quant aux aultres pro-

¹ D'où vient que de nos jours, et même depuis

gnosticques qui se tiroient de l'anatomie des bestes aux sacrifices, auxquels Platon attribue en partie la constitution naturelle des membres internes d'icelles, du trepignement des poulets, du vol des oyseaux, *Aves quasdam... rerum augurandarum causâ natas esse putamus*¹, des fouldres, du tournoyement des rivieres, *Multa cernunt aruspices, multa augures provident, multa oraculis declarantur, multa vaticinationibus, multa somniis, multa portentis*², et aultres sur lesquels l'antiquité appuyoit la pluspart des entreprises tant publiques que privees, nostre religion les a abolies. Et encores qu'il reste entre

long-temps, Apollon ne rend plus d'oracles à Delphes? Pourquoi sont-ils tombés dans un si grand mépris? Cic. *de Divinat.* l. 2, c. 57.

¹ Nous croyons qu'il est des oiseaux qui naissent exprès pour servir à l'art des augures. Cic. *de Nat. Deor.* l. 2, c. 64.

² Les aruspices voient quantité de choses; les augures en prévoient aussi un grand nombre; plusieurs événements sont annoncés par les oracles, et plusieurs par les devins, par les songes, et par les prodiges. *Id., ibid.* c. 65.

nous quelques moyens de divination ez astres, ez esprits, ez figures du corps, ez songes, et ailleurs; notable exemple de la forceene curiosité de nostre nature, s'amusant à preoccuper les choses futures, comme si elle n'avoit pas assez à faire à digerer les presentes,

Cur hanc tibi, rector Olympi,
Sollicitis visum mortalibus addere curam,
Noscant venturas ut dira per omnia clades?

.....
Sit subitum quodcumque paras; sit cæca futuri
Mens hominum fati; liceat sperare timenti² :

*Ne utile quidem est scire quid futurum sit;
miserum est enim nihil proficientem angere² :*

! Pourquoi, souverain maître des dieux, avoir ajouté aux malheurs des humains cette prévoyance accablante? Pourquoi leur faire connoître, par d'affreux présages, leurs désastres à venir?..... Fais que nos maux arrivent soudain, que l'avenir soit inconnu à l'homme, et qu'il puisse du moins espérer en tremblant! LUCAN. l. 2, v. 4-14.

² On ne gagne rien à savoir ce qui doit nécessai-

si est ce, veux ie dire, qu'elle ¹ est de beaucoup moindre auctorité. Voilà pourquoy l'exemple de François, marquis de Sallusses, m'a semblé remarquable : car lieutenant du roy François en son armée delà les monts, infiniment favorisé de nostre court, et obligé au roy du marquisat mesme qui avoit esté confisqué de son frere ; au reste ne se presentant occasion de tourner sa robe ², son affection mesme y contredisant, se laissa si fort espouvanter, comme il a esté adveré, aux belles prognostications qu'on faisoit lors courir de tous costez à l'avantage de l'empereur Charles cinquiesme, et à nostre desavantage (mesme en Italie, où ces folles propheties avoyent trouvé tant de place, qu'à Rome il feut baillé grande somme d'argent au change, pour cette opinion de nostre

rement arriver ; car il est triste de se tourmenter inutilement. Cic. *de Nat. Deor.* l. 3, c. 6.

¹ Elle, se rapporte au mot *divination* de la phrase précédente. — E. J.

² C'est-à-dire, *de tourner casaque, de changer de parti*, comme Montaigne l'explique lui-même plus bas.

ruine), qu'aprez s'estre souvent complainct à ses privez des maux qu'il voyoit inevitablement preparez à la couronne de France et aux amys qu'il y avoit, il se revolta et changea de party; à son grand dommage pourtant, quelque constellation qu'il y eust. Mais il s'y conduisit en homme combattu de diverses passions : car ayant et villes et forces en sa main, l'armee ennemie sous Antoine de Leve à trois pas de luy, et nous sans soupeçons de son faict, il estoit en luy de faire pis qu'il ne fait, car pour sa trahison nous ne perdismes ny homme ny ville que Fossan¹, encores aprez l'avoir longtemps contestee.

Prudens futuri temporis exitum
Caliginosâ nocte premit Deus :
Ridetque, si mortalis ultra
Fas trepidat.

. Ille potens sui,
Lætusque deget, cui licet in diem
Dixisse, VIXI ; cras vel atrâ

¹ Fossano, en Piémont, près Coni. — E. J.

Nube polum, pater, occupato,
Vel sole puro¹.

Lætus in præsens animus, quod ultra est
Oderit curare².

Et ceulx qui croyent ce mot, au contraire³,
le croyent à tort : *Ista sic reciprocantur ; ut
et , si divinatio sit, dii sint ; et si dii sint, sit
divinatio*⁴ : beaucoup plus sagement Pacu-
vius,

¹ C'est par un effet de leur sagesse que les dieux
couvrent d'une nuit épaisse les événements de l'ave-
nir ; ils se rient d'un mortel qui porte ses inquiétudes
plus loin qu'il ne doit..... Celui-là est maître de lui-
même, celui-là est heureux qui peut dire chaque jour :
J'ai vécu ; que demain Jupiter obscurcisse l'air de
tristes nuages, ou nous donne un jour serein. HORAT.
od. 29, l. 3, v. 29-41.

² Un esprit satisfait du présent se gardera bien de
s'inquiéter de l'avenir. HOR. od. 16, l. 2, v. 25.

³ C'est-à-dire, *et au contraire* ceux qui croient ce
mot (qui va suivre) le croient à tort.

⁴ S'il y a une divination, il y a des dieux, et s'il y
a des dieux, il y a une divination. Ces deux principes
sont liés, et se supposent réciproquement. CIC. *de*
Divin. l. 1, c. 6.

Nam istis, qui linguam avium intelligunt,
 Plusque ex alieno iecore sapiunt quàm ex suo,
 Magis audiendum quàm auscultandum censeo¹.

Ce tant celebre art de deviner des Thoscans nasquit ainsin : Un laboureur, perceant de son coultre profondement la terre, en veit sourdre Tages, demi-dieu d'un visage enfantin, mais de senile prudence. Chascun y accourut, et feurent ses paroles et sa science recueillies et conservees à plusieurs siecles, contenant les principes et moyens de cet art : naissance conforme à son progres. J'aimeroy bien mieulx reigler mes affaires par le sort des dez, que par ces songes. Et de vray, en toutes republicues on a tousiours laissé bonne part d'auctorité au sort. Platon, en la police qu'il forge à discretion, lui attribue la decision de plusieurs effects d'importance, et veult, entre aultres choses, que les mariages se facent

¹ Car pour ceux qui entendent le langage des oiseaux, et qui consultent le foie d'un animal plutôt que leur propre raison, je pense qu'il vaut mieux les écouter que les croire. PACUVIUS *apud CICERONEM de Divinatione*, l. 1, c. 57.

par sort entre les bons : et donne si grand poids à cette election fortuite , que les enfans qui en naissent , il ordonne qu'ils soyent nourris au pays ; ceulx qui naissent des mauvais , en soyent mis hors : toutesfois si quelqu'un de ces bannis venoit par cas d'aventure à montrer en croissant quelque bonne esperance de soy, qu'on le puisse rappeler ; et exiler aussi celuy d'entre les retenus qui montrera peu d'esperance de son adolescence. I'en veoy qui estudient et glo-sent leurs almanacs , et nous en alleguent l'auctorité aux choses qui se passent. A tant dire , il fault qu'ils dient et la verité et le mensonge : *quis est enim qui totum diem iaculans , non aliquandò conlineet* ¹ ? Je ne les estime de rien mieulx , pour les voir tumber en quelque rencontre. Ce seroit plus de certitude , s'il y avoit regle et verité à mentir tousiours : ioinct que personne ne tient registre de leurs mescontes , d'autant qu'ils

¹ Si l'on veut tirer tout le jour , il faut bien que l'on touche quelquefois au but. Cic. *de Divinat.* l. 2, c. 59.

sont ordinaires et infinis ; et faict en valoir leurs divinations de ce qu'elles sont rares, incroyables, et prodigieuses. Ainsi respondit Diagoras, qui feut surnomé l'athee, estant en la Samothrace, à celuy qui luy monroit au temple force vœux et tableaux de ceulx qui avoyent eschappé le naufrage, luy disant : « Eh bien ! vous qui pensez que les dieux mettent à nonchaloir les choses humaines, que dictes vous de tant d'hommes sauvez par leur grace ? » Il se faict ainsi, respondit il : « Ceulx là ne sont pas peincts qui sont demourez noyez, en bien plus grand nombre. » Cicero dict¹ que le seul Xenophanes colophonien, entre tous les philosophes qui ont advoué les dieux, a essayé de desraciner toute sorte de divination. D'autant est il moins de merveille, si nous avons veu, par fois à leur dommage, aulcunes de nos ames principesques s'arrester à ces vanitez. Je vouldrois bien avoir recogneu de mes yeulx ces deux merveilles, du livre de Ioachim, abbé calabrois, qui predisoit tous

¹ *De Divinat.* l. 1, c. 3. — C.

les papes futurs, leurs noms et formes; et celui de Leon l'empereur, qui predisoit les empereurs et patriarches de Grèce. Cecy ay ie recogneu de mes yeulx, qu'ez confusions publiques, les hommes, estonnez de leur fortune, se vont reiectants, comme à toute superstition, à rechercher au ciel les causes et menaces anciennes de leur malheur; et y sont si estrangement heureux de mon temps, qu'ils m'ont persuadé qu'ainsi que c'est un amusement d'esprits aigus et oysifs, ceulx qui sont duiets à cette subtilité de les replier et desnouer, seroyent en tous escripts capables de trouver tout ce qu'ils y demandent: mais surtout leur preste beau ieu le parler obscur, ambigu et fantastique du iargon prophetique, auquel leurs auteurs ne donnent aucun sens clair, à fin que la posterité y en puisse appliquer de tels qu'il luy plaira.

Le daimon de Socrates estoit à l'aventure certaine impulsion de volonté, qui se presentoit à luy sans le conseil de son discours: en une ame bien espuree, comme la sienne, et preparee par continuel exercice de sagesse et de vertu, il est vraysemblable que ces in-

clinations, quoique temeraires et indigestes, estoient tousiours importantes et dignes d'estre suyvies. Chascun sent en soy quelque image de telles agitations d'une opinion prompte, vehemente et fortuite : c'est à moy de leur donner quelque auctorité, qui en donne si peu à nostre prudence ; et en ay eu de pareillement foibles en raison, et violentes en persuasion, ou en dissuasion, qui estoient plus ordinaires à Socrates, auxquelles ie me suis laissé emporter si utilement et heureusement, qu'elles pourroient estre iugees tenir quelque chose d'inspiration divine.

CHAPITRE XII.

DE LA CONSTANCE.

Sommaire. I. En quoi consistent la constance et la résolution. Il est souvent utile de fuir devant les maux pour les mieux combattre.—II. Les stoïciens ne peuvent prétendre que leur sage ne soit jamais troublé par aucun choc inattendu ; mais la philosophie en modère les effets.

Exemples : Darius et le roi des Scythes ; le marquis de Guast ; Laurent de Médicis.

LA loy de la resolution et de la constance ne porte pas que nous ne nous debvions couvrir, autant qu'il est en nostre puissance, des maux et inconvenients qui nous menacent, ny par consequent d'avoir peur qu'ils nous surprennent : au rebours, tous moyens honnestes de se garantir des maux, sont non seulement permis, mais louables ; et le ieu de la constance se ioue principalement à porter de pied ferme les inconvenients où il n'y a point de remede. De maniere qu'il

n'y a souplesse de corps ny mouvement aux armes de main, que nous trouvions mauvais, s'il sert à nous garantir du coup qu'on nous rue.

Plusieurs nations tres belliqueuses se servoyent en leurs faicts d'armes, de la fuyte, pour advantage principal, et montroyent le dos à l'ennemy, plus dangereusement que leur visage : les Turcs en retiennent quelque chose; et Socrates, en Platon, se mocque de Laches qui avait défini la fortitude, « Se tenir ferme en son reng contre les ennemis : » Quoy, fait il, seroit ce doncques lascheté de les battre en leur faisant place? et luy allegue Homere, qui loue en Aeneas la science de fuir. Et, parce que Laches se r'advisant, advoue cet usage aux Scythes et enfin generalement à tous gens de cheval, il luy allegue encores l'exemple des gens de pied lacedemoniens, nation sur toutes duiete à combattre de pied ferme, qui, en la iournee de Platees, ne pouvant ouvrir la phalange persienne, s'adviserent de s'escarter et sier¹

¹ Sier, pour se placer, du latin *sedere*. — E. J.

arriere ; pour, par l'opinion de leur fuite, faire rompre et dissouldre cette masse, en les poursuivant, par où ils se donnerent la victoire.

Touchant les Scythes, on dict d'eulx, quand Darius alla pour les subiuguer, qu'il manda à leur roy. force reproches, pour le veoir tousiours reculant devant luy, et gaudissant la meslee. A quoy Indathyrse, car ainsi se nommoit il, fait response, « Que ce
« n'estoit pour avoir peur de luy ny d'homme
« vivant ; mais que c'estoit la façon de marcher de sa nation, n'ayant ny terre cultivée, ny ville, ny maison à deffendre, et
« à craindre que l'ennemy en peust faire
« proufit : mais s'il avoit si grand'faim d'en
« manger, qu'il approchast pour voir le lieu
« de leurs anciennes sepultures, et que là
« il trouveroit à qui parler tout son saoul. »

Toutesfois aux canonades, depuis qu'on leur est planté en butte, comme les occasions de la guerre portent souvent, il est messeant de s'esbranler pour la menace du coup ; d'autant que, par sa violence et vitesse, nous le tenons inevitable ; et en y a

maint un qui pour avoir ou haulsé la main, ou baissé la teste, en a, pour le moins, appresté à rire à ses compaignons. Si est ce qu'au voyage que l'empereur Charles cinquiesme fait contre nous, en Provence, le marquis de Guast estant allé recognoistre la ville d'Arles, et s'estant iecté hors du couvert d'un moulin à vent, à la faveur duquel il s'estoit approché, feut apperceu par les seigneurs de Bonneval et seneschal d'Aginois, qui se pourmenoyent sur le theatre aux arenes ; lesquels l'ayant montré au sieur de Villiers, commissaire de l'artillerie, il braqua si à propos une couleuvrine, que sans ce que le dict marquis, voyant mettre le feu, se lancea en quartier ¹, il feut tenu qu'il en avoit dans le corps. Et de mesme quelques annees auparavant, Laurent de Medicis, duc d'Urbin, pere de la royne mere du roy, assiegeant Mondolphe, place d'Italie, aux terres qu'on nomme du Vicariat, voyant mettre le feu à une piece qui le regardoit, bien luy servit de faire la

¹ Se jeta de côté.

cane¹ : car aultrement le coup, qui ne lui raza que le dessus de la tēste, luy donnoit sans doubte dans l'estomach. Pour en dire le vray, ie ne crois pas que ces mouvements se feissent avecques discours² : car quel iugement pouvez vous faire de la mire haulte ou basse en chose si soubdaine ? et est bien plus aisé à croire que la fortune favorisa leur frayeur ; et que ce seroit moyen une aultre fois aussi bien pour se iecter dans le coup, que pour l'eviter. Je ne puis me deffendre, si le bruit esclatant d'une arquebusade vient à me frapper les aureilles à l'improveue, en lieu où ie ne le deusse pas attendre, que ie n'en tressaille : ce que i'ai veu encores advenir à d'aultres qui valent mieulx que moy.

N'y n'entendent les Stoïciens que l'ame de leur sage puisse resister aux premieres visions et fantaisies qui luy surviennent ; ains,

¹ De faire le plongeon comme la cane (dese baisser).

² *Par raisonnement.* Montaigne se sert souvent du mot de *discours* en ce sens-là, et dans celui de *raison*, comme on le voit en deux phrases plus bas.—E. J.

comme à une subiection naturelle, consentent qu'il cede au grand bruit du ciel ou d'une ruine, pour exemples, iusque à la pasleur et contraction, ainsin aux aultres passions, pourveu que son opinion demeure saulve et entiere, et que l'assiette de son discours n'en souffre atteinte ni alteration quelconque, et qu'il ne preste nul consentement à son effroy et souffrance. De celuy qui n'est pas sage, il en va de mesme en la premiere partie; mais tout aultrement en la seconde: car l'impression des passions ne demeure pas en luy superficielle, ains va penetrant iusque au siege de sa raison, l'infessant et la corrompant; il iuge selon elles, et s'y conforme. Voyez bien disertement et plainement l'estat du sage stoïque :

Mens immota manet; lacrymæ volvuntur inanes ¹.

Le sage peripateticien ne s'exempte pas des perturbations, mais il les modere.

¹ Il pleure, mais son cœur demeure inébranlable.

Éneid. l. 4, v. 449.

CHAPITRE XIII.

CÉRIMONIE DE L'ENTREVEUE DES ROYS.

Sommaire. I. On ne sait s'il est plus régulier d'attendre un grand qui vient nous visiter, que d'aller à sa rencontre. Dans les entrevues des souverains, les plus puissants doivent se trouver les premiers au lieu désigné. — II. S'il est quelquefois pénible de se soumettre aux formes que prescrit la civilité, il est du moins utile de les connoître.

Exemples : La reine Marguerite; Clément VII; François I^{er}, et Charles-Quint.

IL n'est subiect si vain qui ne merite un reng en cette rapsodie. A nos regles communes, ce seroit une notable discourtoisie, et à l'endroit d'un pareil, et plus à l'endroit d'un grand, de faillir à vous trouver chez vous quand il vous auroit adverty d'y devoir venir : voire, adioustoit la royne de Navarre Marguerite à ce propos, que c'es-

toit incivilité à un gentilhomme de partir de sa maison, comme il se faict le plus souvent, pour aller au devant de celuy qui le vient trouver, pour grand qu'il soit; et qu'il est plus respectueux et civil de l'attendre pour le recevoir, ne feust que de peur de faillir sa route; et qu'il suffit de l'accompagner à son partement. Pour moy i'oublie souvent l'un et l'autre de ces vains offices; comme ie retranche en ma maison autant que ie puis de la cerimonie. Quelqu'un s'en offense, qu'y feroy ie? Il vault mieulx que ie l'offense pour une fois, que moy tous les iours; ce seroit une subiection continuelle. A quoy faire fuit on la servitude des courts, si on l'entraîne jusques en sa taniere? C'est aussi une regle commune en toutes assemblees, qu'il touche aux moindres de se trouver les premiers à l'assignation, d'autant qu'il est mieulx deu aux plus apparens de se faire attendre.

Toutesfois à l'entrevue qui se dressa du pape Clement ¹ et du roy François à Marseille, le roy, y ayant ordonné les apprests

¹ Septième du nom, en 1533. — C.

necessaires , s'esloingna de la ville, et donna loisir au pape de deux ou trois iours pour son entree et refreschissement , avant qu'il le veinst trouver. Et de mesme à l'entree aussi du pape ¹ et de l'empereur à Bouloigne, l'empereur donna moyen au pape d'y estre le premier, et y surveint aprez luy. C'est, disent ils , une cerimonie ordinaire aux abouchements de tels princes , que le plus grand soit avant les aultres au lieu assigné , voire avant celuy chez qui se faict l'assemblee ; et le prennent de ce biais , que c'est à fin que cette apparence tesmoigne que c'est le plus grand que les moindres vont trouver, et le recherchent , non pas lui eulx.

Non seulement chasque país, mais chasque cité, et chasque vacation, a sa civilité particuliere. I'y ay esté assez soigneusement dressé en mon enfance , et ay vescu en assez bonne compaignie , pour n'ignorer pas les loix de la nostre françoise , et en tiendrois eschole. I'aime à les ensuivre , mais non pas

¹ Du même pape Clément VII, et de Charles-Quint, sur la fin de l'année 1532. — C.

si couardement que ma vie en demeure contraincte : elles ont quelques formes penibles, lesquelles pourveu qu'on oublie par discretion, non par erreur, on n'en a pas moins de grace. J'ay veu souvent des hommes incivils par trop de civilité, et importuns de courtoisie.

C'est au demourant une tresutile science que la science de l'entregent. Elle est, comme la grace et la beauté, conciliatrice des premiers abords de la société et familiarité ; et par consequent nous ouvre la porte à nous instruire par les exemples d'aultruy, et à exploicter et produire nostre exemple, s'il a quelque chose d'instruisant et communicable.

CHAPITRE XIV.

ON EST PUNY POUR S'OPINIASTRER A UNE
PLACE SANS RAISON.

Sommaire. I. On doit punir ceux qui s'obstinent à défendre avec opiniâtreté une trop foible place : mais les vainqueurs abusent souvent de cette loi de la guerre.

Exemples : Le connétable de Montmorenci ; Martin du Bellay.

LA vaillance a ses limites, comme les autres vertus ; lesquels franchis, on se treuve dans le train du vice : en maniere que par chez elle on se peult rendre à la temerité, obstination et folie, qui n'en scait bien les bornes, malaisees en verité à choisir sur leurs confins. De cette consideration est nee la coustume que nous avons aux guerres, de punir, voire de mort, ceulx qui s'opiniastrent à deffendre une place qui par les regles militaires ne peult estre soustenuë. Aultrement,

soubs l'esperance de l'impunité, il n'y auroit poullier ¹ qui n'arrestast une armee.

Monsieur le connestable de Montmorency, au siege de Pavie, ayant esté commis pour passer le Tesin, et se loger aux faubourgs saint Antoine, estant empesché d'une tour au bout du pont, qui s'opiniastra iusques à se faire battre, fait pendre tout ce qui estoit dedans; et encores depuis accompagnant monsieur le Dauphin au voyage delà les monts, ayant prins par force le chasteau de Villane, et tout ce qui estoit dedans ayant esté mis en pieces par la furie des soldats, hormis le capitaine et l'enseigne, il les fait pendre et estrangler pour cette mesme raison: comme fait aussi le capitaine Martin du Bellay, lors gouverneur de Turin en cette mesme contree, le capitaine de S. Bony, le reste de ses gents ayant esté massacré à la prinse de la place. Mais d'autant que le iugement de la valeur et foiblesse du lieu se prend par l'estimation et contrepoids des forces qui l'assailent (car tel s'opiniastreroit iustement

¹ Poulailier (bicoque).

contre deux couleuvrines , qui feroit l'enragé d'attendre trente canons), où se met encores en compte la grandeur du prince conquerant, sa reputation , le respect qu'on luy doit, il y a danger qu'on presse un peu la balance de ce costé là : et en advient, par ces mesmes termes, que tels ont si grande opinion d'eulx et de leurs moyens , que ne leur semblant raisonnable qu'il y ait rien digne de leur faire teste , ils passent le coulteau partout où ils treuvent resistance , autant que fortune leur dure ; comme il se veoid par les formes de sommation et desfi que les princes d'orient, et leurs successeurs qui sont encores, ont en usage , fiere , haultaine et pleine d'un commandement barbaresque. Et au quartier par où les Portugalois escornerent les Indes , ils trouverent des estats avecques cette loy universelle et inviolable, que tout ennemy vaincu par le roy en presence , ou par son lieutenant , est hors de composition de rançon et de mercy. Ainsi surtout il se fault garder , qui peult , de tumber entre les mains d'un iuge ennemy, victorieux et armé.

CHAPITRE XV.

DE LA PUNITION DE LA COUARDISE.

Sommaire. I. La lâcheté ne devrait pas être punie de mort dans un soldat, à moins qu'il n'y ait des preuves de méchanceté et de mauvais desseins. Les peuples anciens et modernes ont souvent varié dans leur manière de sévir contre la poltronnerie.

Exemples : Le législateur Charondas ; l'empereur Julien ; le gouverneur Franget, etc.

I'ouy aultrefois tenir à un prince et tres-grand capitaine, que pour lascheté de cœur un soldat ne pouvoit estre condamné à mort ; luy estant à table faict recit du procez du seigneur de Vervins qui feut condamné à mort pour avoir rendu Bouloigne ¹. A la verité e'est raison qu'on face grande difference entre

¹ Au roi d'Angleterre qui l'assiégeoit en personne. Voyez les mémoires de Martin du Bellay, l. 10, fol. 506.

les fautes qui viennent de nostre foiblesse, et celles qui viennent de nostre malice : car en celles icy nous nous sommes bandez à nostre escient contre les regles de la raison que nature a empreintes en nous ; et en celles là il semble que nous puissions appeler à garant cette mesme nature, pour nous avoir laissez en telle imperfection et defaillance. De maniere que prou de gents ont pensé qu'on ne se pouvoit prendre à nous que de ce que nous faisons contre nostre conscience : et, sur cette regle, est en partie fondee l'opinion de ceulx qui condamnent les punitions capitales aux heretiques et mescreans, et celle qui establit qu'un advocat et un iuge ne puissent estre tenus de ce que par ignorance ils ont failly en leur charge.

Mais quant à la couardise, il est certain que la plus commune façon est de la chastier par honte et ignominie : et tient on que cette regle a esté premierement mise en usage par le législateur Charondas ; et qu'avant luy les loix de Grece punissoient de mort ceulx qui s'en estoient fuyz d'une bataille : au lieu qu'il ordonna seulement qu'ils fussent par trois

iours assis emmy la place publique, vestus de robe de femme; esperant encores s'en pouvoir servir, leur ayant faict revenir le courage par cette honte : *Suffundere malis hominis sanguinem, quam effundere* ¹. Il semble aussi que les loix romaines punissoyent anciennement de mort ceulx qui avoient fuy : car Ammianus Marcellinus dict que l'empereur Iulien condemna dix de ses soldats, qui avoient tourné le dos à une charge contre les Parthes, à estre degradez, et, aprez, à souffrir mort, suyvant, dict il, les loix anciennes. Toutesfois ailleurs, pour une pareille faulte, il en condemna d'autres seulement à se tenir parmy les prisonniers sous l'enseigne du bagage. L'aspre chastiment du peuple romain contre les soldats eschapez de Cannes, et, en cette mesme guerre, contre ceulx qui accompagnerent Cn. Fulvius en sa desfaicte, ne veint pas à la mort. Si est il à craindre que la honte les desespere, et les rende non froids amis seulement, mais ennemis.

¹ Aimez mieux faire rougir le coupable que de répandre son sang. TERTULL. *in Apologet.*

Du temps de nos peres, le seigneur de Franget, iadis lieutenant de la compaignie de monsieur le mareschal de Chastillon, ayant, par monsieur le mareschal de Chabannes, esté mis gouverneur de Fontarabie au lieu de monsieur de Lude, et l'ayant rendue aux Espaignols, feut condemné à estre degradé de noblesse, et tant luy que sa posterité déclaré roturier, taillable, et incapable de porter armes : et feut cette rude sentence executée à Lyon. Depuis, souffrirent pareille punition tous les gentilshommes qui se trouverent dans Guyse, lors que le comte de Nansau ' y entra; et aultres encores, depuis. Toutesfois quand il y auroit une si grossiere et apparente ou ignorance ou couardise, qu'elle surpassast toutes les ordinaires, ce seroit raison de la prendre pour suffisante preuve de meschanceté et de malice, et de la chastier pour telle.

' Nassau. — E. J.

CHAPITRE XVI.

UN TRAICT DE QUELQUES AMBASSADEURS.

Sommaire. I. Les hommes aiment à se montrer savants dans toute autre science que dans celle qu'ils cultivent le plus. — II. Il importe, en lisant une histoire, de connoître la perfection de l'historien. — III. Les ambassadeurs d'un prince ne doivent lui rien celer. — IV. Si l'on doit une obéissance passive aux ordres des supérieurs, il est pourtant des cas où l'on peut user de sa raison et de ses lumières.

Exemples : Périander ; César ; Denys l'ancien ; le seigneur de Langey ; (Guillaume du Bellay) ; D. Crassus.

• J'OBSERVE en mes voyages cette pratique, pour apprendre tousiours quelque chose par la communication d'aultruy (qui est une des plus belles escholes qui puisse estre), de ramener tousiours ceulx avecques qui ie confere, aux propos des choses qu'ils sçavent le mieulx ;

Basti al nocchiero ragionar de' venti,
 Al bifolco dei tori; e le sue piaghe
 Conti 'l guerrier, conti 'l pastor gli armenti ';

car il advient le plus souvent, au contraire, que chascun choisit plustost à discourir du mestier d'un aultre que du sien, estimant que c'est autant de nouvelle réputation acquise : tesmoing le reproche qu'Archidamus fait à Periander, qu'il quittoit la gloire de bon medecin, pour acquerir celle de mauvais poëte. Voyez combien Cesar se desploye largement à nous faire entendre ses inventions à bastir ponts et engins; et combien, au prix, il va se serrant où il parle des offices de sa profession, de sa vaillance, et conduite de sa milice : ses exploits le verifient assez capitaine excellent; il se veult faire cognoistre excellent ingenieur² : qualité

¹ Que le pilote se contente de parler des vents, le laboureur de ses taureaux, le guerrier de ses blessures, et le berger de ses troupeaux. *Traduction italienne de Properce*, l. 2, eleg. 1, v. 43.

² Montaigne écrit *ingenieur*, du mot *engin* dont il se sert souvent. — N.

aucunement estrangiere. Le vieil Dionysius estoit tresgrand chef de guerre, comme il convenoit à sa fortune : mais il se travailloit à donner principale recommandation de soy par la poësie; et si n'y sçavoit rien. Un homme de vacation iuridique, mené ces iours passez veoir un'estude fournie de toute sorte de livres de son mestier et de tout autre mestier, n'y trouva nulle occasion de s'entretenir; mais il s'arresta à gloser rudement et magistralement une barricade logee sur la vis¹ de l'estude, que cent capitaines et soldats recognoissent tous les iours sans remarque et sans offense.

Optat ephippia bos piger, optat arare caballus².

Par ce train vous ne faictes iamais rien qui

¹ Montaigne ajoutoit ici *par où il estoit monté* : ce qui explique cette expression *sur la vis*; on voit alors qu'il s'agit d'un escalier tournant : mais il a effacé ces mots *par où il estoit monté*, et il a ajouté *de l'estude*. — N.

² Le bœuf pesant voudroit porter la selle, et le cheval tirer la charrue. HORAT. épist., l. 1, v. 43.

vaille. Il faut donc travailler de reiecter tousiours l'architecte, le peintre, le cordonnier, et ainsi du reste, chascun à son gibbier.

Et, à ce propos, à la lecture des histoires, qui est le subiect de toutes gents, i'ai accoustumé de considerer qui en sont les escrivains : si ce sont personnes qui ne font aultre profession que de lettres, i'en apprends principalement le style et le langage ; si ce sont medecins, ie les crois plus volontiers en ce qu'ils nous disent de la temperature de l'air, de la santé et complexion des princes, des bleceures et maladies : si iurisconsultes, il en fault prendre les controverses des droicts, les loix, l'establissement des polices, et choses pareilles ; si theologiens, les affaires de l'Eglise, censures ecclesiastiques, dispenses et mariages ; si courtisans, les mœurs et les cerimonies ; si gents de guerre, ce qui est de leur charge, et principalement les deductions des exploicts où ils se sont trouvez en personne ; si ambassadeurs, les mences, intelligences, et practiques, et manière de les conduire.

A cette cause, ce que i'eusse passé à un

aultre sans m'y arrester, ie l'ay poisé et remarqué en l'histoire du seigneur de Langey, tresentendu en telles choses : c'est qu'aprez avoir conté ces belles remontrances de l'empereur Charles cinquiesme, faictes au consistoire à Rome, presents l'evesque de Masconet le seigneur du Velly, nos ambassadeurs, où il avoit meslé plusieurs paroles outrageuses contre nous, et, entre aultres, que si ses capitaines et soldats n'estoient d'aultre fidelité et suffisance en l'art militaire, que ceulx du roy, tout sur l'heure il s'attacheroit la chorde au col pour luy aller demander misericorde; et de cecy il semble qu'il en creust quelque chose; car deux ou trois fois en sa vie, depuis, il luy advint de redire ces mesmes mots : aussi qu'il desfia le roy de le combattre en chemise avecques l'espee et le poignard, dans un batteau : le dict seigneur de Langey, suyvant son histoire, adiouste que les dicts ambassadeurs faisant une despeche au roy de ces choses, lui en dissimulerent la plus grande partie, mesme lui celerent les deux articles precedents. Or, i'ai trouvé bien estrange qu'il feust en la puissance d'un

ambassadeur de dispenser sur les advertissemens qu'il doibt faire à son maistre, mesme de telle consequence, venants de telle personne, et dicts en si grand'assemblee : et m'eust semblé l'office du serviteur estre de fidelement représenter les choses en leur entier, comme elles sont advenues, à fin que la liberté d'ordonner, iuger et choisir, demeurast au maistre; car, de luy alterer ou cacher la verité, de peur qu'il ne la prenne autrement qu'il ne doibt et que cela ne le pousse à quelque mauvais party, et ce pendant le laisser ignorant de ses affaires, cela m'eust semblé appartenir à celuy qui donne la loy, non à celuy qui la reçoit; au curateur et maistre d'eschole, non à celuy qui se doibt penser inferieur, non en auctorité seulement, mais aussi en prudence et bon conseil. Quoy qu'il en soit, ie ne voudrois pas estre servy de cette façon en mon petit faict.

Nous nous soustrayons si volontiers du commandement, sous quelque prétexte, et usurpons sur la maistrise; chascun aspire si naturellement à la liberté et auctorité, qu'au superieur nulle utilité ne doibt estre si chere,

venant de ceulx qui le servent, comme luy doit estre chere leur naïfve et simple obeissance. On corrompt l'office du commander, quand on y obeit par discretion, non par subiection. Et P. Crassus, celuy que les Romains estimerent cinq fois heureux, lorsqu'il estoit en Asie consul, ayant mandé à un ingenieur grec de luy faire mener le plus grand des deux masts de navire qu'il avoit veus à Athenes, pour quelque engin de batterie qu'il en vouloit faire : cettuy cy, sous tiltre de sa science, se donna loy de choisir aultrement, et mena le plus petit, et, selon la raison de son art, le plus commode. Crassus ayant patiemment ouï ses raisons, luy fait tresbien donner le fouet, estimant l'interest de la discipline plus que l'interest de l'ouvrage. D'aulture part pourtant, on pourroit aussi considerer que cette obeissance si contraincte n'appartient qu'aux commandements precis et prefix. Les ambassadeurs ont une charge plus libre, qui en plusieurs parties despend souverainement de leur disposition; ils n'executent pas simplement, mais forment aussi et dressent par leur conseil la

volonté du maistre. J'ay veu, en mon temps, des personnes de commandement reprins d'avoir plustost obeï aux paroles des lettres du roy, qu'à l'occasion des affaires qui estoient prez d'eulx : les hommes d'entendement accusent encores aujourdhuy l'usage des roys de Perse de tailler les morceaux si courts à leurs agents et lieutenants, qu'aux moindres choses ils eussent à recourir à leur ordonnance; ce delay, en une si longue estendue de domination, ayant souvent apporté des notables dommages à leurs affaires. Et Crassus, escrivant à un homme du mestier, et luy donnant advis de l'usage auquel il destinoit ce mast, sembloit il pas entrer en conference de sa deliberation, et le convier à interposer son decret ?

CHAPITRE XVII.

DE LA PEUR.

Sommaire. I. Effet de la peur sur le vulgaire. Les soldats même en sont atteints. Elle a souvent des résultats tout contraires : ou elle rend immobile, ou pousse à fuir avec une incroyable vitesse. Elle a quelquefois produit des actions de valeur. Terreurs paniques.

Exemples : Un soldat du connétable de Bourbon ; un enseigne du capitaine Julle ; l'empereur Théophile ; les Romains dans leur premier combat avec Annibal ; les compagnons de Pompée.

Obstupui, steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit ¹.

Je ne suis pas bon naturaliste (qu'ils disent), et ne sçais gueres par quels ressorts la peur agit en nous ; mais tant y a que c'est une estrange passion : et disent les medecins qu'il n'en est aulcune qui emporte plustost

¹ Je frémis, ma voix meurt, et mes cheveux se dressent.

Énéid. l. 2, v. 774.

nostre iugement hors de sa deue assiette. De vray, i'ay veu beaucoup de gents devenus insensez, de peur; et, au plus rassis, il est certain, pendant que sôn accez dure, qu'elle engendre de terribles esblouïssements. Le laisse à part le vulgaire, à qui elle represente tantost les bisayeuls sortis du tumbaue enveloppez en leur suaire, tantost des loups-garous, des lutins et des chimeres; mais parmy les soldats mesmes où elle debvroit trouver moins de place, combien de fois a elle changé un troupeau de brebis en esquadron de corselets¹? des roseaux et des cannes, en gentsdarmes et lanciers? nos amis, en nos ennemis? et la croix blanche, à la croix rouge? Lors que monsieur de Bourbon print Rome², un port' enseigne, qui estoit à la garde du bourg saint Pierre, feut saisi de tel effroy à la premiere alarme, que par le trou d'une ruyne il se iecta, l'enseigne au poing, hors la ville, droict aux ennemis,

¹ Les *corselets* étoient de petites cuirasses que portoient les piquiers dans les régiments des gardes.—E. J.

² En 1527.

pensant tirer vers le dedans de la ville; et à peine enfin, voyant la troupe de monsieur de Bourbon se renger pour le soustenir, estimant que ce feust une sortie que ceulx de la ville feissent, il se recogneut, et, tournant teste, rentra par ce mesme trou, par lequel il estoit sorty plus de trois cents pas avant en la campagne. Il n'en adveint pas du tout si heureusement à l'enseigne du capitaine Iulle, lors que saint Paul feut prins sur nous, par le comte de Bures et monsieur du Reu; car, estant si fort esperdu de frayeur, que de se iecter à tout son enseigne hors de la ville par une canoniere, il feut mis en pieces par les assaillants : et, au mesme siege, feut memorable la peur qui serra, saisit et glacea si fort le cœur d'un gentilhomme, qu'il en tumba roide mort par terre, à la bresche, sans aucune bleceure. Pareille peur saisit par fois toute une multitude : en l'une des rencontres de Germanicus contre les Allemans, deux grosses troupes prirent, d'effroy, deux routes opposites; l'une fuyoit d'où l'autre partoit. Tantost elle nous donne des ailes aux talons, comme aux deux.

premiers : tantost elle nous cloue les pieds et les entrave , comme on lit de l'empereur Theophile, lequel, en une bataille qu'il perdit contre les Agarenes, deveint si estonné et si transi qu'il ne pouvoit prendre party de s'enfuyr, *adeò pavor etiam auxilia formidat*¹; iusques à ce que Manuel, l'un des principaux chefs de son armee, l'ayant tirassé et secoué, comme pour l'esveiller d'un profond somme, luy dict : « Si vous ne me suyvez, ie vous tueray : car il vault mieulx que vous perdiez la vie, que si, estant prisonnier, vous veniez à perdre l'empire. » Lors exprime elle sa derniere force, quand, pour son service, elle nous reiecte à la vailance qu'elle a soustrait à nostre debvoir et à nostre honneur : en la premiere iuste bataille que les Romains perdirent contre Hannibal, sòubs le consul Sempronius, une troupe de bien dix mille hommes de pied qui prins l'espouvante, ne voyant ailleurs par où faire passage à sa lascheté, s'alla iec-

¹ Tant 'a peur s'effraie, même de ce qui pourroit lui donner du secours. QUINTUS CURTIUS, l. 3, c. 11, n° 12.

ter au travers le gros des ennemis, laquelle percea d'un merveilleux effort, avec grand meurtre de Carthaginois; achetant une honteuse fuyte au mesme prix qu'elle eust eu d'une glorieuse victoire.

C'est de quoi i'ai le plus de peur que la peur : aussi surmonte elle en aigreur tous aultres accidents. Quelle affection peult estre plus aspre et plus iuste, que celle des amis de Pompeius qui estoient en son navire spectateurs de cet horrible massacre? Si est ce que la peur des voiles ægyptiennes, qui commençoient à les approcher, l'estouffa de maniere qu'on a remarqué qu'ils ne s'amuserent qu'à haster les mariniers de diligenter et de se sauver à coups d'aviron; iusques à ce que, arrivez à Tyr, libres de crainte, ils eurent loy de tourner leur pensee à la perte qu'ils venoient de faire, et lascher la bride aux lamentations et aux larmes que cette aultre plus forte passion avoit suspendues :

Tum pavor sapientiam omnem mihi ex animo expecterat¹.

¹ L'effroi me prive alors de toute ma sagesse.

Cic. *Tusc. quæst.* l. 4, c. 8.

Ceux qui auront esté bien frottez en quelque estour ¹ de guerre, tous blecez encores et ensanglantez, on les rameine bien landemein ² à la charge : mais ceulx qui ont conceu quelque bonne peur des ennemis, vous ne les leur feriez pas seulement regarder en face. Ceulx qui sont en pressante crainte de perdre leur bien, d'estre exilez, d'estre subiuguez, vivent en continuelle angoisse, en perdant le boire, le manger et le repos : là où les pauvres, les bannis, les serfs, vivent souvent aussi ioyusement que les aultres. Et tant de gents qui, de l'imp-

¹ Un *estour*, dit Nicot, *c'est un conflict et combat.*—C.

² C'est ainsi que Montaigne a écrit ce mot à la marge de l'exemplaire corrigé de sa main ; il l'orthographe même *landemein* ou *lendemain* : et j'ai remarqué que ce mot est souvent écrit de ces deux manières dans plusieurs passages manuscrits dont il a chargé les marges de son exemplaire. Quelquefois aussi il écrit *le lendemain*, comme on parle aujourd'hui.

J'ai conservé ces différentes orthographes du même mot, puisqu'il les emploie indistinctement, et qu'elles sont d'ailleurs très-remarquables pour ceux qui suivent et observent curieusement les divers changements que le temps, l'usage et le progrès des lumières ont produits dans notre langue, dans sa syntaxe, son orthographe et sa prononciation. — N.

tience des poinctures de la peur, se sont pendus, noyez et precipitez, nous ont bien appris qu'elle est encores plus importune et plus insupportable que la mort.

Les Grecs en recognoissent une aultre espece, qui est oultre l'erreur de nostre discours ¹, venant, disent ils, sans cause apparente et d'une impulsion celeste : des peuples entiers s'en veoyent souvent frappez, et des armées entières. Telle feut celle qui apporta à Carthage une merveilleuse desolation : on n'y oyoit que cris et voix effrayées ; on voyoit les habitants sortir de leurs maisons comme à l'alarme, et se charger, blecer et entretuer les uns les aultres, comme si ce feussent ennemis qui veinsent à occuper leur ville : tout y estoit en desordre et en fureur, iusques à ce que, par oraisons et sacrifices, ils eussent appaisé l'ire des dieux ². Ils nomment cela *terreurs paniques* ³.

¹ C'est-à-dire, qui n'est pas causée par une erreur de notre jugement. — C.

² DIODORE DE SICILE, l. 15, c. 7. — C.

³ PLUTARQUE, *Traité d'Isis et Osiris*. — C.

CHAPITRE XVIII.

QU'IL NE FAULT JUGER DE NOSTRE HEUR
QU'APREZ LA MORT¹.

Sommaire. D'après les continuelles vicissitudes de la fortune, on ne peut juger de la vie qu'au jour même du trépas. Alors le masque tombe. Une belle mort absout une vie coupable, finit dignement une vie innocente et pure.

Exemples : Crésus; Agésilas; Pompée; Ludovic Sforce; Marie Stuart; Scipion; Epaminondas; Étienne de la Boétie.

Scilicet ultimata semper
Exspectanda dies homini est; dicitur beatus
Ante obitum nemo supremaque funera debet².

Les enfans sçavent le conte du roy Crœsus
à ce propos : lequel ayant esté prins par

¹ Montaigne a déjà dit quelque chose à ce sujet, dans le chapitre III de ce premier livre.

² ... Nul homme certain d'un bonheur sans retour
Ne peut se croire heureux avant son dernier jour.

OVID. *Mét.* l. 3, v. 5.

Cyrus et condamné à la mort; sur le poinct de l'exécution il s'escria : « O Solon! Solon! » Cela rapporté à Cyrus, et s'estant enquis que c'estoit à dire : il luy fait entendre qu'il verifioit lors à ses despens l'advertissement qu'aultrefois luy avoit donné Solon : « Que les hommes, quelque beau visage que fortune leur face, ne se peuvent appeller heureux iusques à ce qu'on leur ayt veu passer le dernier iour de leur vie, » pour l'incertitude et varieté des choses humaines, qui, d'un bien legier mouvement, se changent d'un estat en aultre tout divers. Et pourtant Agesilaus, à quelqu'un qui disoit heureux le roy de Perse, de ce qu'il estoit venu fort ieune à un si puissant estat : « Ouy; mais, dict-il, Priam en tel aage ne feut pas malheureux. » Tantost, des roys de Macedoine, successeurs de ce grand Alexandre, il s'en faict des menuisiers et greffiers à Rome; des tyrans de Sicile, des pedants à Corinthe; d'un conquerant de la moitié du monde et empereur de tant d'armees, il s'en faict un miserable suppliant des belitres officiers d'un roy d'Ægypte : tant cousta à ce

grand Pompeius la prolongation de cinq ou six mois de vie! Et du temps de nos peres, ce Ludovic Sforce, dixiesme duc de Milan, soubz qui avoit si longtemps branslé toute l'Italie, on l'a veu mourir prisonnier à Loches ¹, mais aprez y avoir vescu dix ans, qui est le pis de son marché. La plus belle royne ², veufve du plus grand roy de la chrestienté, vient elle pas de mourir par main d'un bourreau? Indigne et barbare cruauté! et mille tels exemples; car il semble que, comme les orages et tempestes se picquent contre l'orgueil et haultaineté de nos bastiments, il y ayt aussi là hault des esprits envieux des grandeurs de ça bas;

Usque adeò res humanas vis abdita quædam

¹ En Touraine, sous le règne de Louis XI, qui l'y avoit fait enfermer en 1500. — C. — Dans une cage de fer, que j'ai vue en 1788. — E. J.

² Marie Stuart, reine d'Écosse, et mère de Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, décapitée au château de Fotheringay, par l'ordre de la reine Élisabeth, le 18 février 1587. Elle avoit été mariée trois fois : la première à François II. — N.

Obterit; et pulchros fasces sævasque secures
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur¹.

Et semble que la fortune quelquesfois guette à point nommé le dernier jour de nostre vie, pour montrer sa puissance de renverser en un moment ce qu'elle avoit basti en longues années; et nous faict crier, aprez Laberius :

Nimirum hac die
Una plus vixi mihi quàm vivendum fuit² !

Ainsi se peult prendre avecques raison ce bon advis de Solon³ : mais d'autant que c'est un philosophe, à l'endroit desquels⁴ les faveurs et disgrâces de la fortune ne tiennent reng ny d'heur ny de malheur, et sont

¹ Tant il est vrai qu'une force secrète se joue des entreprises des hommes, se plaît à briser les haches consulaires, et foule aux pieds l'orgueil des faisceaux.
LUCRET. l. 5, v. 1232.

² Ah! j'ai vécu trop d'un jour! MACROB. *Sat.* l. 2, c. 7.

³ Voyez le commencement du chapitre.

⁴ C'est comme s'il y avoit : *et qu'à l'endroit des philosophes, etc.*

les grandeurs et puissances accidents de qualité à peu prez indifferente, ie treuve vray-semblable qu'il ayt regardé plus avant, et voulu dire que ce mesme bonheur de nostre vie, qui depend de la tranquillité et contentement d'un esprit bien nay, et de la resolution et assurance d'une ame reglee, ne se doibve iamais attribuer à l'homme, qu'on ne luy ayt veu iouer le dernier acte de sa comedie, et sans doubtte le plus difficile. En tout le reste il y peult avoir du masque : ou ces beaux discours de la philosophie ne sont en nous que par contenance, ou les accidents ne nous essayant pas iusques au vif, nous donnent loisir de maintenir tousiours nostre visage rassis; mais à ce dernier roole de la mort et de nous, il n'y a plus que feindre, il fault parler françois, il fault montrer ce qu'il y a de bon et de net dans le fond du pot.

*Nam veræ voces tum demum pectore ab imo
Eiiciuntur; et eripitur persona, manet res* ¹.

¹ Alors la nécessité nous arrache des paroles sincères; alors le masque tombe, et l'homme reste à découvert. LUCRET. l. 3, v. 57.

Voilà pourquoy se doibvent à ce dernier traict toucher et esprouver toutes les aultres actions de nostre vie : c'est le maistre du iour ; c'est le iour iuge de tous les aultres ; c'est le iour, dict un ancien , qui doibt iuger de toutes mes annees passees. Je remets à la mort l'essay du fruict de mes'estudes : nous verrons là si mes discours me partent de la bouche ou du cœur. J'ay veu plusieurs donner par leur mort reputation en bien ou en mal à toute leur vie. Scipion , beau pere de Pompeius , rabilla en bien mourant la mauvaise opinion qu'on avoit eu de luy iusques alors.

Epaminondas , interrogé lequel des trois il estimoit le plus , ou Chabrias , ou Iphicrates , ou soy mesme : « Il nous fault veoir mourir, dict il , avant que d'en pouvoir resouldre. » De vray, on desroberoit beaucoup à celuy là , qui le poiserait sans l'honneur et grandeur de sa fin. Dieu l'a voulu comme il luy a pleu ; mais en mon temps trois les plus execrables personnes que ie cogneusse en toute abomination de vie , et les plus infames , ont eu des morts reglees , et , en toute

circonstance, composees iusques à la perfection. Il est des morts braves et fortunées : i'en ay veu quelqu'une trancher le fil d'un progrès de merveilleux advancement, et dans la fleur de son croist, d'une fin si pompeuse, qu'à mon advis les ambitieux et courageux desseings du mourant n'avoient rien de si hault que feut leur interruption : il arriva, sans y aller, où il pretendoit, plus grandement et glorieusement que ne portoit son desir et son esperance ; et devança par sa cheute le pouvoir et le nom où il aspiroit par sa course ¹. Au iugement de la vie d'aultruy ie regarde tousiours comment s'en est porté le bout ; et des principaux estudes de la mienne, c'est qu'il se porte bien, c'est à dire quietement et sourdement.

¹ Montaigne veut parler ici de son ami Étienne de la Boétie, à la mort duquel il assista. Voyez, dans cette nouvelle édition, le discours qu'il fit imprimer à Paris en 1571, où il rapporte les particularités les plus remarquables de la maladie et de la mort de cet ami. — N.

CHAPITRE XIX.

QUE PHILOSOPHER C'EST APPRENDRE A MOURIR.

Sommaire. I. Ce que c'est que philosopher. Le plaisir est le seul but des hommes; mais on ne se le procure que par la vertu. — II. L'un des principaux bienfaits de la vertu, est de nous inspirer le mépris de la mort. Par combien de motifs la mort n'est point à redouter.

Exemples : Henri II; Philippe, fils de Louis-le-Gros; Anacréon; Émilius Lépidus; Aufidius; Cornélius Gallus; Ludovic, etc.

CICERO dict ¹ que philosopher ce n'est aultre chose que s'apprester à la mort. C'est d'autant que l'estude et la contemplation retirent aulcunement nostre ame hors de nous, et l'embesognent à part du corps, qui est quelque apprentissage et ressemblance de la

¹ *Tota philosophorum vita commentatio mortis est.*
Tusc. quæst. l. 1, c. 30-31.

mort : ou bien, c'est que toute la sagesse et discours du monde se resoult enfin à ce poinct, de nous apprendre à ne craindre point à mourir. De vray, ou la raison se moque, ou elle ne doit viser qu'à nostre contentement, et tout son travail tendre en somme à nous faire bien vivre, et à nostre aise, comme dict la sainte escriture ¹. Toutes les opinions du monde en sont là, que le plaisir est nostre but; quoyqu'elles en prennent divers moyens : aultrement on les chasseroit d'arrivee; car qui escouteroit celuy qui, pour sa fin, establirait nostre peine et mesaise? Les dissensions des sectes philosophiques en ce cas sont verbales; *transcurramus solertissimas nugas* ²; il y a plus d'opiniastreté et de picoterie qu'il n'appartient à une si sainte profession : mais quelque personnage que l'homme entreprenne, il ioue tousiours le sien parmy.

¹ *Et cognovi quod non esset melius nisi lætari, et facere bene in vitâ suâ. Eccles. c. 3, v. 12.*

² Ne nous arrêtons pas à ces subtilités frivoles.
SENEC. epist. 117.

Quoy qu'ils disent, en la vertu mesme, le dernier but de nostre visee, c'est la volupté. Il me plaist de battre leurs aureilles de ce mot qui leur est si fort à contrecœur : et s'il signifie quelque supreme plaisir et quelque excessif contentement, il est mieulx deu à l'assistance de la vertu qu'à nulle aultre assistance. Cette volupté, pour estre plus gailarde, nerveuse, robuste, virile, n'en est que plus serieusement voluptueuse : et luy debvions donner le nom du plaisir, plus favorable, plus doux et naturel, non celuy de la vigueur, duquel nous l'avons denommee. Cette aultre volupté plus basse, si elle meritoit ce beau nom, ce devoit estre en concurrence, non par privilege : ie la treuve moins pure d'incommoditez et de traverses, que n'est la vertu ; outre que son goust est plus momentanee, fluide et caducque, elle a ses veilles, ses ieusnes et ses travaulx, et la sueur et le sang, et en oultre particuliere-ment ses passions trenchantes de tant de sortes, et à son costé une satieté si lourde, qu'elle equipolle à penitence. Nous avons grand tort d'estimer que ces incommoditez

luy servent d'aiguillon, et de condiment ¹ à sa douceur (comme en nature le contraire se vivifie par son contraire); et de dire, quand nous venons à la vertu, que pareilles suites et difficultez l'accablent, la rendent austere et inaccessible; là où, beaucoup plus proprement qu'à la volupté, elles anoblissent, aiguissent et rehausent le plaisir divin et parfait qu'elle nous moyenne ². Celuy là est certes bien indigne de son accointance, qui contrepoisé son coust à son fruict, et n'en cognoist ny les graces ny l'usage. Ceulx qui nous vont instruisant que sa queste ³ est scabreuse et laborieuse, sa iouissance agreable; que nous disent ils par là, sinon qu'elle est tousiours desagreable? car quel moyen humain arriva iamais à sa iouissance? les plus parfaicts se sont bien contentez d'y aspirer et de l'approcher, sans la posseder. Mais ils se trompent; veu que de tous les plaisirs

¹ D'assaisonnement : du mot latin *condimentum*, qui signifie sauce, ragoût, Montaigne a fait celui de *condiment*. — C.

² Qu'elle nous procure par son moyen. — E. J.

³ Sa recherche. — E. J.

que nous cognoissons, la poursuite mesme en est plaisante : l'entreprinse se sent de la qualité de la chose qu'elle regarde, car c'est une bonne portion de l'effect, et consubstantielle.

L'heur et la beatitude qui reluit en la vertu remplit toutes ses appartenances et advenues, iusques à la premiere entree, et extreme barriere. Or, l'un des principaux bienfaicts de la vertu, c'est le mespris de la mort : moyen qui fournit nostre vie d'une molle tranquillité, et nous en donne le goust pur et amiable; sans qui toute aultre volupté est esteincte. Voylà pourquoy toutes les regles¹ se rencontrent et conviennent à cet article. Et combien qu'elles nous conduisent aussi toutes d'un commun accord à mespriser la douleur, la pauvreté et aultres accidents à quoy la vie humaine est subiecte, ce n'est pas d'un pareil soing, tant parce que ces accidents ne sont pas de telle nécessité, la pluspart des hommes passants leur vie sans gouster de la

¹ Il y a dans l'édition in-4° de 1588, *toutes les sectes de philosophes.* — C.

pauvreté, et tels encores sans sentimens de douleur et de maladie, comme Xenophilus le musicien qui vescu cent et six ans d'une entiere santé : qu'aussi d'autant qu'au pis aller la mort peult mettre fin, quand il nous plaira, et couper broche à tous aultres inconveniens. Mais quant à la mort, elle est inevitable :

Omnes eodem cogimur ; omnium
 Versatur urnâ , seriùs , ociùs ,
 Sors exitura , et nos in æternum
 Exilium impositura cymbæ ' :

et par consequent, si elle nous fait peur, c'est un subiect continuel de torment, et qui ne se peult aucunement soulager. Il n'est lieu d'où elle ne nous vienne : nous pouvons tourner sans cesse la teste çà et là, comme en pais suspect ; *quæ , quasi saxum Tantalo,*

' Poussés par la nécessité, nous allons tous au même terme. Le sort de chacun de nous s'agite dans l'urne fatale, pour en sortir tôt ou tard et nous faire passer dans la barque, et de là dans un exil qui ne finira point. HOR. od. 3, l. 2, v. 25.

semper impendit ¹. Nos parlements renvoient souvent executer les criminels, au lieu où le crime est commis : durant le chemin, promenez les par des belles maisons, faictes leur tant de bonne chere qu'il vous plaira,

Non sicalæ dapes
Dulcem elaborabunt saporem;
Non avium citharæque cantus
Somnum reducent ² ;

pensez vous qu'ils s'en puissent resiouir? et que la finale intention de leur voyage leur estant ordinairement devant les yeulx, ne leur ayt alteré et affadi le goust à toutes ces commoditez?

Audit iter, numeratque dies, spatiaque viarum
Metitur vitam, torquetur peste futurâ ³.

¹ Elle nous menace sans cesse ; c'est le rocher suspendu sur la tête de Tantale. Cic. *de Finibus*, l. 1, c. 18.

² Les mets les plus délicieux ne pourront réveiller leur goût ; les chants des oiseaux, les accords de la lyre, ne pourront ramener le doux sommeil qui fuit de leur paupière. Hor. od. 1, l. 3, v. 18.

³ Il s'inquiète du chemin, il compte les jours, et

Le but de nostre carrière c'est la mort; c'est l'objet nécessaire de nostre vîsee : si elle nous effroye, comme est il possible d'aller un pas avant sans fiebvre? Le remede du vulgaire, c'est de n'y penser pas : mais de quelle brutale stupidité luy peult venir un si grossier aveuglement? Il luy fault faire brider l'asne par la queue :

Qui capite ipse suo instituit vestigia retro¹.

Ce n'est pas de merveille s'il est si souvent prins au piege. On faict peur à nos gents seulement de nommer la mort; et la plupart s'en seignent, comme du nom du diable. Et parce qu'il s'en faict mention aux testaments, ne vous attendez pas qu'ils y mettent la main, que le medecin ne leur ayt donné l'extreme sentence : et Dieu sçait lors,

mesure sa vie sur la longueur de la route, tourmenté sans cesse par l'idée du supplice qui l'attend. CLAUDIAN. *in Ruf.* l. 2, v. 137.

¹ Puisque dans sa sottise il veut avancer à reculons. LUCRET. l. 4, v. 474.

entre la douleur et la frayeur, de quel bon jugement ils vous le bastissent.

Parceque cette syllabe fraploit trop rudement leurs aureilles, et que cette voix leur sembloit malencontreuse, les Romains avoient apprins de l'amollir ou de l'estendre en periphrases : au lieu de dire, il est mort : « Il a cessé de vivre, disent ils, il a vescu : » pourveu que ce soit vie, soit elle passee, ils se consolent. Nous en avons emprunté nostre, *feu maistre Jehan*. A l'aventure est ce que, comme on dict, le terme vault l'argent. Je nasquis entre unze heures et midi, le dernier iour de Febvrier, mille cinq cents trente trois, comme nous comptons à cette heure ¹, commenceant l'an en Ianvier. Il n'y a iustement que quinze iours que i'ay franchy trente

¹ L'orthographe de ce mot varie dans Montaigne, qui l'écrit souvent *asteure*, ou *asture*, selon la prononciation gasconne.—N.—Par une ordonnance de Charles IX, rendue en 1563, le commencement de l'année fut fixé au 1^{er} janvier ; auparavant elle commençoit à Pâques ; en conséquence, le 1^{er} janvier 1563 devint le premier jour de l'an 1564.—A. D.

neuf ans : il m'en fault, pour le moins, encores autant. Cependant s'empescher ¹ du pensement de chose si esloingnee, ce seroit folie. Mais quoy ? les ieunes et les vieux laissent la vie de mesme condition : nul n'en sort autrement que comme si tout presentement il y entroit ; ioinct qu'il n'est homme si decrepite, tant qu'il veoid Mathusalem devant, qui ne pense avoir encores vingt ans dans le corps. Davantage, pauvre fol que tu es, qui t'a estably les termes de ta vie ? Tu te fondes sur les contes des medecins : regarde plustost l'effect et l'experience. Par le commun train des choses, tu vis pieça ² par faveur extraordinaire : tu as passé les termes accoutumez de vivre. Et qu'il soit ainsi, compte de tes cognoissants combien il en est mort avant ton aage plus qu'il n'en y a qui l'ayent atteint : et de ceulx mesmes qui ont anobli leur vie par renommee, fais en registre ; et i'entrerai en gageure d'en trouver plus qui sont morts avant, qu'aprez trente cinq ans.

¹ *S'occuper, se tourmenter.*

² *Depuis long temps. — C.*

Il est plein de raison et de piété de prendre exemple de l'humanité mesme de Iesus Christ : or il finit sa vie à trente et trois ans. Le plus grand homme, simplement homme, Alexandre, mourut aussi à ce terme. Combien a la mort de façons de surprinse!

Quid quisque vitet, nunquam homini satis
Cautum est, in horas¹ :

ie laisse à part les fiebvres et les pleuresies : qui eust iamais pensé qu'un duc de Bretaigne deust estre estouffé de la presse, comme feut celuy là² à l'entree du pape Clement³, mon voisin, à Lyon ? N'as tu pas veu tuer un de nos roys⁴ en se iouant ? et un de ses ances-

¹ L'homme ne peut jamais assez prévoir quel danger le menace à chaque instant. HOR. od. 13, l. 2, v. 13.

² En 1305, sous le règne de Philippe-le-Bel. — C.

³ Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, fut élu pape le 5 juin 1305, et prit le nom de Clément V.

⁴ Henri II, blessé à mort, le 10 juillet 1559, dans un tournoi, par le comte de Montgommery, l'un de ses capitaines des gardes. — C.

tres ¹ mourut il pas chocqué par un pourceau! Eschylus, menacé de la cheute d'une maison, a beau se tenir à l'airte ², le voylà assommé d'un toict de tortue, qui eschappa des pattes d'un aigle en l'air : l'aultre ³ mourut d'un grain de raisin; un empereur, de l'esgratigneure d'un peigne, en se testonnant; Aemilius Lepidus, pour avoir heurté du pied contre le seuil de son huis; et Aufidius, pour avoir chocqué, en entrant, contre la porte de la chambre du conseil; et entre les cuisses des femmes, Cornelius Gallus preteur, Tigillinus capitaine du guet à Rome, Ludovic fils de Guy de Gonzague, marquis de Mantoue; et d'un encores pire exemple, Speusippus philosophe platonicien, et l'un de nos papes. Le pauvre Bebius, iuge, ce pendant qu'il donne delay de huictaine à une

¹ Philippe, fils aîné de Louis-le-Gros, et qui avoit été couronné du vivant de son père. — C.

² On écrit aujourd'hui *alerte*; mais les Italiens disent encore *fare all' erta*, être alerte, être au guet, prendre garde à soi. — E. J.

³ Anacréon. Voyez VALÈRE MAXIME, l. 9, c. 12, pag. 8.

partie, le voylà saisi, le sien de vivre estant expiré; et Caius Iulius, medecin, gressant les yeulx d'un patient, voilà la mort qui clost les siens : et s'il m'y fault mesler, un mien frere, le capitaine S. Martin, aagé de vingt et trois ans, qui avoit desià faict assez bonne preuve de sa valeur, iouant à la paulme, receut un coup d'esteuf qui l'assena un peu au dessus de l'aureille droicte, sans aulcune apparence de contusion ny de bleceure; il ne s'en assit ny reposa, mais cinq ou six heures aprez il mourut d'une apoplexie que ce coup luy causa.

Ces exemples si frequents et si ordinaires nous passant devant les yeulx, comme est il possible qu'on se puisse desfaire du pensement de la mort, et qu'à chasque instant il ne nous semble qu'elle nous tienne au collet? Qu'importe il, me direz vous, comment que ce soi, pourveu qu'on ne s'en donne point de peine? Je suis de cet advis : et, en quelque maniere qu'on se puisse mettre à l'abri des coups, feust ce soubz la peau d'un veau, ie ne suis pas homme qui y reculasse, car il me suffit de passer à mon ayse; et le meil-

leur ieu que ie me puisse donner, ie le prends, si peu glorieux au reste et exemplaire que vous vouldrez.

Prætulerim..... delirus inersque videri,
Dum mea delectent mala me, vel denique fallant,
Quàm sapere, et ringi¹.

Mais c'est folie d'y penser arriver par là. Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent; de mort, nulles nouvelles : tout cela est beau; mais aussi, quand elle arrive ou à eux ou à leurs femmes, enfants et amis, les surprenant en dessous² et au descouvert, quels tourments, quels cris, quelle rage et quel desespoir les accable? vistes vous ia-

¹ Peu m'importe que je passe pour un fou et un nonchalant, pourvu que mon erreur me plaise, ou du moins qu'elle échappe à ma vue. Je ne veux pas d'une sagesse chagrine et rechignée. Hor. epist. 2, l. 2, v. 126.

² *A l'improueu*, édit. de 1588, mais Montaigne a effacé ce mot, et a écrit de sa main *en dessous*.—N.—Cette expression se trouve assez souvent dans nos vieux romans, où elle signifie *soudainement*. De soudain, on aura formé *dessous*, *de subito*.—C.

mais rien si rabbaissé, si changé, si confus? Il y fault pourveoir de meilleure heure : et cette nonchalance bestiale, quand elle pourroit loger en la teste d'un homme d'entendement, ce que ie treuve entierement impossible, nous vend trop cher ses denrees. Si c'estoit ennemy qui se peust eviter, ie conseilerois d'emprunter les armes de la couraïse : mais puisqu'il ne se peult, puisqu'il vous attrape fuyant et poltron aussi bien qu'honneste homme,

Nempe et fugacem persequitur virum,
Nec parcit imbellis iuventæ
Poplitibus timidoque tergo¹,

et que nulle trempe de cuirasse ne vous couvre,

Ille licet ferro cautus se condat et ære,
Mors tamen inclusum protrahet inde caput²,

¹ Il poursuit le brave qui fuit, il frappe sans pitié le lâche qui tourne le dos. HOR. od. 2, l. 3, v. 14.

² En vain vous vous entourez de fer et d'airain, la mort vous frappera sous votre armure. PROPERT. l. 3, eleg. 18, v. 25.

apprenons à le soustenir de pied ferme et à le combattre; et pour commencer à luy oster son plus grand advantage contre nous, prenons voye toute contraire à la commune; ostons luy l'estrangeté, practiquons le, accoustumons le, n'ayons rien si souvent en la teste que la mort, à tous instans representons la à nostre imagination et en tous visages : au broncher d'un cheval, à la cheute d'une tuile, à la moindre picqueure d'espingle, remaschons soubdain : « Eh bien ! quand ce seroit la mort mesme ! » et là dessus, roidissons nous, et nous efforceons. Parmy les festes et la ioye, ayons tousiours ce refrain de la souvenance de nostre condition; et ne nous laissons pas si fort emporter au plaisir, que par fois il ne nous repasse en la memoire, en combien de sortes cette nostre alaigresse est en butte à la mort, et de combien de prises elle la menace. Ainsi faisoient les Aegyptiens, qui, au milieu de leurs festins, et parmy leur meilleure chere, faisoient apporter l'anatomie seche d'un homme, pour servir d'avertissement aux conviez :

Omnem crede diem tibi diluxisse supremum :
Grata superveniet, quæ non sperabitur, hora¹.

Il est incertain où la mort nous attende; attendons la partout. La premeditation de la mort est premeditation de la liberté: qui a appris à mourir, il a desapprins à servir; le sçavoir mourir nous affranchit de toute subiection et contrainte: il n'y a rien de mal en la vie pour celuy qui a bien compris que la privation de la vie n'est pas mal. Le sçavoir mourir nous affranchit de toute subiection et contraincte. Paulus Aemilius respondit, à celuy que ce miserable roy de Macedoine son prisonnier lúy envoyoit, pour le prier de ne le mener pas en son triomphe: « Qu'il en face la requeste à soy mesme. » A la verité en toutes choses, si nature ne preste un peu, il est malaysé que l'art et l'industrie aillent gueres avant. Je suis de moy mesme non melancholique, mais songe-creux:

¹ Imagine-toi que chaque jour est le dernier qui luit pour toi; tu recevras avec reconnoissance le jour qui t'est donné encore, et que tu n'espérois plus.
HOR. epist. 4, l. 1, v. 13.

il n'est rien de quoy ie me soye, dez tousiours, plus entretenu que des imaginations de la mort; voire en la saison la plus licentieuse de mon aage,

Iucundum cùm ætas florida ver ageret ¹.

Parmy les dames et les ieux, tel me pensoit empesché à digerer, à part moy, quelque ialousie, ou l'incertitude de quelque esperance, cependant que ie m'entretenois de ie ne sçais qui, surprins les iours precedents d'une fiebvre chaulde et de sa fin, au partir d'une feste pareille, la teste pleine d'oysiveté, d'amour et de bon temps, comme moy, et qu'autant m'en pendoit à l'aureille;

Iam fuerit, nec post unquam revocare licebit ²;

ie ne ridois non plus le front de ce pensement là, que d'un aultre. Il est impossible que d'arrivee, nous ne sentions des pi-

¹ Lorsque j'étois à la fleur de mes ans.

CATULL. epigr. 76, v. 16.

² Bientôt le temps présent ne sera plus, et nous ne pourrons le faire revenir. LUCRET. l. 3, v. 928.

queures de telles imaginations; mais en les maniant et repassant, au long aller, on les apprivoise sans doute, autrement, de ma part, ie fusse en continuelle frayeur et frenesie; car iamais homme ne se desfia tant de sa vie; iamais homme ne fait moins d'estat de sa duree. Ny la santé, que i'ai iouï iusques à present tresvigoreuse et peu souvent interrompue, ne m'en alonge l'esperance; ny les maladies ne me l'accourcissent : à chasque minute il me semble que ie m'eschappe, et me rechante sans cesse : « Tout ce qui peult estre faict un aultre iour, le peult estre aujourdhuy. » De vray, les hazards et dangiers nous approchent peu ou rien de nostre fin : et si nous pensons combien il en reste, sans cet accident qui semble nous menacer le plus, de millions d'autres sur nos testes, nous trouverons que, gaillards et fiebvreux, en la mer et en nos maisons, en la bataille et en repos, elle nous est egualement prez : *Nemo altero fragilior est; nemo in crastinum suū certior* ¹. Ce que i'ay à faire avant mourir,

¹ Aucun homme n'est plus fragile que les autres,

pour l'achever tout loisir me semble court, feust ce œuvre d'un' heure.

Quelqu'un, feuilletant l'autre iour mes tablettes, trouva un memoire de quelque chose que ie voulois estre faicte aprez ma mort : ie luy dis, comme il estoit vray, que n'estant qu'à une lieue de ma maison, et sain et gaillard, ie m'estois hasté de l'escire là, pour ne m'asseurer point d'arriver iusques chez moy. Comme celuy qui continuellement me couve de mes pensees et les couche en moy, ie suis à toute heure préparé environ ce que ie le puis estre, et ne m'advertira de rien de nouveau la survenance de la mort. Il fault estre tousiours botté et prest à partir, en tant qu'en nous est, et sur tout se garder qu'on n'aye lors affaire qu'à soy :

Quid brevi fortes iaculamur ævo
Multa¹?

car nous y aurons assez de besongne, sans

aucun plus assuré du lendemain. SENEC. epis. 91.

¹ Pourquoi, dans une vie si courte, former de si vastes projets? HOR. od. 16, l. 2, v. 17.

aultre surcroist. L'un se plainct, plus que de la mort, de quoy elle luy rompt le train d'une belle victoire; l'aultre, qu'il luy fault desloger avant qu'avoir marié sa fille ou contre-roillé l'institution de ses enfants: l'un plainct la compagnie de sa femme, l'aultre de son fils, comme commoditez principales de son estre. Je suis pour cette heure en tel estat, Dieu mercy, que ie puis desloger quand il luy plaira, sans regret de chose quelconque. Je me desnoue partout; mes adieux sont tantost prins de chascun, sauf de moy. Iamais homme ne se prepara à quitter le monde plus pûrement et pleinement, et ne s'en desprint plus universellement, que ie m'attends de faire. Les plus mortes morts¹ sont les plus saines.

Miser! ô miser! (aiunt) omnia ademit
Una dies infesta mihi tot præmia vitæ²:

¹ Je crois que Montaigne veut dire : *Que les morts de ceux qui sont déjà morts au monde, et bien préparés depuis long-temps à ce dernier moment, sont les plus douces.* — E. J.

² O malheureux, malheureux que je suis! disent-ils; un seul jour, un instant fatal me ravit tous les

et le bastisseur,

Manent (*dict-il*) opera interrupta, minæque
Murorum ingentes ¹.

Il ne fault rien designer de si longue haleine, ou au moins avecques telle intention de se passionner pour en veoir la fin : nous sommes nayz pour agir :

Cùm moriar, medium solvar et inter opus ² :

ie veux qu'on agisse et qu'on alonge les offices de la vie, tant qu'on peult; et que la mort me treuve plantant mes choux, mais nonchalant d'elle, et encores plus de mon iardin imparfaict. I'en veis mourir un qui, estant à l'extremité, se plaignoit incessamment de quoy sa destinee coupoit le fil de l'histoire qu'il avoit en main, sur le quinzième ou seiziesme de nos roys.

biens, tous les charmes de la vie! LUCRET. l. 3, v. 911.

¹ Je laisserai donc imparfaits ces bâtimens superbes. *Énéid.* l. 4, v. 88.

² Je veux que la mort me surprenne au milieu du travail. OVID. *Amor.* l. 2, eleg. 10, v. 36.

Illud in his rebus non addunt, nec tibi earum
Iam desiderium rerum super insidet una ¹.

Il faut se descharger de ces humeurs vulgaires et nuisibles. Tout ainsi qu'on a planté nos cimetières ioignant les églises et aux lieux les plus fréquentés de la ville, pour accoutumer, disoit Lycurgus ², le bas populaire, les femmes et les enfants, à ne s'effaroucher point de veoir un homme mort, et à fin que ce continuel spectacle d'ossements, de tombeaux et de convois, nous advertisse de nostre condition;

Quin etiam exhilarare viris convivia cæde
Mos olim, et miscere epulis spectacula dira,
Certantum ferro, sæpe et super ipsa cadentum
Pocula, respersis non parco sanguine mensis ³;

¹ Ils n'ajoutent pas que la mort nous ôte le regret de ce que nous quittons. LUCRET. l. 3, v. 913.

² PLUTARQUE, dans la *Vie de Licurgue*, c. 20, trad. d'Amyot. — C.

³ C'étoit jadis la coutume d'égayer les festins par des meurtres, et de mettre sous les yeux des convives d'affreux combats de gladiateurs; souvent ils tom-

et comme les Aegyptiens, aprez leurs festins, faisoient presenter aux assistants une grande image de la mort par un qui leur crioit : « Boy, et t'esiouy; car, mort, tu seras tel : » aussi ay ie prins en coustume d'avoir, non seulement en l'imagination, mais continuellement, la mort en la bouche. Et n'est rien dequoy ie m'informe si volontiers que de la mort des hommes, « quelle parole, quel visage, quelle contenance ils y ont eu; » ny endroit des histoires que ie remarque si attentivement : il y paroist à la farcissure de mes exemples, et que i'ai en particuliere affection cette matiere. Si i'estoy faiseur de livres, ie ferois un registre commenté des morts diverses. Qui apprendroit les hommes à mourir, leur apprendroit à vivre. Dicearchus en fait un de pareil titre, mais d'aultre et moins utile fin¹.

On me dira que l'effect surmonte de si loing la pensee, qu'il n'y a si belle escrime

boient parmi les coupes du banquet, et inondoient les tables de sang. SILIUS ITAL. l. II. v. 51.

¹ CICER. *de offic.*, l. 2, c. 5.

qui ne se perde quand on en vient là. Laissez les dire : le premediter donne sans doute grand avantage ; et puis, n'est ce rien d'aller au moins iusques là sans alteration et sans fiebvre ? Il y a plus ; nature mesme nous preste la main et nous donne courage : si c'est une mort courte et violente, nous n'avons pas loisir de la craindre ; si elle est aultre, ie m'apperceoy qu'à mesure que ie m'engage dans la maladie, i'entre naturellement en quelque desdaing de la vie. Ie treuve que i'ay bien plus à faire à digerer cette resolution de mourir, quand ie suis en santé, que quand ie suis en fiebvre : d'autant que ie ne tiens plus si fort aux commoditez de la vie, à raison que ie commence à en perdre l'usage et le plaisir, i'en veoy la mort d'une veue beaucoup moins effroyee ; cela me faict esperer que plus ie m'esloigneray de celle là et approcheray de cette cy, plus ayseement i'entreray en composition de leur eschange. Tout ainsi que i'ay essayé, en plusieurs aultres occurrences, ce que dict Cesar ¹,

¹ De Bello Gall. VII, 84. — C.

que les choses nous paroissent souvent plus grandes de loing que de prez ; i'ay trouvé que sain j'avois eu les maladies beaucoup plus en horreur que lors que ie les ay senties. L'alaignesse où ie suis, le plaisir et la force, me font paroistre l'aultre estat si disproportionné à celuy là, que par imagination ie grossis ces incommoditez de la moitié, et les conceivey plus poissantes que ie ne les treuve quand ie les ay sur les espales. J'espere qu'il m'en adviendra ainsi de la mort.

Voyons, à ces mutations et declinaisons ordinaires que nous souffrons, comme nature nous desrobe la veue de nostre perte et empirement. Que reste il à un vieillard de la vigueur de sa ieunesse et de sa vie passee?

Heu! *senibus vitæ portio quanta manet!*

Cesar, à un soldat de sa garde, recreu et cassé, qui veint en la rue luy demander congé de se faire mourir, regardant son maintien decrepite, respondit plaisamment :

¹ Ah qu'il reste aux vieillards peu de part en la vie!

MAXIMIAN, eleg. 1, v. 16, *ex Cornel. gallo.*

« Tu penses doncques estre en vie? » Qui y tumberoit tout à un coup, ie ne croy pas que nous feussions capables de porter un tel changement : mais conduicts par sa main, d'une douce pente et comme insensible, peu à peu, de degré en degré, elle nous roule dans ce miserable estat, et nous y apprivoise, si que nous ne sentons aucune secousse quand la ieunesse meurt en nous, qui est, en essence et en verité, une mort plus dure que n'est la mort entiere d'une vie languissante, et que n'est la mort de la vieillesse; d'autant que le sault n'est pas si lourd du mal estre au non estre, comme il est d'un estre doux et fleurissant à un estre penible et douloureux. Le corps courbe et plié a moins de force à soustenir un fais : aussi a nostre ame; il la fault dresser et eslever contre l'effort de cet adversaire. Car, comme il est impossible qu'elle se mette en repos pendant qu'elle le craint; si elle s'en assure aussi, elle se peut vanter (qui est chose comme surpassant l'humaine condition) qu'il est impossible que l'inquietude, le torment, la peur, non le moindre desplaisir, loge en elle :

Non vultus instantis tyranni
 Mente quatit solidâ, neque Auster,
 Dux inquieti turbidus Adriæ,
 Nec fulminantis magna Iovis manus¹ ;

elle est rendue maîtresse de ses passions et concupiscences, maîtresse de l'indigence, de la honte, de la pauvreté et de toutes autres iniures de fortune. Gagnons cet avantage, qui pourra. C'est icy la vraie et souveraine liberté, qui nous donne de quoy faire la figue à la force et à l'iniustice, et nous moquer des prisons et des fers :

In manicis et
 Compedibus, sævo te sub custode tenebo.
 Ipse Deus, simul atque volam, me solvet. Opinor,
 Hoc sentit : moriar. Mors ultima linea rerum est².

¹ Ni le regard terrible d'un tyran cruel, ni l'autan furieux qui bouleverse les mers, rien ne peut ébranler sa constance, non pas même la main terrible, la main foudroyante du grand Jupiter. HOR. od. 3, l. 3, v. 3.

² Je te chargerai de chaînes aux pieds et aux mains, je te livrerai à un geôlier cruel. — Un Dieu me délivrera dès que je le voudrai. — Ce dieu, je

Nostre religion n'a point eu de plus assuré fondement humain, que le mespris de la vie. Non seulement le discours de la raison nous y appelle; car pourquoy craindrions nous de perdre une chose, laquelle perdue ne peult estre regrettee? mais aussi puisque nous sommes menacez de tant de façons de mort, n'y a il pas plus de mal à les craindre toutes qu'à en soustenir une? Que chault il quand ce soit, puisqu'elle est inevitable? A celui qui disoit à Socrates : Les trente tyrans t'ont condamné à la mort : « Et nature, eulx, » respondit il ¹. Quelle sottise de nous peiner, sur le poinct du passage à l'exemption de toute peine! Comme nostre naissance nous apporta la naissance de tou-

pense, est la mort : la mort est le terme de toutes choses. HOR. epis. 16, l. 1, v. 76.

¹ Socrate ne fut pas condamné à la mort par les trente tyrans, mais par les Athéniens. Πρὸς τὸν εἰπόντα, Θάνατόν σου κατέγνωσαν, Ἀθηναῖοι· Κακείνων, φησὶν, ἡ φύσις. Quelqu'un ayant dit à Socrate : Les Athéniens t'ont condamné à la mort; et la nature eux, répondit Socrate. DIOGÈNE LAERCE, l. 2, segm. 35.—CIC. *Tuscul. quæst.* l. 1, c. 40.—C.

tes choses; aussi nous apportera la mort de toutes choses, nostre mort. Parquoy c'est pareille folie de pleurer de ce que d'icy à cent ans nous ne vivrons pas, que de pleurer de ce que nous ne vivions pas il y a cent ans. La mort est origine d'une aultre vie; ainsi pleurasmes nous, ainsi nous cousta il d'entrer en cette cy, ainsi nous despouillasmes nous de nostre ancien voile en y entrant. Rien ne peult estre grief, qui n'est qu'une fois. Est ce raison, de craindre si long temps chose de si brief temps? Le long temps vivre, et le peu de temps vivre, est rendu tout un par la mort : car le long et le court n'est point aux choses qui ne sont plus. Aristote dict qu'il y a des petites bestes sur la riviere de Hypanis, qui ne vivent qu'un iour : celle qui meurt à huict heures du matin, elle meurt en ieunesse; celle qui meurt à cinq heures du soir, meurt en sa decrepitude. Qui de nous ne se mocque de veoir mettre en consideration d'heur ou de malheur ce moment de duree? Le plus et le moins en la nostre, si nous la comparons à l'eternité, ou encores à la duree des montaignes, des



rivieres, des estoiles, des arbres, et mesme d'aulcuns animaux, n'est pas moins ridicule.

Mais nature nous y force. « Sortez, dict
« elle, de ce monde, comme vous y estes
« entrez. Le mesme passage que vous faites
« de la mort à la vie, sans passion et sans
« frayeur, refaictes le de la vie à la mort.
« Votre mort est une des pieces de l'ordre
« de l'univers; c'est une piece de la vie du
« monde.

Inter se mortales mutua vivunt,

.
Et quasi cursores, vitai lampada tradunt¹.

« Changeray ie pas pour vous cette belle con-
« texture des choses? C'est la condition de
« vostre creation; c'est une partie de vous,
« que la mort; vous vous fuyez vous mesme.
« Cet estre que vous iouissez, est egaleme-
« party à la mort et à la vie. Le premier iour

¹ Les mortels se prêtent la vie pour un moment ;
c'est la course des jeux sacrés, où l'on se passe de
main en main le flambeau. LUCRET. l. 2. v. 75-78.

« de votre naissance vous achemine à mourir comme à vivre.

Prima, quæ vitam dedit, hora carpsit¹.

Nascentes morimur ; finisque ab origine pendet².

« Tout ce que vous vivez, vous le desrobez
« à la vie ; c'est à ses depens. Le continuel
« ouvrage de vostre vie, c'est bastir la mort.
« Vous estes en la mort pendant que vous
« estes en vie ; car vous estes aprez la mort
« quand vous n'estes plus en vie : ou, si
« vous l'aimez mieulx ainsi, vous estes mort
« aprez la vie ; mais pendant la vie, vous
« estes mourant ; et la mort touche bien plus
« rudement le mourant que le mort, et plus
« vifvement et essentiellement. Si vous avez
« faict vostre proufit de la vie, vous en estes
« repeu : allez vous en satisfait.

¹ L'heure qui nous a donné la vie, l'a déjà diminuée. *SENEC. Hercul. fur. act. 3, chor. v. 874.*

² Naître, c'est commencer de mourir ; le dernier moment de notre vie est la conséquence du premier. *MANIL. Astronomie, l. 4, v. 16.*

Cur non ut plenus vitæ conviva recedis¹?

« Si vous n'en avez sceu user, si elle vous
« estoit inutile, que vous chault il de l'a-
« voir perdue? à quoy faire la voulez vous
« encores?

Cur amplius addere quæris
Rursùm, quod pereat malè, et ingratum occidat omne²?

« La vie n'est de soy ny bien ny mal; c'est
« la place du bien et du mal, selon que vous
« la leur faictes. Et si vous avez vescu un
« iour, vous avez tout veu : un iour est egal
« à tous iours. Il n'y a point d'aultre lumiere
« ny d'aultre nuict : ce soleil, cette lune, ces
« estoiles, cette disposition, c'est celle mesme
« que vos ayeuls ont iouye et qui entretien-
« dra vos arriere-nepveux.

¹ Pourquoi ne sortez-vous pas du festin de la vie
comme un convive rassasié? LUCRET. l. 3, v. 951.

² Pourquoi vouloir multiplier des jours que vous
laisseriez perdre de même sans en mieux profiter?
LUCRET. l. 3, v. 954.

Non alium vidère patres , aliumve nepotes
Aspicient ¹.

« Et au pis aller, la distribution et variété de
« tous les actes de ma comédie se parfour-
« nit en un an. Si vous avez prins garde au
« bransle de mes quatre saisons, elles em-
« brassent l'enfance, l'adolescence, la virilité,
« et la vieillesse du monde : il a ioué son ieu ;
« il n'y sçait aultre finesse que de recommen-
« cer ; ce sera tousiours cela mesme.

Versamur ibidem , atque insumus usque ².
Atque in se sua per vestiga volvitur annus ³.

« Je ne suis pas délibérée de vous forger aul-
« tres nouveaux passetemps :

Nam tibi præterea quod machiner , inveniamque

¹ Vos neveux ne verront que ce qu'ont vu vos pères.

MANIL. liv. 1, v. 29. .

² L'homme tourne toujours dans le centre qui l'enferme. LUCRET. l. 3, v. 1093.

³ L'année recommence sans cesse la route qu'elle parcourt. VIRG. *Georgic.* l. 2, v. 402.

Quod placeat, nihil est : eadem sunt omnia semper¹.

« Faictes place aux aultres, comme d'aultres
 « vous l'ont faicte. L'equalité est la premiere
 « piece de l'equité. Qui se peult plaindre d'es-
 « tre compris où tous sont compris? Aussi
 « avez vous beau vivre, vous n'en rabbattrez
 « rien du temps que vous avez a estre mort;
 « c'est pour neant : aussi longtems serez
 « vous en cet estat là que vous craignez,
 « comme si vous estiez mort en nourrice :

Licet quot vis vivendo vincere sæcla,
 Mors æterna tamen nihilominus illa manebit².

« Et si vous mettray en un poinct, auquel
 « vous n'aurez aulcun mescontentement;

In verâ nescis nullum fore morte alium te,

¹ Ma fécondité ne peut rien produire de nouveau en votre faveur; ce sont, ce seront toujours les mêmes phénomènes. LUCRET. l. 3, v. 357.

² Vivez autant de siècles que vous voudrez, la mort, après, n'en restera pas moins éternelle. LUCRET. l. 3, v. 1103.

Qui possit vivus tibi te lugere peremptum,
Stansque iacentem ¹ ;

« ny ne desirerez la vie que vous plaignez
« tant.

Nec sibi enim quisquam tum se vitamque requirit.

.
Nec desiderium nostri nos efficit ullum ².

« La mort est moins à craindre que rien,
« s'il y avoit quelque chose de moins que
« rien :

Multò.... mortem minùs ad nos esse putandum,
Si minùs esse potest quàm quod nihil esse videmus ³ ;

« elle ne vous concerne ny mort ny vif ; vif,

¹ Ne savez-vous pas que la mort ne laissera pas subsister un autre vous-même, qui puisse, vivant, gémir sur votre trépas, et pleurer debout sur votre cadavre ? LUCRET. l. 3, v. 898.

² Alors nous ne nous inquiétons ni de la vie ni de nous mêmes..... ; alors il ne nous reste aucun regret de l'existence. LUCRET. l. 3, v. 932-935.

³ LUCRET. l. 3, v. 939. La phrase précédente est la traduction de ces deux vers.

« parce que vous estes ; mort, parce que vous
 « n'estes plus. Davantage, nul ne meurt avant
 « son heure : ce que vous laissez de temps
 « n'estoit non plus vostre, que celuy qui s'est
 « passé avant vostre naissance, et ne vous
 « touche non plus.

*Respice enim quàm nil ad nos anteacta vetustas
 Temporis æterni fuerit*¹.

« Où que vostre vie finisse, elle y est toute.
 « L'utilité de vivre n'est pas en l'espace ; elle
 « est en l'usage : tel a vescu longtemps, qui
 « a peu vescu. Attendez vous y pendant que
 « vous y estes : il gist en vostre volonté, non au
 « nombre des ans, que vous ayez assez vescu.
 « Pensez vous iamais n'arriver là où vous al-
 « liez sans cesse ? encores n'y a il chemin qui
 « n'ayt son issue. Et si la compagnie vous
 « peult soulager, le monde ne va il pas mesme
 « train que vous allez ?

¹ Considérez les siècles sans nombre qui nous ont précédés ; ne sont-ils pas pour nous comme s'ils n'avoient jamais été ? *LUCRET.* l. 3, v. 935.

Omnia te vitâ perfuncta sequentur ¹.

« Tout ne bransle il pas vostre bransle? y a il
 « chose qui ne vieillisse quant et vous? mille
 « homme, mille animaux et mille aultres
 « creatures meurent en ce mesme instant que
 « vous mourez.

Nam nox nulla diem, neque noctem aurora, se-
 quuta est,

Quæ non audierit mistos vagitibus ægris
 Ploratus mortis comites et funeris atri ².

« A quoy faire y reculez vous, si vous ne
 « pouvez tirer arriere? Vous en avez assez
 « veu qui se sont bien trouvez de mourir,
 « eschevant ³ par là de grandes miseres : mais
 « quelqu'un qui s'en soit mal trouvé, en avez
 « vous veu? si est ce grand'simplesse de con-

¹ Les races futures vont vous suivre.

LUCRET. l. 3, v. 981.

² Jamais l'aurore, jamais la sombre nuit n'ont vi-
 sité ce globe, sans entendre à la fois et les cris plain-
 tifs de l'enfance au berceau, et les sanglots de la dou-
 leur éplorée auprès d'un cercueil. LUCRET. l. 2, v. 579.

³ *Esquivant, évitant.*—E. J.

« demner chose que vous n'avez esprouvee,
« ny par vous ny par aultre. Pourquoi te
« plains tu de moy et de la destinee? Te fai-
« sons nous tort? Est ce à toy de nous gou-
« verner, ou à nous toy? Encores que ton
« aage ne soit pas achevé, ta vie l'est : un
« petit homme est homme entier comme un
« grand : ny les hommes ny leurs vies ne se
« mesurent à l'aulne. Chiron refusa l'immor-
« talité, informé des conditions d'icelle par
« le dieu mesme du temps et de la duree,
« Saturne son pere. Imaginez, de vray, com-
« bien seroit une vie perdurable moins sup-
« portable à l'homme et plus penible, que
« n'est la vie que ie luy ay donnee. Si vous
« n'aviez la mort, vous me maudiriez sans
« cesse de vous en avoir privé : i'y ay à es-
« cient meslé quelque peu d'amertume, pour
« vous empescher, voyant la commodité de
« son usage, de l'embrasser trop avidement
« et indiscrettement. Pour vous loger en cette
« moderation, ny de fuir la vie, ny de fuir
« la mort, que ie demande de vous, i'ay tem-
« peré l'une et l'aultre, entre la douceur et
« l'aigreur. I'aprius à Thales, le premier de

« vos sages, que le vivre et le mourir estoit
 « indifferent : par où, à celuy qui luy de-
 « manda pourquoy doncques il ne mouroit,
 « il respondit tressagement, « parce qu'il est
 « indifferent. » L'eau, la terre, l'air, le feu,
 « et aultres membres de ce mien bastiment,
 « ne sont non plus instruments de ta vie,
 « qu'instruments de ta mort. Pourquoi crains
 « tu ton dernier iour? il ne confere non plus
 « à ta mort que chacun des aultres : le der-
 « nier pas ne faict pas la lassitude; il la de-
 « clare. Touts les iours vont à la mort : le
 « dernier y arrive. » Voylà les bons adver-
 tissements de nostre mere nature.

Or i'ay pensé souvent d'où venoit cela,
 qu'aux guerres le visage de la mort, soit que
 nous la voyons en nous ou en aultruy, nous
 semble sans comparaison moins effroyable
 qu'en nos maisons; aultrement ce seroit une
 armee de medecins et de pleurars : et, elle es-
 tant tousiours une, qu'il y ait toutesfois beau-
 coup plus d'assurance parmi les gents de
 village et de basse condition, qu'ez aultres.
 Je crois à la verité, que ce sont ces mines et
 appareils effroyables, dequoy nous l'entour-

nous, qui nous font plus de peur qu'elle : une toute nouvelle forme de vivre ; les cris des meres, des femmes et des enfants ; la visitation de personnes estonnees et transies ; l'assistance d'un nombre de valets pasles et explorez ; une chambre sans iour ; des cierges allumez ; nostre chevet assiegé de medecins et de prescheurs ; somme, toute horreur et tout effroy autour de nous : nous voylà desia ensevelis et enterrez. Les enfants ont peur de leurs amis mesmes, quand ils les voyent masquez : aussi avons nous. Il fault oster le masque aussi bien des choses que des personnes : osté qu'il sera, nous ne trouverons au dessous que cette mesme mort qu'un valet ou simple chambriere passerent dernièrement sans peur. Heureuse la mort qui oste le loisir aux apprets de tel equipage !

CHAPITRE XX.

DE LA FORCE DE L'IMAGINATION.

Sommaire. Effets de l'imagination. La seule crainte cause des maladies; de violentes sensations peuvent imprimer de grands changements dans notre constitution physique et morale. L'imagination produit les extases, les visions, fait croire aux enchantements, cause l'impuissance des époux. Par elle, les maladies se guérissent ou s'aggravent. Elle a même de l'influence sur les bêtes.

Exemples : Gallus Vibius; Cippus; le fils de Crésus; Antiochus; Lucius Cossitius; filles devenues garçons; Amasis, roi d'Égypte; les brebis de Jacob.

*Fortis imaginatio generat casum*¹, disent les clercs.

¹ Une imagination forte produit quelquefois l'événement même, disent les savants, les personnes habiles.—C.

Je suis de ceulx qui sentent tresgrand effort de l'imagination : chascun en est heurté, mais aucuns en sont renversez. Son impression me perce; et mon art est de luy eschapper, par faulte de force à luy resister. Je vivroy de la seule assistance de personnes saines et gayes : la veue des angoisses d'aultruy m'angoisse materiellement, et a mon sentiment souvent usurpé le sentiment d'un tiers; un tousseur continuel irrite mon poulmon et mon gosier; ie visite plus mal volontiers les malades auxquels le debvoir m'interesse, que ceulx auxquels ie m'attends moins et que je considere moins : ie saisis le mal que i'estudie, et le couche en moy. Je ne treuve pas estrange qu'elle donne et les fiebvres et la mort à ceulx qui la laissent faire et qui luy applaudissent. Simon Thomas estoit un grand medecin de son temps : il me souvient que me rencontrant un iour à Toulouse, chez un riche vieillard pulmonique, et traictant avec luy des moyens de sa guerison, il luy dict que c'en estoit l'un, de me donner occasion de me plaire en sa compaignie; et que, fichant ses yeulx sur la frescheur de mon visage, et sa pensee sur

cette alairesse et vigueur qui regorgeoit de mon adolescence, et remplissant tous ses sens de cet estat florissant en quoy i'estoy, son habitude s'en pourroit amender : mais il oublioit à dire que la mienne s'en pourroit empirer aussi. Gallus Vibius¹ banda si bien son ame à comprendre l'essence et les mouvements de la folie, qu'il emporta son iugement hors de son siege, si qu'oncques puis, il ne l'y peult remettre; et se pouvoit vanter d'estre devenu fol par sagesse. Il y en a qui de frayeur anticipent la main du bourreau; et celuy qu'on desbandoit pour luy lire sa grace, se trouva roide mort sur l'eschafaud, du seul coup de son imagination. Nous tres-suons, nous tremblons, nous paslissions, et rougissons, aux secousses de nos imaginations; et, renversez dans la plume, sentons nostre corps agité à leur bransle, quelques-

¹ Sénèque le rhéteur (*Controv.* IX, l. 2), de qui Montaigne doit avoir pris ce fait, ne dit point que Gallus Vibius perdit la raison en tâchant de comprendre l'essence de la folie; mais en s'appliquant, avec trop de contention d'esprit, à en imiter les mouvements. — C.

fois iusques à en expirer : et la ieunesse bouillante s'eschauffe si avant, en son harnois, toute endormie, qu'elle assouvit en songe ses amoureux desirs :

Ut, quasi transactis sæpè omnibu' rebu', profundant.
Fluminis ingentes fluctus, vestemque cruentent¹.

Et encores qu'il ne soit pas nouveau de veoir croistre la nuict des cornes à tel qui ne les avoit pas en se couchant; toutesfois l'evenement de Cippus, roy d'Italie, est memorable, lequel pour avoir assisté le iour, avecques grande affection, au combat des taureaux, et avoir eu en songe toute la nuict des cornes en la teste, les produisit en son front par la force de l'imagination. La passion donna au fis de Crœsus² la voix que nature luy avoit refusee. Et Antiochus³ print la fievre, par la beauté de Stratonice trop vifvement em-

¹ LUCRET. l. 4, v. 1029. Ces deux vers expliquent ce que vient de dire Montaigne, avec une liberté qu'on ne pourrait supporter dans notre langue. — E. J.

² HÉRODOTE, l. I.

³ LUCIEN, *Traité de la Déesse de Syrie*.

preinte en son ame. Pline dict ¹ avoir veu Lucius Cossitius, de femme, changé en homme le iour de ses nopces. Pontanus et d'autres racontent pareilles metamorphoses advenues en Italie ces siecles passez. Et, par vehement desir de luy et de sa mere,

Vota puer solvit, quæ femina voverat, Iphis ².

Passant à Vitry le François, ie peus veoir un homme, que l'evesque de Soissons avoit nommé Germain en confirmation, lequel tous les habitants de là ont cogneu et veu fille iusques à l'aage de vingt deux ans, nommee Mariè. Il estoit à cette heure là fort barbu et viel, et point marié. Faisant, dict il, quelque effort en sautant, ses membres virils se produisirent : et est encores en usage, entre les filles de là, une chanson, par laquelle elles s'entradvertissent de ne faire point de grandes eniambees, de peur de devenir garçons, comme Marie Germain. Ce n'est pas tant de merveille

¹ *Hist. nat.* l. 7, c. 4.

² Iphis paya garçon les vœux qu'il fit pucelle.

OVID. *Met.* l. 9, fab. 12, v. 793.

que cette sorte d'accident se rencontre frequent; car, si l'imagination peult en telles choses, elle est si continuellement et si vigoureusement attachee à ce subiect, que, pour n'avoir si souvent à recheoir en mesme pensee et aspreté de desir, elle a meilleur compte d'incorporer une fois pour toutes cette virile partie aux filles.

Les uns attribuent à la force de l'imagination les cicatrices du roy Dagobert et de saint François. On dict que les corps s'en enlevent, telle fois, de leur place; et Celsus recite d'un prestre qui ravissoit son ame en telle extase, que le corps en demouroit longue espace, sans respiration et sans sentiment: saint Augustin en nomme un aultre¹, à qui il ne falloit que faire ouïr des cris lamentables et plaintifs; soubdain il defailloit, et s'emportoit si vivvement hors de soy, qu'on avoit beau le tempester, et hurler, et le pincer, et le griller, iusques à ce qu'il feust resuscité: lors, il disoit avoir ouï des voix, mais comme venants de loing, et s'appercevoit de

¹ C'est *Restitutus*. De Civit. Dei, l. 14, c. 24.—C.

ses eschauldres et meurtrisseures. Et, que ce ne feust une obstination apostee contre son sentiment, cela le montrait, qu'il n'avoit ce pendant ny pouls ny haleine.

Il est vraysemblable que le principal credit des visions, des enchantements et de tels effects extraordinaires, vienne de la puissance de l'imagination, agissant principalement contre les ames du vulgaire, plus molles : on leur a si fort saisi la creance, qu'ils pensent veoir ce qu'ils ne veoyent pas.

Je suis encores en ce doute, que ces plaisantes liaisons¹, de quoy nostre monde se veoid si entravé, qu'il ne se parle d'aulture chose, ce sont volontiers des impressions de l'apprehension et de la crainte : car ie sçais, par experience, que tel, de qui ie puis respondre comme de moy mesme, en qui il ne pouvoit cheoir souspeçon aulcun de foiblesse et aussi peu d'enchantement, ayant ouï faire le conte à un sien compaignon d'une defail-

¹ C'est-à-dire, *nouements d'aiguillettes*. Il y a dans l'édition de 1588, *ces plaisantes liaisons des mariages*.

lance extraordinaire, en quoy il estoit tumbé, sur le poinct qu'il en avoit le moins de besoing, se trouvant en pareille occasion, l'horreur de ce conte luy veint à coup si rudement frapper l'imagination, qu'il encourut une fortune pareille; et de là en hors feut subiect à y recheoir, ce vilain souvenir de son inconvenient le gourmandant et tyrannisant. Il trouva quelque remede à cette resverie par une aultre resverie : c'est que, advouant luy mesme et preschant avant la main cette sienne subiection, la contention de son ame se soulageoit sur ce que, apportant ce mal comme attendu, son obligation en amoindrissoit et luy en poisoit moins. Quand il a eu loy, à son chois, sa pensee desbrouillee et desbandee, son corps se trouvant en son deu, de le faire lors premierement tenter, saisir, et surprendre à la cognoissance d'aultruy, il s'est guari tout net à l'endroict de ce subiect. A quoy on a esté une fois capable, on n'est plus incapable, sinon par iuste foiblesse. Ce malheur n'est a craindre qu'aux entreprinses où nostre ame se treuve oultre mesure tendue de desir et de respect, et notamment où les commo-

ditez se recontrent improuveues et pressantes : on n'a pas moyen de se r'avoïr de ce trouble. I'en sçais à qui il a servy d'y apporter le corps mesme, demy rassasié d'ailleurs, pour endormir l'ardeur de cette fureur, et qui, par l'aage, se treuve moins impuissant de ce qu'il est moins puissant; et tel aultre à qui il a servy aussi que un amy l'aye assureé d'estre fourni d'une contrebatterie d'enchantements certains à le preserver. Il vault mieulx que ie die comment ce feut.

Un comte de tresbon lieu, de qui i'estois fort privé, se mariant avecques une belle dame, qui avoit esté poursuyvie de tel qui assistoit à la feste, mettoit en grande peine ses amis; et nommeement une vieille dame sa parente, qui presidoit à ces nopces et les faisoit chez elle, craintive de ces sorcelleries : ce qu'elle me fait entendre. Ie la priay s'en reposer sur moy. I'ayoy, de fortune, en mes coffres certaine petite piece d'or platte, où estoient gravees quelques figures celestes, contre le coup du soleil, et pour oster la douleur de teste, la logeant à point sur la cousture du test; et pour l'y tenir, elle estoit

cousue à un ruban propre à rattacher sous le menton : resverie germane à celle dequoy nous parlons. Jacques Peletier¹, vivant chez moy, m'avoit faict ce present singulier. J'advisey d'en-tirer quelque usage, et dis au comte qu'il pourroit courre fortune comme les autres, y ayant là des hommes pour luy en vouloir prester une; mais que hardiment il s'allast coucher; que ie luy ferois un tour d'amy, et n'espargnerois à son besoing un miracle qui estoit en ma puissance, pourveu que sur son honneur il me promeist de le tenir tres-fidelement secret : seulement, comme sur la nuict on iroit luy porter le resveillon, s'il luy estoit mal allé, il me feist un tel signe. Il avoit eu l'ame et les oreilles si battues, qu'il se trouva lié du trouble de son imagination, et me fit son signe à l'heure susdicte. Je luy dis lors à l'oreille, qu'il se levast, sous couleur de nous chasser, et prinst en se iouant la robe de nuict que j'avoÿ sur moy (nous estions de taille fort voisine), et s'en vestist tant qu'il auroit executé mon ordonnance, qui feut,

¹ Médecin célèbre du temps de Montaigne.

Quand nous serions sortis, qu'il se retirast à tumber de l'eau; dist trois fois telles parolles et feist tels mouvements; qu'à chascune de ces trois fois il ceignist le ruban que ie luy mettois en main, et couchast bien soigneusement la medaille, qui y estoit attachee, sur ses roignons, la figure en telle posture : cela fait, ayant, à la derniere fois, bien estreinct ce ruban pour qu'il ne se peust ny desnouer ny mouvoir de sa place, qu'en toute asseurance il s'en retournast à son prix fait¹, et n'oubliaist de reiecter ma robbe sur son lict, en maniere qu'elle les abriast tous deux. Ces singeries sont le principal de l'effect; nostre pensee ne se pouvant desmeler que moyens si estranges ne viennent de quelque abstruse science : leur inanité leur donne poids et reverence. Somme, il feut certain que mes caracteres se trouverent plus veneriens que solaires, plus en action qu'en prohibition. Ce feut une humeur prompte et curieuse qui me convia à tel effect esloigné de ma nature. Je suis ennemy des actions subtiles et feinctes;

¹ A son affaire, à sa besogne.

et hay la finesse, en mes mains, non seulement recreative, mais aussi proufitable : si l'action n'est vicieuse, la route l'est.

Amasis, roy d'Aegypte, espousa Laodice, tresbelle fille grecque : et luy, qui se monstroit gentil compaignon par tout ailleurs, se trouva court à iouir d'elle, et menaça de la tuer, estimant que ce feust quelque sorciere. Comme ez choses qui consistent en fantasie, elle le reiecta à la devotion : et ayant faict ses vœus et promesses à Venus, il se trouva divinement remis dez la premiere nuict, d'aprez ses oblations et sacrifices. Or, elles ont tort de nous recueillir de ces contenances mineuses, querelleuses et fuyardes qui nous esteignent en nous allumant. La bru de Pythagoras^{*}, disoit que la femme qui se couche avecques un homme, doit, avecques sa cotte, laisser quant et quant la honte, et la reprendre avecques sa cotte. L'ame de l'assaillant, troublee de plusieurs diverses alarmes, se perd aisee-

^{*} Montaigne a voulu parler de Theano, fameuse pythagoricienne, qui étoit la femme, et non la belle-fille de Pythagore. — C.

ment : et à qui l'imagination a faict une fois souffrir cette honte (et elle ne la faict souffrir qu'aux premieres accointances, d'autant qu'elles sont plus ardentes et aspres, et aussi qu'en cette premiere cognoissance qu'on donne de soy, on craint beaucoup plus de faillir), ayant mal commencé, il entre en fiebvre et despit de cet accident qui luy dure aux occasions suivantes.

Les mariez, le temps estant tout leur, ne doibvent ny presser ny taster leur entreprise, s'ils ne sont prests : et vault mieulx faillir indecemment à estrener la couche nuptiale, pleine d'agitation et de fiebvre, attendant une et une aultre commodité plus privee et moins alarmee, que de tumber en une perpetuelle misere, pour s'estre estonné et desesperé du premier refus. Avant la possession prinse, le patient se doibt, à saillies et divers temps, legierement essayer et offrir, sans se picquer et opiniastrer à se convaincre definitivement soy mesme. Ceulx qui sçavent leurs membres de nature dociles, qu'ils se soignent seulement de contrepiper leur fantasie.

On a raison de remarquer l'indocile liberté

de ce membre, s'ingerant si importuneement lors que nous n'en avons que faire, et defaillant si importuneement lors que nous en avons le plus affaire, et contestant de l'auctorité si imperieusement avecques nostre volonté, refusant avecques tant de fierté et d'obstination nos sollicitations et mentales et manuelles. Si toutesfois, en ce que on gourmande sa rebellion, et qu'on en tire preuve de sa condamnation, il m'avoit payé pour plaider sa cause, à l'adventure mettrois ie en soupeon nos aultres membres ses compaignons de luy estre allé dresser, par belle envie de l'importance et douceur de son usage, cette querelle apostee, et avoir, par complot, armé le monde à l'encontre de luy, le chargeant malignement, seul, de leur faulté commune : car ie vous donné à penser s'il y a une seule des parties de nostre corps qui ne refuse à nostre volonté souvent son operation, et qui souvent ne s'exerce contre nostre volonté. Elles ont chascune des passions propres, qui les esveillent et endorment sans nostre congé. Quantesfois tesmoignent les mouvements forcez de nostre visage, les pensees que nous tenions

secrettes, et nous trahissent aux assistants! Cette mesme cause qui anime ce membre, anime aussi, sans nostre sceu, le cœur, le poulmon et le poul; la veue d'un obiect agréable respandant imperceptiblement en nous la flamme d'une esmotion fiebvreuse. N'y a il que ces muscles et ces veines qui s'eslevent et se couchent sans l'adveu non seulement de nostre volonté, mais aussi de nostre pensee? nous ne commandons pas à nos cheveux de se herisser, et à nostre peau de fremir de desir ou de crainte; la main se porte souvent où nous ne l'envoyons pas; la langue se transit, et la voix se fige à son heure¹; lors mesme que, n'ayant de quoy frire, nous le luy defendrions volontiers, l'appetit de manger et de boire ne laisse pas d'esmouvoir les parties qui luy sont subiectes, ny plus ny moins que cet aultre appetit, et nous abandonne de mesme hors de propos, quand bon luy semble; les utils qui servent à descharger le ventre ont leurs propres dilatations et compres-

¹ C'est-à-dire, en un certain temps, malgré notre volonté.—C.

sions, outre et contre nostre advis, comme ceux cy destinez à descharger les roignons. Et ce que, pour auctoriser la puissance de nostre volonté, saint Augustin¹ allegue avoir veu quelqu'un qui commandoit à son derrière autant de pets qu'il en vouloit, et que Vivez son glossateur encherit d'un aultre exemple de son temps, de pets organisez, suyvants le ton des voix qu'on leur prononceoit, ne suppose non plus pure l'obeissance de ce membre; car en est il ordinairement de plus indiscret et tumultuaire? ioinct que i'en cognois un si turbulent et revesche, qu'il y a quarante ans qu'il tient son maistre à peter d'une haleine et d'une obligation constante et irremittente, et le mene ainsin à la mort. Pleust à Dieu que ie ne le sceusse que par les histoires, combien de fois nostre ventre, par le refus d'un seul pet, nous mene iusques aux portes d'une mort tresangoisseuse! et que l'empereur² qui nous donna liberté de peter

¹ Voyez *de Civit. Dei*, l. 14, c. 24, et le commentaire de Vivès sur ce passage. — C.

² Claude, cinquième empereur romain. Mais Sué-

par tout, ne nous en donna il le pouvoir ! Mais nostre volonté, pour les droicts de qui nous mettons en avant ce reproche, combien plus vraysemblablement la pouvons nous marquer de rebellion et sedition, par son desreglement et desobeissance ? Veult elle tousiours ce que nous voudrions qu'elle voulsist ? ne veult elle pas souvent ce que nous luy prohibons de vouloir, et à nostre evident dommage ? se laisse elle non plus mener aux conclusions de nostre raison ? Enfin, ie diroy pour monsieur ma partie, que plaise à considerer qu'en ce faict sa cause estant inseparablement conjoincte à un consort, et indistinctement on ne s'adresse pourtant qu'à luy, et par les arguments et charges qui ne peuvent appartenir à son dict consort : car l'effet d'iceluy est bien de corvier inopportuneement par fois, mais refuser, iamaïs ; et de convier encores tacitement et quietement : partant se veoid l'animosité et illegalité manifeste des accusateurs. Quoy

tone rapporte seulement que Claude avoit en dessein d'autoriser cette liberté par un édit.—C.

qu'il en soit, protestant que les advocats et iuges ont beau quereller et sentencier, nature tirera ce pendant son train, qui n'auroit faict que raison quand elle auroit doué ce membre de quelque particulier privilege; aucteur du seul ouvrage immortel des mortels : ouvrage divin, selon Socrates; et amour, desir d'immortalité et daimon immortel luy mesme.

Tel, à l'aventure, par cet effect de l'imagination, laisse icy les escrouelles, que son compaignon reporte en Espagne. Voyla pourquoy en telles choses l'on a accoustumé de demander une ame preparee. Pourquoi practiquent les medecins avant main la creance de leur patient, avec tant de faulses promesses de sa guarison, si ce n'est à fin que l'effect de l'imagination supplée l'imposture de leur apozeme? ils sçavent qu'un des maistres de ce mestier leur a laissé par escript, qu'il s'est trouvé des hommes à qui la seule veue de la medecine faisoit l'operation. Et tout ce caprice m'est tombé presentement en main, sur le conte que me faisoit un apotiquaire domestique de feu mon pere, homme simple et souysse, nation peu vaine et men-

songiere, d'avoir cogneu longtems un marchand à Toulouse maladif et subiect à la pierre, qui avoit souvent besoing de clysteres, et se les faisoit diversement ordonner aux medecins selon l'occurrence de son mal : apportez qu'ils estoyent, il n'y avoit rien obmis des formes accoustumees; souvent il tastoit s'ils estoyent trop chauds; le voyla couché, renversé, et toutes les approches faictes, sauf qu'il ne s'y faisoit aucune injection. L'apotiquaire retiré aprez cette ceremonie, le patient accommodé comme s'il avoit veritablement prins le clystere, il en sentoit pareil effect à ceulx qui les prennent. Et si le medecin n'en trouvoit l'operation suffisante, il luy en redonnoit deux ou trois autres de mesme forme. Mon tesmoing iure que pour espargner la despense (car il les payoit comme s'il les eust receus), la femme de ce malade ayant quelquesfois essayé d'y faire seulement mettre de l'eau tiede, l'effect en descouvrit la fourbe; et pour avoir trouvé ceulx là inutiles, qu'il faillust revenir à la premiere façon.

Une femme, pensant avoir avalé une es-

pingle avecques son pain, crioit et se tourmentoit comme ayant une douleur insupportable au gosier, où elle pensoit la sentir arrestee : mais parce qu'il n'y avoit ny enflure ny alteration par le dehors, un habile homme ayant iugé que ce n'estoit que fantaisie et opinion, prises de quelque morceau de pain qui l'avoit picquee en passant, la feit vomir, et iecta à la desrobee dans ce qu'elle rendit une espingle tortue. Cette femme, cuidant l'avoir rendue, se sentit subdain deschargee de sa douleur. Je sçay qu'un gentilhomme, ayant traicté chez luy une bonne compaignie, se vanta trois ou quatre iours aprez, par maniere de ieu (car il n'en estoit rien), de leur avoir fait manger un chat en paste : dequoy une damoiselle de la troupe print telle horreur, qu'en estant tumbee en un grand desvoement d'estomac et fiebvre, il feut impossible de la sauver. Les bestes mesmes se veoyent, comme nous, subiectes à la force de l'imagination; termoings les chiens qui se laissent mourir de dueil de la perte de leurs maistres : nous les voyons aussi iapper et tremousser en songe; hennir les chevaux et se debattre.

Mais tout ceci se peult rapporter à l'estroicte cousture de l'esprit et du corps s'entrecommuniquants leurs fortunes : c'est aultre chose, que l'imagination agisse quelquesfois non contre son corps seulement, mais contre le corps d'aultruy. Et tout ainsi qu'un corps reiecte son mal à son voisin, comme il se veoid en la peste, en la verole, et au mal des yeulx qui se chargent de l'un à l'aultre :

Dum spectant oculi læsos, læduntur et ipsi :

Multaque corporibus transitione nocent ' :

pareillement l'imagination, esbranlee avecques vehemence, eslance des traits qui puissent offenser l'obiect estrangier. L'antiquité a tenu, de certaines femmes en Scytie, qu'animees et courroucees contre quelqu'un, elles le tuoient du seul regard. Les tortues et les autruches couvent leurs œufs de la seule veue ; signe qu'ils y ont quelque vertu eiaculatrice.

' En regardant des yeux malades, les yeux le deviennent eux-mêmes ; les maux se communiquent souvent en passant d'un corps à l'autre. OVID. de *B remedio amoris*, v. 615.

Et quand aux sorciers, on les dict avoir des yeulx offensifs et nuisants :

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos¹ :

ce sont pour moy mauvais respondants que magiciens. Tant y a que nous voyons par experience les femmes envoyer, aux corps des enfants qu'elles portent au ventre, des marques de leurs fantasies ; tesmoing celle qui engendra le more ; et il feut presenté à Charles, roy de Boëme et empereur, une fille d'auprez de Pise, toute velue et herissee, que sa mere disoit avoir esté ainsi conceue à cause d'une image de saint Iean Baptiste pendue en son liect.

Des animaux il en est de mesme ; tesmoings les brebis de Iacob, et les perdris et lievres que la neige blanchit aux montaignes. On veit dernièrement chez moy un chat gwestant un oyseau au hault d'un arbre, et, s'estants fichez la veue ferme l'un contre l'aultre quelque espace de temps, l'oyseau s'estre laissé

¹. Je ne sais quel malin regard ensorcelle mes tendres agneaux. VIRG. eglog. 3, v. 103.

cheoir comme mort entre les pattes du chat ; ou enyvré par sa propre imagination, ou attiré par quelque force attractive du chat. Ceulx qui aiment la volerie ont ouy faire le conte du faulconnier, qui, arrestant obstinement sa veue contre un milan en l'air, gageoit de la seule force de sa veue, le ramener contrebas, et le faisoit, à ce qu'on dict : car les histoires que j'emprunte, ie les renvoye sur la conscience de ceulx de qui ie les prens. Les discours sont à moy, et se tiennent par la preuve de la raison, non de l'experience : chascun y peut joindre ses exemples ; et qui n'en a point, qu'il ne laisse pas de croire qu'il en est assez, veu le nombre et varieté des accidens. Si ie ne comme bien, qu'un aultre comme ¹ pour moi. Aussi en l'estude que ie traicte de nos mœurs et mouvements, les tes-

¹ J'ai trouvé dans une des dernières éditions de Montaigne : *Si je ne conte bien, qu'un aultre conte pour moi ; mais, dans toutes les plus anciennes, il y a : Si je ne comme bien, qu'un aultre comme pour moi ; c'est-à-dire, si j'emploie des exemples qui ne conviennent pas exactement au sujet que je traite, qu'un aultre y en substitue de plus convenables.—C.*

moignages fabuleux, pourveu qu'ils soient possibles, y servent comme les vrayz : advenu ou non advenu à Rome ou à Paris, à Iean ou à Pierre, c'est tousiours un tour de l'humaine capacité, duquel ie suis utilement advisé par ce recit. Ie le veois et en fay mon proufit esgalement en ombre que en corps; et aux diverses leçons qu'ont souvent les histoires, ie prens à me servir de celle qui est la plus rare et memorable. Il y a des aucteurs desquels la fin, c'est dire les evenemens : la mienne, si i'y sçavois arriver, seroit dire sur ce qui peult advenir. Il est iustement permis aux escholes de supposer des similitudes, quand ils n'en ont point : ie n'en fay pas ainsi pourtant, et surpasse de ce costé là en religion superstitieuse toute foy historique. Aux exemples que ie tire ceans de ce que i'ay leu, ouï, faict, ou dict, ie me suis deffendu d'oser alterer iusques aux plus legieres et inutiles circonstances : ma conscience ne falsifie pas un iota; mon inscience, ie ne sçay.

Sur ce propos, i'entre par fois en pensee qu'il puisse assez bien convenir à un theologien, à un philosophe, et telles gents d'ex-

quise et exacte conscience et prudence, d'escire l'histoire. Comment peuvent ils engager leur foy sur une foy populaire? comment respondre des pensees de personnes incogneues, et donner pour argent comptant leurs coniectures? Des actions à divers membres qui se passent en leur presence, ils refuseroient d'en rendre tesmoignage, assermentez par un iuge; et n'ont homme si familier, des intentions duquel ils entreprennent de pleinement respondre. Je tiens moins hazardeux d'escire les choses passees, que presentes: d'autant que l'escrivain n'a à rendre compte que d'une verité empruntee.

Aulcuns me convient d'escire les affaires de mon temps, estimants que ie les veoy d'une veue moins blecee de passion qu'un aultre, et de plus prez, pour l'accez que fortune m'a donné aux chefs de divers partis. Mais ils ne disent pas, que pour la gloire de Salluste ie n'en prendroy pas la peine; ennemy iuré d'obligation, d'assiduité, de constance: aussi qu'il n'est rien si contraire à mon style, qu'une narration estendue; ie me recoupe si souvent à faulte de ha-

leine; ie n'ay ny composition n'y explication, qui vaille, ignorant, au delà d'un enfant, des frases et vocables qui servent aux choses plus communes; pour tant ay ie prins à dire ce que ie sçay dire, accommodant la matiere à ma force; si i'en prenois qui me guidast, ma mesure pourroit faillir à la sienne: outre que, ma liberté estant si libre, i'eusse publié des iugements, à mon gré mesme et selon raison, illegitimes et punissables. Plutarque nous diroit volontiers, de ce qu'il en a faict, que c'est l'ouvrage d'aultruy que ses exemples soient en tout et par tout veritables: qu'ils soient utiles à la postérie et presentez d'un lustre qui nous esclaire à la vertu, que c'est son ouvrage. Il n'est pas dangereux, comme en une drogue medicinale, en un conte ancien qu'il soit ainsin ou ainsi.

CHAPITRE XXI.

LE PROFIT DE L'UN EST DOMMAGE DE
L'AUTRE.

Sommaire. Dans toutes les professions on ne fait
bien ses affaires qu'aux dépens des autres.

Exemples : Démades l'Athénien.

DEMADES , athenien , condamna ' un
homme de sa ville qui faisoit mestier de
vendre les choses necessaires aux enterre-
ments, sous tiltre de ce qu'il en demandoit
trop de proufit, et que ce proufit ne luy
pouvoit venir sans la mort de beaucoup de
gents. Ce iugement semble estre mal prins ;
d'autant qu'il ne se faict aucun proufit qu'au
dommage d'aultruy , et qu'à ce compte il
fauldroit condamner toute sorte de gaings.
Le marchand ne faict bien ses affaires qu'à
la desbauche de la ieunesse ; le laboureur ,

' SENEC. *De Beneficiis*, l. 6, c. 38, d'où presque
tout ce chapitre a été pris. — C.

à la cherté des bleds ; l'architecte , à la ruine des maisons ; les officiers de la iustice , aux procez et querelles des hommes ; l'honneur mesme et pratique des ministres de la religion , se tire de nostre mort et de nos vices ; nul medecin ne prend plaisir à la santé de ses amis mesmes , dit l'ancien comique grec ; ny soldat , à la paix de sa ville : ainsi du reste. Et , qui pis est , que chascun se sonde au dedans , il trouvera que nos souhaits intérieurs , pour la pluspart , naissent et se nourrissent aux despens d'aultruy. Ce que considerant , il m'est venu en fantasie , comme nature ne se desment point en cela de sa generale police ; car les physiciens tiennent que la naissance , nourrissement et augmentation de chasque chose , est l'alteration et corruption d'une aultre :

*Nam quodcumque suis mutatum finibus exit ;
Continuò hoc mors est illius , quod fuit ante ¹.*

¹ Un corps ne peut sortir de sa nature , sans que ce qu'il étoit cesse d'être. *Lucret. l. 2, v. 752.*

CHAPITRE XXII.

DE LA COUSTUME, ET DE NE CHANGER
AYSEMENT UNE LOY RECEUE.

Sommaire. I. Comment la coutume nous fait trouver les maux plus supportables, les plaisirs moins doux. — II. Les vices comme les vertus s'enracinent dans l'ame dès la plus tendre enfance. — III. Puissance de la coutume sur les opinions; elle est la cause de la diversité des institutions humaines. Leur bizarrerie chez différentes nations. — IV. Elle est l'origine de ce qu'on appelle les lois de la nature, ainsi que de notre attachement au gouvernement et à la patrie. — V. Elle est aussi la source de plusieurs grands abus. — VI. Est-il utile de changer les anciennes institutions? Toute innovation est dangereuse hors les cas d'une absolue nécessité.
Exemples : L'enfant réprimandé par Platon; les Thraces; les Lacédémoniens; les Perses; les sauvages; Charondas; Lycurgue, etc.

CELUY me semble avoir tresbien conceu la force de la coustume, qui premier forgea ce conte, qu'une femme de village, ayant

apprins de caresser et porter entre ses bras un veau dez l'heure de sa naissance, et continuant tousiours à ce faire, gaigna cela par l'accoustumance, que, tout grand bœuf qu'il estoit, elle le portoit encores : car c'est, à la verité, une violente et traistresse maistresse d'eschole que la coustume. Elle establit en nous, peu à peu, à la desrobee, le pied de son auctorité : mais, par ce doulx et humble commencement, l'ayant rassis et planté avec l'ayde du temps, elle nous descouvre tantost un furieux et tyrannique visage, contre lequel nous n'avons plus la liberté de haulser seulement les yeulx. Nous luy voyons forcer à tous les coups, les regles de nature : *Usus efficacissimus rerum omnium magister* '. I'en croy l'ancre de Platon en sa Republique; et les medecins, qui quittent si souvent à son auctorité les raisons de leur art; et ce roy, qui par son moyen rengea son estomach à se nourrir de poison; et la fille qu'Albert recite s'estre accoustumee à vivre d'araignees :

' En tout l'usage est le maître dont les leçons sont les plus efficaces. PLINE, *Hist. nat.* l. 26, c. 2.

et en ce monde des Indes nouvelles, on trouva des grands peuples, et en fort divers climats, qui en vivoient, en faisoient provision et les appastoient, comme aussi des saulterelles, fourmis, lézards, chauvesouris; et feut un crapaud vendu six escus en une nécessité de vivres; ils les cuisent et appresent à diverses saulses : il en feut trouvé d'autres ausquels nos chairs et nos viandes estoient mortelles et venimeuses. *Consuetudinis magna vis est : pernoctant venatores in nive; in montibus uri se patiuntur : pugiles, cæstibus contusi, ne ingemiscunt quidem* ¹.

Ces exemples estrangiers ne sont pas estranges, si nous considerons, ce que nous essayons² ordinairement, combien l'accous-

¹ Rien de plus puissant que l'habitude. Passer les nuits au milieu des neiges, se brûler dans les montagnes au plus ardent soleil, voilà la vie des chasseurs. Les athlètes, qui se meurtrissent à coups de ceste, ne poussent pas même un gémissement. Cic. *Tusc. quæst.* 1. 2.

² C'est-à-dire, nous éprouvons. Montaigne emploie souvent le mot *essayer* dans ce sens-là. Comme essayent les voisins des clochiers, dit-il quelques lignes

tumance hebete nos sens. Il ne nous fault pas aller chercher ce qu'on dict des voisins des cataractes du Nil; et ce que les philosophes estiment de la musique celeste, que les corps de ces cercles, estant solides, polis, et venants à se lescher et frotter l'un et l'autre en roulant, ne peuvent faillir de produire une merveilleuse harmonie, aux coupures et muances ¹ de laquelle se manient les contours et changements des carolles ² des astres, mais qu'universellement les ouïes des creatures de çà bas, endormies, comme celles des Aegyptiens, par la continuation de ce son, ne le peuvent apperceveoir pour grand qu'il soit : les mareschaux, meusniers, armuriers, ne scauroient demeurer au bruit qui les frappe, s'il les perceoit comme nous.

Mon collet de fleurs ³ sert à mon nez : mais, aprez que ie m'en suis vestu trois

plus bas ; c'est-à-dire, *comme éprouvent les voisins des clochers.* — C.

¹ *Changements.*

² C'est-à-dire, *des révolutions des astres.* — E. J.

³ Espèce de pourpoint de peau parfumée, à petites basques et sans manches. — C.

iours de suite, il ne sert qu'aux nez assistants. Cecy est plus estrange, que, nonobstant des longs intervalles et intermissions, l'accoustumance puisse ioindre et establir l'effect de son impression sur nos sens ; comme essayent les voysins des clochiers. Je loge chez moy en une tour, où, à la diane et à la retraicte, une fort grosse cloche sonne tous les iours l'Ave Maria. Ce tintamarre estonne ma tour mesme : et aux premiers iours me semblant insurpportable, en peu de temps m'apprivoisa de maniere que ie l'oy sans offense, et souvent sans m'en esveiller. Platon tansa un enfant qui iouoit aux noix. Il luy respondit : « Tu me tances de peu de chose : » « L'accoustumance, repliqua Platon, n'est pas chose de peu ¹. »

Je tréuve que nos plus grand vices prennent leur ply dez nostre plus tendre enfance,

¹ DIÛG. LAERCE, dans la *Vie de Platon*, l. 3. Mais Diogène Laërce ne dit pas que la personne que Platon tança fût un enfant, et qu'il jouât aux noix. Il dit qu'il jouait aux dés ; ce qui rend la réponse de Platon bien plus importante. — C.

et que nostre principal gouvernement est entre les mains des nourrices. C'est passe-temps aux meres de veoir un enfant tordre le col à un poulet, et s'esbattre à blecer un chien et un chat : et tel pere est si sot, de prendre à bon augure d'une ame martiale, quand il veoid son fils gourmer iniurieusement un païsan ou un laquay qui ne se deffend point; et à gentillesse, quand il le veoid affiner son compaignon par quelque malicieuse desloyauté et tromperie. Ce sont pourtant les vraies semences et racines de la cruauté, de la tyrannie, de la trahison : elles se germent là ; et s'eslevent aprez gaillardement, et proufitent à force entre les mains de la coutume. Et est une tresdangereuse institution d'excuser ces vilaines inclinations par la foiblesse de l'aage et legiereté du subiect : premierement, c'est nature qui parle, de qui la voix est lors plus pure et plus naïfve, qu'elle est plus graile et plus neufve : secondement, la laideur de la piperie ne despend pas de la difference des escus aux espingles; elle despend de soy. Je treuve bien plus iuste de conclure ainsi : « Pourquoi ne tromperoit il

aux escus, puisqu'il trompe aux espingles?» que, comme ils font : « Ce n'est qu'aux espingles; il n'auroit garde de le faire aux escus. » Il fault apprendre soigneusement aux enfants de haïr les vices de leur propre contexture, et leur en fault apprendre la naturelle difformité, à ce qu'ils les fuyent non en leur action seulement, mais surtout en leur cœur; que la pensee mesme leur en soit odieuse, quelque masque qu'ils portent.

Je sçais bien que pour m'estre duict, en ma puerilité¹, de marcher tousiours mon grand et plain chemin, et avoir eu à contre-cœur de mesler ny tricoterie ni finesse à mes ieux enfantins (comme de vray il fault noter que les ieux des enfants ne sont pas ieux, et les fault iuger en eulx comme leurs plus serieuses actions), il n'est passe temps si legier où ie n'apporte, du dedans et d'une propension naturelle et sans estude, une extreme contradiction à tromper. Je manie les chartes pour les doubles², et tiens compte comme

¹ *Accoutumé dans mon enfance.*

² Le *double* étoit une petite monnoie de cuivre qui

pour les doubles doublons; lorsque le gaigner et le perdre, contre ma femme et ma fille, m'est indifferent, comme lorsqu'il va de bon. En tout et par tout, il y a assez de mes yeulx à me tenir en office, il n'y en a point qui me veillent de si prez, ny que ie respecte plus.

Je viens de veoir chez moy un petit homme natif de Nantes, nay sans bras, qui a si bien façonné ses pieds au service que luy debvoient les mains, qu'ils en ont, à la vérité, à demy oublié leur office naturel. Au demourant, il les nomme ses mains; il trenche, il charge un pistolet et le lasche, il enfile son aiguille, il coud, il escrit, il tire le bonnet, il se peigne, il ioue aux chartes et aux dez, et les remue avecques autant de dexterité que scauroit faire quelqu'autre: l'argent que ie luy ay donné (car il gaigne sa vie à se faire veoir), il l'a emporté en son pied, comme nous faisons en nostre main. J'en veis un aultre, estant enfant, qui manioit un' espee à deux

ne valoit qu'un double denier; un *doublon* étoit une monnoie d'Espagne de la valeur d'une double pistole. — E. J.

mains, et un' hallebarde, du ply du col, à faulte de mains; les iectoit en l'air et les repre-noit; lanceoit une dague, et faisoit craqueter un fouet, aussi bien que charretier de France.

Mais on descouvre bien mieux ses effects aux estranges impressions qu'elle faict en nos ames, où elle ne treuve pas tant de resistance. Que ne peult elle en nos iugements et en nos creances? y a il opinion si bizarre (ie laisse à part la grossiere imposture des religions, de quoy tant de grandes nations et tant de suffisants personnages se sont veus enyvrez; car cette partie estant hors de nos raisons humaines, il est plus excusable de s'y perdre, à qui n'y est extraordinairement éclairé par faveur divine), mais d'autres opinions, y en a il de si estranges qu'elle n'aye planté et estably par loix, ez regions que bon luy a semblé? et est tresiuste cette ancienne exclamation : *Non pudet physicum, id est speculatorem venatoremque naturæ, ab animis consuetudine imbutis quærerere testimonium veritatis* !

' Quelle honte pour un physicien, qui doit recher-

L'estime qu'il ne tombe en l'imagination humaine aucune fantaisie si forcée, qui ne rencontre l'exemple de quelque usage public, et par conséquent que nostre raison n'estaye et ne fonde. Il est des peuples où on tourne le dos à celui qu'on salue, et ne regarde lon iamais celui qu'on veut honorer. Il en est, où quand le roy crache, la plus favorite des dames de sa court tend la main; et, en aultre nation, les plus apparents, qui sont autour de luy, se baissent à terre pour amasser en du linge son ordure. Desrobbons ici la place d'un conte.

Un gentilhomme françois, fameux en rencontres, se mouchoit tousiours de sa main; chose tresennemie de nostre usage : deffendant là dessus son faict, il me demanda quel privilege avoit ce sale excrement, que nous allussions luy apprestant un beau linge delicat à le recevoir, et puis, qui plus est, à l'empaqueter et serrer soigneusement sur

cher et approfondir les secrets de la nature, d'alléguer, pour des preuves de la vérité, ce qui n'est que préjugé et que coutume ! *Cic. de Nat. Deor. l. 1, c. 30.*

nous : que cela devoit faire plus de mal au cœur , que de le veoir verser où que ce feust, comme nous faisons toutes nos aultres ordures. Je trouvai qu'il ne parloit pas du tout sans raison : et m'avoit la coustume osté l'apperceance de cette estrangeté , laquelle pourtant nous trouvons si hideuse, quand elle est recitee d'un aultre país. Les miracles sont selon l'ignorance en quoy nous sommes de la nature , non selon l'estre de la nature ; l'assuefaction ' endort la veue de nostre iugement ; les barbares ne nous sont de rien plus merueilleux , que nous sommes à eulx, ny avecques plus d'occasion ; comme chacun advoueroit, si chascun sçavoit, aprez s'estre promené par ces loingtains exemples, se coucher sur les propres, et les conferer sainement. La raison humaine est une teincture infuse environ de pareil poids à toutes nos opinions et mœurs ; de quelque forme qu'elles soient ; infinie en matiere, infinie en diversité. Je m'en retourne.

Il est des peuples où, sauf sa femme et

' *L'habitude.*

ses enfants, aucun ne parle au roy que par sarbatane. En une mesme nation, et les vierges montrent à descouvert leurs parties honteuses, et les mariees les couvrent et cachent soigneusement. A quoy cet aultre coutume, qui est ailleurs, a quelque relation : la chasteté n'y est en prix que pour le service du mariage ; car les filles se peuvent abandonner à leur poste, et, engroissees, se faire avorter par médicaments propres, au veu d'un chascun. Et ailleurs, si c'est un marchand qui se marie, tous les marchands conviez à la nopce couchent avecques l'espousee avant luy ; et plus il y en a, plus a elle d'honneur et de recommandation de fermeté et de capacité : si un officier se marie, il en va de mesme ; de mesme si c'est un noble ; et ainsi des aultres : sauf si c'est un laboureur ou quelqu'un du bas peuple ; car lors, c'est au seigneur à faire : et si, on ne laisse pas d'y recommander estroictement la loyauté pendant le mariage. Il en est où il se veoid des bordeaux publics de masles, voire et des mariages : où les femmes vont à la guerre quand et leurs maris, et

ont reng, non au combat seulement, mais aussi au commandement : où non seulement les bagues se portent au nez, aux levres, aux ioues et aux orteils des pieds; mais des verges d'or bien poissantes au travers des tettins et des fesses : où en mangeant on s'essuye les doigts aux cuisses, et à la bourse des genitoires, et à la plante des pieds : où les enfants ne sont pas heritiers, ce sont les freres et nepveux, et ailleurs les nepveux seulement; sauf en la succession du prince : où, pour regler la communauté des biens qui s'y observe, certains magistrats souverains ont charge universelle de la culture des terres et de la distribution des fruicts, selon le besoing d'un chascun : où l'on pleure la mort des enfants, et festoye lon celle des vieillards : où ils couchent en des lits dix ou douze ensemble avec leurs femmes : où les femmes qui perdent leurs maris par mort violente se peuvent remarier, les aultres non : où l'on estime si mal de la condition des femmes, que l'on y tue les femelles qui y naissent, et achepte lon, des voisins, des femmes pour le besoing : où les

maris peuvent repudier , sans alleguer aucune cause ; les femmes non , pour cause quelconque : où les maris ont loy de les vendre si elles sont steriles : où ils font cuire le corps du trespasé , et puis piler iusques à qu'il se forme comme en bouillie ; laquelle ils meslent à leur vin , et la boivent : où la plus desirable sepulture est d'estre mangé des chiens ; ailleurs , des oyseaux : où l'on croit que les ames heureuses vivent , en toute liberté , en des champs plaisans fournis de toutes commoditez , et que ce sont elles qui font cet echo que nous oyons : où ils combattent en l'eau , et tirent seurement de leurs arcs en nageant : où pour signe de subiection , il fault haulser les espauls et baisser la teste ; et deschausser ses souliers quand on entre au logis du roy : où les eunuques , qui ont les femmes religieuses en garde , ont encores le nez et les lèvres à dire ^r , pour ne pouvoir estre aimez : et les presbtres se crevent les yeulx , pour accointer les daimons et prendre les

oracles : où chascun faict un dieu de ce qui luy plaist ; le chasseur, d'un lyon ou d'un regnard ; le pescheur, de certain poisson, et des idoles, de chasque action ou passion humaine : le soleil, la lune, et la terre, sont les dieux principaux : la forme de iurer, c'est toucher la terre regardant le soleil : et y mange lon la chair et le poisson crud : où le grand serment, c'est iurer le nom de quelque homme trespasé qui a esté en bonne reputation au país, touchant de la main sa tombe : où les estrenes annuelles que le roy envoie aux princes ses vassaux, tous les ans, c'est du feu ; lequel apporté, tout le vieil feu est esteint : et de ce feu nouveau, le peuple, despendant de ce prince, en doibt venir prendre chascun pour soy, sur peine de crime de leze maisté : où, quand le roy, pour s'adonner du tout à la dévotion, se retire de sa charge, ce qui advient souvent, son premier successeur est obligé d'en faire autant, et passe le droict du royaume au troisieme successeur : où l'on diversifie la forme de la police ¹ selon que les affaires.

¹ *Du gouvernement.* — E. J.

semblent le requérir ; on depose le roy , quand il semble bon ; et luy substitue lon des anciens à prendre le gouvernail de l'estat ; et le laisse lon par fois aussi ez mains de la commune : où hommes et femmes sont circoncis , et pareillement baptisez : où le soldat , qui en un ou divers combats , est arrivé à presenter à son roy sept testes d'ennemis , est fait noble : où l'on vit sous cette opinion si rare et insociable de la mortalité des ames : où les femmes s'accouchent sans plainte et sans effroy : où les femmes , en l'une et l'autre iambe , portent des greves ¹ de cuivre ; et , si un pouil les mord , sont tenues par debvoir de magnanimité de le remordre ; et n'osent espouser , qu'elles n'ayent offert à leur roy , s'il veut de leur pucelage : où l'on salue mettant le doigt à terre , et puis le haulsant vers le ciel : où les hommes portent les charges sur la teste , les femmes sur les espauls ; elles pissent debout , les hommes accroupis : où ils envoient de leur sang en signe d'amitié ,

¹ *Des bottines ou armures de jambes.* — E. J.

et encensent, comme les dieux, les hommes qu'ils veulent honorer : où non seulement jusques au quatriesme degré, mais en aucun plus esloigné, la parenté n'est soufferte aux mariages : où les enfants sont quatre ans à nourrice, et souvent douze ; et là mesme il est estimé mortel, de donner à l'enfant à tetter tout le premier iour : où les peres ont charge du chastiment des masles ; et les meres, à part, des femelles ; et est le chastiment de les fumer pendus par les pieds : où on faict circoncire les femmes : où l'on mange toutes sortes d'herbes, sans aultre discretion que de refuser celles qui leur semblent avoir mauvaise senteur : où tout est ouvert ; et les maisons, pour belles et riches qu'elles soyent, sans porte, sans fenestre, sans coffre qui ferme ; et sont les larrons doublement punis qu'ailleurs : où ils tuent les pouils avec les dents, comme les magots ; et trouvent horrible de les veoir escacher sous les ongles ; où l'on ne coupe en teate la vie ny poil ny ongle ; ailleurs, où l'on ne coupe que les ongles de la droicte, ceux de la gauche se nourrissent par gentil-

lesse : où ils nourrissent tout le poil du corps du costé droict , tant qu'il peult croistre , et tiennent raz le poil de l'aulture costé ; et en voisines provinces , celle icy nourrit le poil de devant , celle là le poil de derriere , et rasant l'opposite : où les peres presentent leurs enfans , les maris leurs femmes , à iouyr aux hostes , en payant : où on peult honnestement faire des enfans à sa mere , les peres se mesler à leurs filles et à leurs fils : où aux assemblees des festins ils s'entrepresentent , sans distinction de parenté , les enfans les uns aux aultres : icy on vit de chair humaine : là c'est office de pieté de tuer son pere en certain aage : ailleurs les peres ordonnent , des enfans encores au ventre des meres , ceulx qu'ils veulent estre nourris et conservez , et ceulx qu'ils veulent estre abandonnez et tuez : ailleurs les vieux maris presentent leurs femmes à la ieunesse pour s'en servir ; et ailleurs elles sont communes sans peché ; voire en tel païs , portent pour marque d'honneur autant de belles houppes frangees au bord de leurs robes , qu'elles ont accointé de masles. La coustume

n'a elle pas faict encores une chose publique ¹ de femmes à part ? leur a elle pas mis les armes à la main ? faict dresser des armées et livrer des batailles ? Et, ce que toute la philosophie ne peut planter en la teste des plus sages, ne l'apprend elle pas de sa seule ordonnance au plus grossier vulgaire ? car nous sçavons des nations entières, où non seulement la mort estoit mesprisee, mais festoyee ; où les enfants de sept ans souffroient à estre fouettez iusques à la mort, sans changer de visage ; où la richesse estoit en tel mespris, que le plus chestif citoyen de la ville n'eust daigné baisser le bras pour amasser une bourse d'escus. Et sçavons des regions tresfertiles en toutes façons de vivres, où toutesfois les plus ordinaires mets et les plus savoureux, c'estoient du pain, du nasitort ² et de l'eau. Feit elle pas encores ce miracle en Cio ³, qu'il s'y passa sept cents ans, sans memoire que femme ny

¹ Une république. — E. J.

² Le nasitort est le cresson alénois. — E. J.

³ L'île de Chio.

fille y eust faict faulte à son honneur? Et
 somme, à ma fantaisie, il n'est rien qu'elle
 ne face, ou qu'elle ne puisse; et avecques
 raison l'appelle Pindarus, à ce qu'on m'a
 dict, « la royne et emperiere du monde. »
 Celuy qu'on rencontra battant son pere,
 respondit que c'estoit la coustume de sa
 maison; que son pere avoit ainsi battu son
 ayeul; son ayeul, son bisayeul; et, montrant
 son fils, cettuy cy me battra, quand il sera
 venu au terme de l'aage où ie suis: et le
 pere, que le fils tirassoit et sabouloit emmy
 la rue, luy commanda de s'arrester à certain
 huis, car luy n'avoit traisné son pere que
 iusques là; que c'estoit la borne des iniurieux
 traictemens hereditaires, que les enfans
 avoient en usage de faire aux peres, en leur
 famille. Par coustume, dit Aristote, aussi
 souvent que par maladie, des femmes s'ar-
 rachent le poil, rongent leurs ongles, man-
 gent des charbons et de la terre; et plus par
 coustume que par nature, les masles se mes-
 lent aux masles.

Les loix de la conscience, que nous di-
 sons naistre de nature, naissent de la cous-

tume; chascun, ayant en veneration interne les opinions et mœurs approuvees et receues autour de luy, ne s'en peult desprendre sans remors, ny s'y appliquer sans applaudissement. Quand ceulx de Crete vouloient, au temps passé, mauldire quelqu'un, ils prioient les dieux de l'engager en quelque mauvaise coustume. Mais le principal effect de sa puissance, c'est de nous saisir et empieter de telle sorte, qu'à peine soit il en nous de nous r'avoir de sa prinse, et de r'entrer en nous pour discourir et raisonner de ses ordonnances. De vray, parceque nous les humons avec le laict de nostre naissance, et que le visage du monde se presente en cet estat à nostre premiere veue, il semble que nous soyons nayz à la condition de suyvre ce train, et les communes imaginations que nous trouvons en credit autour de nous, et infuses en nostre ame par la semence de nos peres, il semble que ce soyent les generales et naturelles : par où il advient que ce qui est hors les gonds de la coustume, on le croit hors les gonds de la raison; Dieu scait combien desraisonnablement le plus souvent !

Si comme nous, qui nous estudions, avons appris de faire, chascun, qui oïd une iuste sentence, regardoit incontinent par où elle luy appartient en son propre, chascun trouveroit que ceste cy n'est pas tant un bon mot, qu'un bon coup de fouet à la bestise ordinaire de son iugement : mais on reçoit les advis de la verité et ses preceptes comme adressez au peuple, non iamais à soy; et au lieu de les coucher sur ses mœurs, chascun les couche en sa memoire, tressottement et tresinutilement. Revenons à l'empire de la coustume.

Les peuples, nourris à la liberté et à se commander eulx mesmes, estiment toute aultre forme de police monstrueuse et contre nature : ceulx qui sont duicts ¹ à la monarchie, en font dé mesme; et, quelque facilité que leur preste fortune au changement, lors mesme qu'ils se sont, avecques grandes difficultez, desfaicts de l'importunité d'un maistre, ils courent à en replanter un nouveau avecques pareilles difficultez, pour ne

¹ *Accoutumés.*

se pouvoir resouldre de prendre en haine la maistrise. C'est par l'entremise de la coustume, que chascun est content du lieu où nature l'a planté; et les sauvages d'Escosse n'ont que faire de la Touraine, ni les Scythes de la Thessalie. Darius demandoit à quelques Grecs, pour combien ils voudroient prendre la coustume des Indes, de manger leurs peres trespassez (car c'estoit leur forme, estimants ne leur pouvoir donner plus favorable sepulture que dans eulx mesmes); ils luy respondirent que, pour chose du monde, ils ne le feroient: mais s'estant aussi essayé de persuader aux Indiens, de laisser leur façon, et prendre celle de Grece, qui estoit de brusler les corps de leurs peres, il leur fait encores plus d'horreur. Chascun en fait ainsi, d'autant que l'usage nous desrobe le vray visage des choses.

*Nil adeò magnum, nec tam mirabile quicquam
Principio, quod non minuunt mirarier omnes
Paulatim'.*

‡ Il n'est rien de si grand, rien de si admirable au

Aultrefois, ayant à faire valoir quelque une de nos observations, et receue avecques resoluë auctorité bien loing autour de nous; et ne voulant point, comme il se faict, l'establir seulement par la force des loix et des exemples, mais questant tousiours iusques à son origine, i'y trouvay le fondement si foible, qu'à peine que ie ne m'en degoustasse, moy, qui avois à la confirmer en aultuy. C'est cette recepte, par laquelle Platon entreprend de chasser les desnaturees et preposter¹es amours de son temps, qu'il estime souveraine et principale; à sçavoir, que l'opinion publicque les condamne, que les poëtes, que chascun, en face des mauvais contes; recepte par le moyen de laquelle les plus belles filles n'attirent plus l'amour des peres, ny les freres plus excellents en beauté, l'amour des sœurs; les fables mesmes de Thyestes, d'Oedipus, de Macareus, ayant avecques le plaisir de leur chant, infus cette utile

premier abord, que peu à peu l'on ne regarde avec moins d'admiration. LUCRET. l. 2, v. 1027.

¹ Du latin *præposterus*, à rebours, à contre-sens.

creance en la tendre cervelle des enfants. De vray, la pudicité est une belle vertu, et de laquelle l'utilité est assez cogneue; mais de la traicter et faire valoir selon nature, il est autant malaysé, comme il est aysé de la faire valoir selon l'usage, les loix et les preceptes. Les premieres et universelles raisons sont de difficile perscrutation; et les passent nos maistres en escumant; ou, en ne les osant pas seulement taster, se iectent d'aborder dans la franchise de la coustume; là ils s'enflent et triomphent à bon compte. Ceulx qui ne se veulent laisser tirer hors de cette originelle source, faillent encores plus, et s'obligent à des opinions sauvages; tesmoing Chrysippus, qui sema, en tant de lieux de ses escripts, le peu de compte en quoy il tenoit les conionctions incestueuses, quelles qu'elles feussent.

Qui vouldra se desfaire de ce violent prejudice de la coustume, il trouvera plusieurs choses receues d'une resolution indubitable, qui n'ont appuy qu'en la barbe chenuë et rides de l'usage qui les accompagne: mais ce masque arraché, rapportant les choses à

la verité et à la raison, il sentira son iugement comme tout bouleversé, et remis pourtant en bien plus seur estat. Pour exemple, ie luy demanderay lors, quelle chose peut estre plus estrange, que de veoir un peuple obligé à suyvre des loix qu'il n'entendit oncques; attaché en tous ses affaires domestiques, mariages, donations, testaments, ventes et achapts, à des regles qu'il ne peut sçavoir, n'estants escriptes ny publiees en sa langue, et desquelles, par necessité, il luy faille acheter l'interpretation et l'usage : non selon l'ingenieuse opinion d'Isocrates, qui conseille à son roy de rendre les traficques et negociations de ses subiects, libres, franches et lucratives, et leurs debats et querelles, onereuses, chargez de poisants subsides; mais selon une opinion prodigieuse, de mettre en traficque la raison mesme, et donner aux loix cours de marchandise. Je sçay bon gré à la fortune dequoy, comme disent nos historiens, ce feut un gentilhomme gascon et de mon païs, qui le premier s'opposa à Charlemaigne nous voulant donner les loix latines et imperiales.

Qu'est il plus farouche que de veoir une nation où, par legitime coustume, la charge de iuger se vende, et les iugements soyent payez à purs deniers comptants, et où legitimelement la iustice soit refusee à qui n'a dequoy la payer; et ayt cette marchandise si grand credit, qu'il se face en une police un quatriesmes estat de gents manians les procez, pour le ioindre aux trois anciens, de l'eglise, de la noblesse, et du peuple; lequel estat, ayant la charge des loix et souveraine auctorité des biens et des vies, face un corps à part de celuy de la noblesse : d'où il advienne qu'il y ayt doubles loix, celles de l'honneur, et celles de la iustice, en plusieurs choses fort contraires; aussi rigoureusement condamnent celles là un dementi souffert, comme celles icy un dementi revanché; par le debvoir des armes, celui là soit degradé d'honneur et de noblesse, qui souffre une iniure, et par le debvoir civil, celui qui s'en venge encoure une peine capitale; qui s'adresse aux loix pour avoir raison d'une offense faicte à son honneur, il se deshonnore, et qui ne s'y adresse, il en est

puny et chastié par les loix : et de ces deux pieces si diverses, se rapportants toutesfois à un seul chef ¹, ceulx là ayent la paix, ceulx cy la guerre, en charge; ceulx là ayent le gaing, ceulx cy l'honneur; ceulx là le sçavoir, ceulx cy la vertu; ceulx là la parole, ceulx cy l'action; ceulx là la iustice, ceulx cy la vaillance; ceulx là la raison, ceulx cy la force; ceulx là la robbe longue, ceulx cy la courte, en partage ?

Quant aux choses indifferentes, comme vestements; qui les voudra ramener à leur vraye fin, qui est le service et commodité du corps, d'où despend leur grace et bien-seance originelle : pour les plus fantastiques à mon gré qui se puissent imaginer, ie luy donray entre aultres nos bonnets quarrez, cette longue queue de veloux plissé qui pend aux testes de nos femmes avecques son attirail bigarré, et ce vain modele et inutile d'un membre que nous ne pouvons seulement honnestement nommer, duquel toutesfois

¹ Il faut sous-entendre ici ces mots, *qu'est-il plus farouche* (étrange) *que de veoir que*, qui commencent cette longue phrase. — A. D.

nous faisons montre et parade en public. Ces considerations ne destournent pourtant pas un homme d'entendement de suyvre le style commun ¹ : ains au rebours, il me semble que toutes façons escartees et particulieres partent plustost de folie ou d'affectation ambitieuse, que de vraye raison; et que le sage doibt au dedans retirer son ame de la presse, et la tenir en liberté et puissance de iuger librement des choses; mais, quant au dehors, qu'il doibt suyvre entierement les façons et formes receues. La société publique n'a que faire de nos pensees; mais le demourant, comme nos actions, nostre travail, nos fortunes et nostre vie, il la fault prester et abandonner à son service et aux opinions communes; comme ce bon et grand Socrates refusa de sauver sa vie, par la desobeissance du magistrat, voire d'un magistrat tresiniuste et tresinique; car c'est la regle des regles, et generale loy des loix, que chacun observe celle du lieu où il est :

¹ Dans le ch. III du livre III, Montaigne revient sur ces idées et les développe. — A. D.

Νόμοις ἑπισθαι τοῖσιν ἐγκωρίοις καλόν¹.

En voicy d'une aultre cuvee. Il y a grand doute s'il se peult trouver si evident proufit au changement d'une loy receue, telle qu'elle soit, qu'il y a de mal à la remuer : d'autant qu'une police, c'est comme un bastiment de diverses pieces ioinctes ensemble d'une telle liaison, qu'il est impossible d'en esbranler une, que tout le corps ne s'en sente. Le legislateur des Thuriens² ordonna que quiconque voudroit, ou abolir une des vieilles loix, ou en establir une nouvelle, se presenteroit au peuple la chorde au col ; à fin que, si la nouvelleté n'estoit approuvee d'un chascun, il feust incontinent estranglé : et celui de Lacedemone employa sa vie, pour tirer de ses citoyens une promesse asseuree de n'enfreindre aucune de ses ordonnances.

¹ Il est beau d'obéir aux lois de son pays.

Excerpta ex tragæd. græcis. HUG. GROTIUS,
interpr. 1626, in-4°, p. 937.

² *Charondas.* Voy. dans DIOD. DE SICILE, l. 12,
e. 24.—C.

L'ephore qui coupa si rudement les deux cordes que Phrynis¹ avoit adiousté à la musique, ne s'esmoie² pas si elle en vault mieulx, ou si les accords en sont mieulx remplis; il luy suffit, pour les condamner, que ce soit une altération de la vieille façon. C'est ce que signifioit cette espee rouillee de la iustice de Marseille.

Je suis desgousté de la nouvelleté, quelque visage qu'elle porte; et ay raison, car i'en ay veu des effects tresdommageables : celle qui nous presse depuis³ tant d'ans, elle n'a pas tout exploicté; mais on peult dire, avecques apparence, que par accident elle a tout produict et engendré, voire et les maulx et ruynes qui se font depuis, sans elle et contre

¹ *Phrynis*, de Mitylène, célèbre joueur de lyre, ajouta en effet deux cordes à la cythare, qui n'en avoit d'abord que sept; et Aristophane, dans sa comédie *des Nuées*, lui reproche d'avoir substitué des airs mous et efféminés à une musique noble et mâle. — E. J.

² *Ne se met point en peine.* — C.

³ *Vingt-cinq ou trente ans*, édit. de 1588, in-4°. — N.

elle : c'est à elle de s'en prendre au nez ¹ ;

Heu ! patior telis vulnera facta meis ² !

Ceux qui donnent le bransle à un estat , sont volontiers les premiers absorbez en sa ruyne : le fruit du trouble ne demeure gueres à ce-luy qui l'a esmeu ; il bat et brouille l'eau pour d'autres pescheurs. La liaison et con-texture de cette monarchie et ce grand basti-ment ayant esté desmis et dissoult , notam-ment sur ses vieulx ans, par elle , donne tant qu'on veult d'ouverture et d'entree à pareilles iniures : la maiesté royalle s'avalle plus diffi-cilement du sommet au milieu , qu'elle ne se precipite du milieu à fond. Mais si les inven-teurs sont plus dommageables , les imita-teurs sont plus vicieux de se iecter en des exemples desquels ils ont senty et puny l'hor-reur et le mal ; et s'il y a quelque degré d'honneur , mesme au mal faire , ceux cy doibvent aux aultres la gloire de l'invention

¹ *A mettre tout cela sur son compte. — C.*

² Ah ! c'est de moi que vient tout le mal que j'endure !

OVID. epist. Phyllidis Demophoonti, v. 48.

et le courage du premier effort. Toutes sortes de nouvelles desbauches puisent heureusement, en cette première et seconde source, les images et patrons à troubler notre police : on lit en nos loix mesmes, faictes pour le remede de ce premier mal, l'apprentissage et l'excuse de toutes sortes de mauvaises entreprises ; et nous advient ce que Thucydides dict ¹ des guerres civiles de son temps, qu'en faveur des vices publics, on les baptisoit de mots nouveaux plus doux pour leur excuse, abastardissant et amollissant leurs vrais tiltres : c'est pourtant pour reformer nos consciences et nos creances ! *honestata oratio est* ². Mais le meilleur pretexte de nouvelleté est tresdangereux : *adeò nihil motum ex antiquo, probabile est* ³ ! Si me semble il, à le dire franchement, qu'il y a grand amour de soy et presumption, d'esti-

¹ L. 3, § 52.

² On se sert des termes les plus doux. TERENT. *Andr.*, act. 1, sc. 1, v. 114.

³ Tant il est vrai que nous avons toujours tort de changer les institutions de nos pères. TIT. LIV. l. 34, c. 54.

mer ses opinions iusques là que , pour les establir, il faille renverser une paix publique, et introduire tant de maux inevitables , et une si horrible corruption de mœurs , que les guerres civiles apportent et les mutations d'estat, en chose de tel poids , et les introduire en son país propre. Est ce pas mal-mesné, d'avancer tant de vices certains et cogneus , pour combattre des erreurs contestees et debattables ? est il quelque pire espece de vices , que ceulx qui chocquent la propre conscience et naturelle cognoissance ? Le senat osa donner en payement cette des-faite, sur le differend d'entre luy et le peuple, pour le ministere de leur religion, *ad-deos id magis , quàm ad se , pertinere ; ipsos visuros ne sacra sua pollutantur* ¹; conformement à ce que respondit l'oracle à ceulx de Delphes , en la guerre medoise , craignants l'invasion des Perses : ils demanderent au dieu ce qu'ils avoient à faire des tresors sacrez de

¹ Que cette affaire intéressoit les dieux plus qu'eux mêmes; ces dieux, disoient-ils, sauront bien empêcher la profanation de leur culte. TRT. LIV. l. 10. c. 6.

son temple, ou les cacher, ou les emporter : il leur respondit, qu'ils ne bougeassent rien, qu'ils se souciassent d'eulx, qu'il estoit suffisant pour prouvoir à ce qui luy estoit propre.

La religion chrestienne a toutes les marques d'extreme iustice et utilité, mais nulle plus apparente que l'exacte recommandation de l'obeïssance du magistrat et manutention des polices. Quel merveilleux exemple nous en a laissé la sapience divine, qui, pour establir le salut du genre humain, et conduire cette sienne glorieuse victoire contre la mort et le peché, ne l'a voulu faire qu'à la mercy de nostre ordre politique ; et a soubmis son progrez, et la conduite d'un si hault effect et si salutaire, à l'aveuglement et iniustice de nos observations et usances, y laissant courir le sang innocent de tant d'esleus ses favoris, et souffrant une longue perte d'annees à meurir ce fruit inestimable ! Il y a grand à dire entre la cause de celuy qui suyt les formes et les loix de son país, et celuy qui entreprend de les regenter et changer : celuy là allegue pour son excuse

la simplicité, l'obeïssance et l'exemple; quoy qu'il face, ce ne peult estre malice, c'est, pour le plus, malheur, *quis est enim quem non moveat clarissimis monumentis testata consignataque antiquitas*¹? oultre ce que dict Isocrates, que la defectuosité a plus de part à la moderation que n'a l'excez : l'aultre est en bien plus rude party; car qui se mesle de choisir et de changer, usurpe l'auctorité de iuger, et se doibt faire fort de veoir la faulte de ce qu'il chasse, et le bien de ce qu'il introduict.

Cette si vulgaire consideration m'a fermé en mon siege, et tenu ma ieunesse mesme, plus temeraire, en bride, de ne charger mes espauls d'un si lourd faix, que de me rendre respondant d'une science de telle importance, et oser en cette cy ce qu'en sain iugement ie ne pourrois oser en la plus facile de celles ausquelles on m'avoit instruit, et aus-

¹ Qui pourroit ne pas respecter une antiquité qui nous a été conservée et transmise par les monuments les plus éclatants ou les plus célèbres? *Cic. de Divin.*, l. 1, c. 40.

quelles la temerité de iuger est de nul prejudice ; me semblant tresinique de vouloir soubmettre les constitutions et observances publiques et immobiles à l'instabilité d'une privée fantasie : la raison privée n'a qu'une iurisdiction privée : et entreprendre sur les loix divines ce que nulle police ne supporteroit aux civiles, ausquelles encores que l'humaine raison ayt beaucoup plus de commerce, si sont elles souverainement iuges de leurs iuges : et l'extreme suffisance sert à expliquer et estendre l'usage qui en est receu, non à le détourner et innover. Si quelquesfois la providence divine a passé par dessus les regles ausquelles elle nous a necessairement astreints, ce n'est pas pour nous en dispenser : ce sont coups de sa main divine, qu'il nous fault non pas imiter, mais admirer ; et exemples extraordinaires, marques d'un exprez et particulier adveu, du genre des miracles, qu'elle nous offre pour tesmoignage de sa toute puissance, au dessus de nos ordres et de nos forces, qu'il est folie et impieté d'essayer à représenter, et que nous ne debvons pas suyvre, mais contem-

pler avec estonnement ; actes de son personnage, non pas du nostre. Cotta proteste bien opportunement : *Quum de religione agitur , T. Coruncanium , P. Scipionem , P. Scævola , pontifices maximos , non Zenonem , aut Cleanthem , aut Chrysippum , sequor* ¹. Dieu le sçache , en nostre presente querelle , où il y a cent articles à oster et à remettre , grands et profonds articles , combien ils sont qui se puissent vanter d'avoir exactement recogneu les raisons et fondemens de l'un et de l'autre party : c'est un nombre , si c'est nombre , qui n'auroit pas grand moyen de nous troubler. Mais toute cette aultre presse , où va elle ? soubs quelle enseigne se iecte elle à quartier ? Il advient de la leur comme des aultres medecines foibles et mal appliquees ; les humeurs qu'elle vouloit purger en nous , elle les a eschauffees , exasperées et aigries par le conflict ; et

¹ Quand il s'agit de la religion , j'écoute T. Coruncanus , P. Scipion , P. Scévola , souverains pontifes , et non pas Zénon , Cléanthe ou Chrysippe. *Cic. de Nat. Deor.* l. 3 , c. 2.

si, nous est demeurée dans le corps : elle n'a sceu nous purger par sa foiblesse , et nous a cependant affoiblis , en maniere que nous ne la pouvons vuider non plus , et ne recevons de son operation que des douleurs longues et intestines.

Si est ce que la fortune, reservant tousiours son auctorité au dessus de nos discours , nous presente aulcunesfois la necessité si urgente, qu'il est besoing que les loix luy facent quelque place : et, quand on resiste à l'accroissance d'une innovation qui vient par violence à s'introduire , de se tenir en tout et partout en bride et en regle contre ceulx qui ont la clef des champs , ausquels tout cela est loisible qui peult avancer leur desseing, qui n'ont ny loy ny ordre que de suyvre leur avantage, c'est une dangereuse obligation et inequalité :

Aditum nocendi perfido præstat fides ' :

d'autant que la discipline ordinaire d'un es-

' Se fier à un perfide, c'est lui donner moyen de nuire. *SENEC. OEdip. act. 3, v. 686.*

tat, qui est en sa santé, ne pourveoit pas à ses accidents extraordinaires; elle presuppose un corps qui se tient en ses principaux membres et offices, et un commun consentement à son observation et obeïssance. L'aller legitime est un aller froid, poisant et contrainct, et n'est pas pour tenir bon à un aller licencieux et effrené; on sçait qu'il est encores reproché à ces deux grands personnages, Octavius et Caton, aux guerres civiles, l'un de Sylla, l'autre de Cesar, d'avoir plustot laissé encourir toutes extremitez à leur patrie, que de la secourir aux despens de ses loix, et que de rien remuer: car, à la verité, en ces dernieres necessitez où il n'y a plus que tenir, il seroit à l'adventure plus sagement faict de baisser la teste et prester un peu au coup, que, s'aheurtant, oultre la possibilité, à ne rien relascher, donner occasion à la violence de fouler tout aux pieds; et vouldroit mieulx faire vouloir aux loix ce qu'elles peuvent, puisqu'elles ne peuvent ce qu'elles veulent. Ainsi fait celuy¹ qui

¹ C'est Agésilas.—C.

ordonna qu'elles dormissent vingt et quatre heures; et celui qui remua pour cette fois un iour du calendrier; et cet autre ¹ qui du mois de iuin fit le second may. Les Lacedemoniens mesmes, tant religieux observateurs des ordonnances de leur país, estants pressez de leur loy qui deffendoit d'eslire par deux fois admiral un mesme personnage, et de l'autre part leurs affaires requerants de toute necessité que Lysander prinst de-rechef cette charge, ils feirent bien un Aracus admiral, mais Lysander surintendant de la marine ²: et de mesme subtilité, un de leurs ambassadeurs, estant envoyé vers les Atheniens pour obtenir le changement de quelqu'ordonnance, et Pericles luy alleguant qu'il estoit deffendu d'oster le tableau où une loy estoit une fois posee, lui conseilla de le tourner seulement, d'autant que cela n'estoit pas deffendu ³. C'est ce de quoy Plu-

¹ Alexandre-le-Grand.—C.

² PUTARQUE, *Vie de Lysandre*, c. 4.—C.

³ PLUTARQUE, *Vie de Périclès*, c. 18.—C.

tarque loue Philopœmen ¹, qu'estant nay pour commander, il sçavoit non seulement commander selon les loix, mais aux loix mesmes, quand la nécessité publique le requeroit.

¹ Dans la *comparaison de T. Q. Flaminius avec Philopœmen*, vers la fin.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

PRÉCIS DE LA VIE DE MONTAIGNE.. . . .	Pag.	j
Epistre dedicatoire.		I
Préface svr les Essais de Michel, seigneur de Montaigne. Par sa fille d'alliance.		5
Advertissement de l'auteur.		69

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I ^{er} . Par divers moyens on arrive à pa- reille fin.		71
CHAP. II. De la tristesse.. . . .		81
CHAP. III. Nos affections s'emporent au dela de nous.		90
CHAP. IV. Comme l'ame descharge ses passions sur des obiects faux, quand les vrayz luy de- faillent.		108
CHAP. V. Si le chef d'une place assiegee doit sortir pour parlementer.		114
CHAP. VI. L'heure des parlements, dangereuse.		121
CHAP. VII. Que l'intention iuge nos actions.. . . .		127
CHAP. VIII. De l'oysifveté,		131

CHAP. IX. Des menteurs.	Pag. 134
CHAP. X. De parler prompt, ou tardif.	146
CHAP. XI. Des prognostications..	152
CHAP. XII. De la constance..	163
CHAP. XIII. Cerimonie de l'entreveue des roys.	169
CHAP. XIV. On est puny pour s'opiniastrer à une place sans raison..	173
CHAP. XV. De la punition de la couardise.. . .	176
CHAP. XVI. Un traict de quelques ambassa- deurs..	180
CHAP. XVII. De la peur.	188
CHAP. XVIII. Qu'il ne fault iuger de nostre heur qu'aprez la mort.	195
CHAP. XIX. Que philosopher c'est apprendre à mourir.	202
CHAP. XX. De la force de l'imagination. . . .	243
CHAP. XXI. Le proufit de l'un est dommage de l'aulture..	269
CHAP. XXII. De la coustume, et de ne changer aysement une loy receue.	271

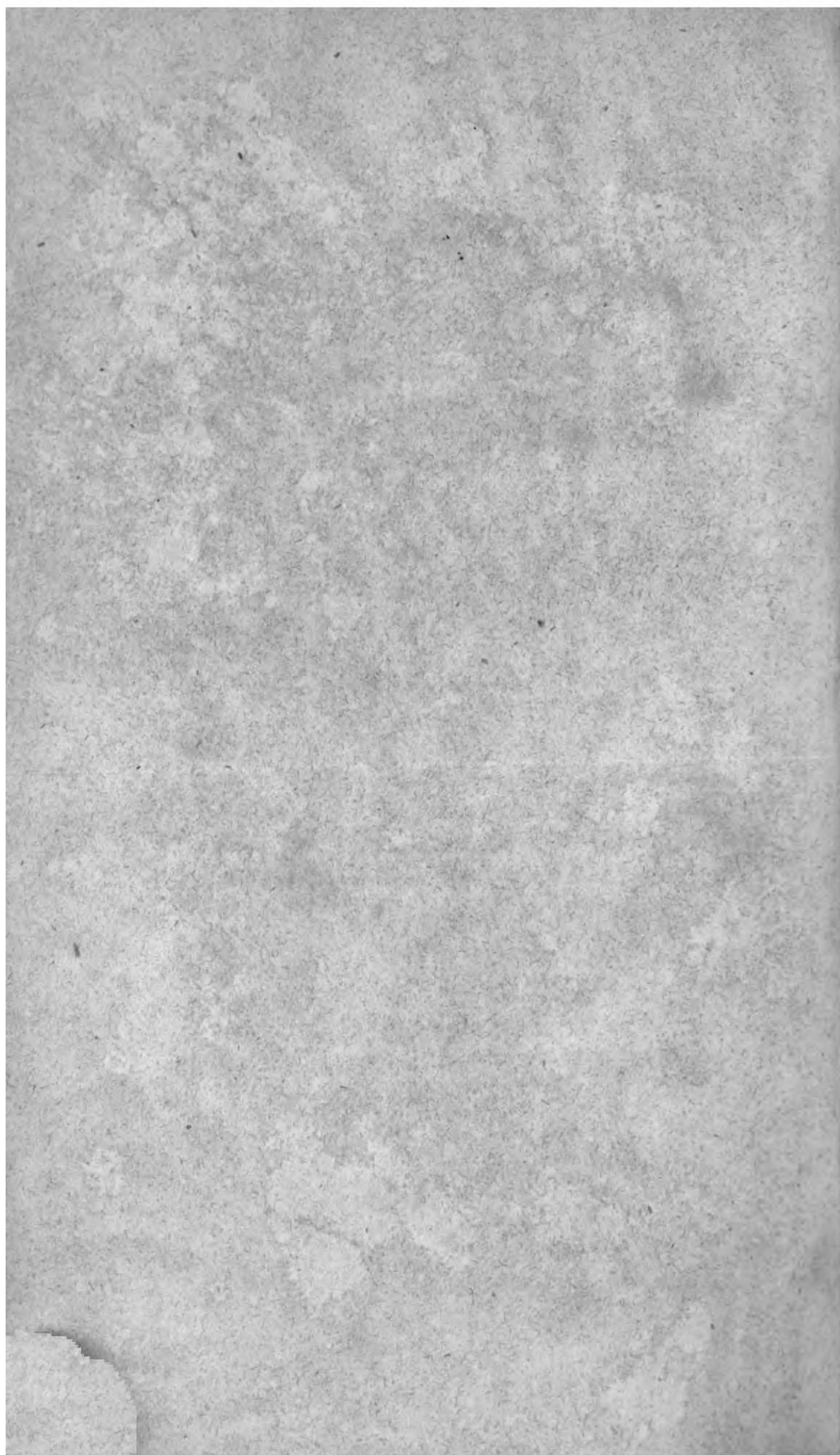
FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de MARCHAND DU BREUIL,
Bue de la Harpe, N° 90.

Henri Laffitte
20.12.1985
[SAYCE]

852256





5000^F

10 vol





